



165  
FRASER INSTITUTE.

Mercantile Library Association

OF MONTREAL.

No. 8081

Fourteen Days allowed for perusal.







# HISTOIRE DE LA DERNIERE RÉVOLUTION DE SUEDE,

ARRIVÉE LE 19 AOUST 1772;

*Contenant le récit de ce qui s'est passé  
dans les trois dernieres Dietes , & un  
précis de l'Histoire de Suede, dans lequel  
on développe les véritables causes de cet  
événement ; précédée d'une Introduction  
sur le sort de la Liberté civile & politique  
en Europe ;*

Traduite de l'Anglois de CHARLES - FRANÇOIS  
SHÉRIDAN , Secrétaire de l'Envoyé de  
la Grande-Bretagne en Suede.

*Pour servir de suite aux deux premiers Volumes  
de l'Abbé DE VERTOT.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,  
Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

---

---

M. DCC. XCIV.

W. B. ALLEN

NEW YORK

1850

1850

1850

1850



1850

W. B. ALLEN

---

---

## AVERTISSEMENT.

**L'**EXCELLENT Ouvrage dont on offre la traduction au Public, contient une grande leçon pour les Rois & les Peuples , ou plutôt pour les personnes placées entre le Monarque & les Sujets. On a cherché, en le publiant en françois , à répandre plus universellement ce sentiment profond d'amour & d'admiration que la lecture de l'Ouvrage ne sauroit manquer d'inspirer pour les vertus & les talens sublimes du Roi régnant de Suède. Si un Monarque éclairé , juste & humain , pénétré de la grandeur de ses devoirs & capable de les bien remplir , est le plus beau présent que le Ciel puisse faire au monde , l'hommage du Monde entier est aussi

*a ij*



iv *AVERTISSEMENT.*

la récompense la plus belle & la plus douce qu'on puisse souhaiter au Prince qui réunit & possède ces précieuses qualités.

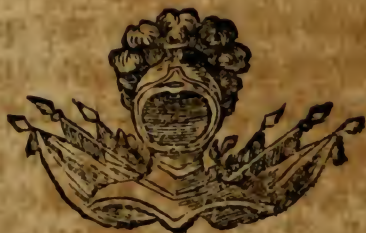
On pourroit penser , au premier moment , que l'objet que l'on s'est proposé dans cette Traduction a déjà été rempli ; il a paru en 1781 , à Paris chez Moutard , une *Histoire de la dernière Révolution de Suede , par M. le Scene Desmaisons*. Pour peu qu'on la compare avec la Traduction que nous donnons , & qui étoit prête à livrer à l'impression , lorsque l'Ouvrage annoncé par *M. Desmaisons* a paru , on verra que tout ce qu'il a publié sous son nom appartient à l'Auteur Anglois : mais , quoiqu'il ait tout puisé dans Shéridan , il s'en faut bien que Shéridan se trouve en entier dans son Livre. S'il ne s'est

## AVERTISSEMENT. v

fait aucun scrupule de s'attribuer le travail d'un autre, il n'en a pas mis davantage dans les nombreux retranchemens qu'il s'est permis, & ce sont précisément les morceaux les plus intéressans & les plus précieux qu'offroit l'Ecrivain Anglois, qui ont été le plus grièvement mutilés. Il a omis en entier l'Introduction que Shéridan a mis à la tête de son Ouvrage, morceau également profond & philosophique; & dans le reste de l'Histoire, ce sont bien moins les traits de l'original, que son squelette décharné & sans vie, qu'il présente aux Lecteurs François. Cette infidélité qu'il nous importe bien plus de relever aux yeux du Public éclairé, que le plagiat odieux qu'on s'est permis, offroit un nouveau motif pour publier une Traduction

## *vj* AVERTISSEMENT.

exacte & complete de l'estimable & judicieux Historien de ce grand événement. Nous espérons que le Public nous saura gré d'avoir cherché à le dédommager de tout ce que l'Abréviateur François lui laissoit à desirer, & de lui avoir présenté sous ses traits naturels, un Auteur tout-à-la-fois exercé à penser, & distingué par son jugement & par la profondeur de ses vues.



HISTOIRE





# HISTOIRE

DE LA DERNIERE

## RÉVOLUTION

## DE SUEDE.

---

### *INTRODUCTION.*

**L**E renversement de la liberté publique, actuellement presque universel en Europe, est une preuve également triste & frappante, qu'il y a des causes nombreuses, &, à ce qu'il sembleroit, irrésistibles, qui conduisent les hommes à l'esclavage politique.

Comme ces causes n'ont agi que par degrés, & que l'introduction du despotisme chez un peuple libre a été jusqu'à présent l'ouvrage du temps

aussi-bien que celui d'une politique adroite & insidieuse , il est possible que cette considération ait souvent endormi une Nation , sur la conservation de ses libertés , & qu'elle en ait regardé la perte comme un événement trop éloigné pour s'en inquiéter dans le moment , quoiqu'instruite par le sort d'autres Nations elle sût qu'il falloit s'y attendre quand les choses étoient parvenues à un certain point. Elle a pu se flatter de n'être pas dans le même danger qu'elles , tant qu'elle ne s'est pas trouvée dans des circonstances de la même nature , & tant qu'elle n'a pas vu suivre le même système de politique par ceux qui la gouvernoient. Oubliant par combien de moyens , tous différens , on parvient quelquefois au même but , elle a pu considérer avec l'indifférence d'un spectateur étranger , des mesures qui étoient réellement de la plus dangereuse conséquence , mais dont elle ne pénétrait pas , ou ne vouloit pas prendre la peine de découvrir l'objet ; & trompée par des égards apparens pour les formes de sa constitution , elle a



pu se relâcher de cette attention jalouse & indispensable à veiller sur ses droits & ses privilèges , & en laisser perdre l'esprit au point de se réveiller enfin comme d'une léthargie , peut-être à temps pour pleurer sa folie , mais trop tard pour corriger son erreur.

Et il n'est pas surprenant que le gros du peuple ne soit pas fort alarmé des invasions successives , faites sur sa constitution en des temps différens & probablement éloignés. Les atteintes portées aux libertés politiques , tant qu'on ne touche pas aux libertés civiles , n'affectent point assez les individus pour exciter leur ressentiment , & faire naître cet esprit d'opposition si nécessaire pour arrêter les nouveaux progrès des usurpations du pouvoir ; & cependant un Prince qui aura du jugement , attendra que le peuple soit réconcilié avec les innovations déjà introduites , pour tenter d'en introduire d'autres. Ainsi à mesure qu'il se fait des changemens dans le Gouvernement , il s'en fait aussi dans les dispositions du peuple : les desseins de ceux qui gouvernent & les inclinations

de ceux qui sont gouvernés vont de pair , & la tyrannie se glisse , pour-ainsi-dire , imperceptiblement dans une Nation avant qu'elle reconnoisse le danger dont elle est menacée.

Mais si l'on considère que la dernière révolution de Suede a produit en un jour un changement aussi complet que soudain & inattendu ; que d'un Gouvernement qu'on supposoit être le plus libre qu'il y eût en Europe , un seul jour en a fait une Monarchie absolue ; que tout s'est arrangé avec une facilité aussi étonnante que la promptitude de l'exécution , & qu'en apparence il n'y avoit aucune proportion entre les moyens & l'importance de l'entreprise ; cet événement , qui a renversé si promptement les fondemens sur lesquels un peuple libre avoit établi jusqu'à présent sa sécurité par rapport à ses libertés , doit empêcher toute Nation libre de regarder la perte des siennes comme un objet dont l'éloignement comporte le moindre relâchement dans la vigilance avec laquelle elle doit pourvoir à leur conservation.

Cet vigilance est d'autant plus né-

cessaire , qu'il en est de la liberté comme de l'honneur : une fois perdue , on ne la recouvre presque jamais.

Si nous jettons les yeux sur l'histoire de l'Europe , nous y trouverons plusieurs exemples d'Etats libres se soumettant par degrés au joug du despotisme ; mais on ne trouvera que rarement , & peut-être jamais , d'exemple d'une Nation qui après avoir été une fois entièrement réduite en servitude , ait recouvré sa liberté. Ainsi l'axiome ordinaire en politique , que tous les Gouvernemens renferment en eux-mêmes le principe de leur destruction , semble ne se vérifier malheureusement que par rapport à ceux d'une nature populaire ; tandis que ceux où le pouvoir arbitraire est établi , sont en quelque sorte exempts des vicissitudes qu'éprouvent généralement les institutions humaines , & que le temps semble n'agir sur eux que pour augmenter leur stabilité en proportion de leur durée.

La raison de cette différence est si facile à trouver , qu'à peine est-il besoin de la montrer. Un Gouvernement libre doit tenir le juste milieu entre les deux



extrêmes du despotisme & de la licence, & éviter également l'oppression de l'un, & le tumulte & les désordres qui accompagnent l'autre. Mais par la pente presque naturelle de l'esprit humain vers les extrêmes, il est aussi difficile d'atteindre ce juste milieu, que de s'y maintenir quand on y est arrivé. Cette espece de Gouvernement formant un système composé d'une variété de parties qui doivent être exactement adaptées & proportionnées les unes aux autres, autant le maintien de l'équilibre entre ces parties est un point essentiel à son existence, autant il est mal-aisé de l'obtenir. Il faut pour cela qu'un peuple libre ait tout-à-la-fois l'intelligence & l'amour de sa constitution; qu'il sache en quoi la vraie liberté consiste, & qu'il ait en même-temps le courage de la défendre quand elle est attaquée; il faut que les esprits soient suffisamment éclairés, pour diriger & modérer ce zele & cette ardeur qui doivent animer les cœurs dans la cause de la liberté, & qui, s'ils ne sont pas contenus, peuvent l'emporter si loin au-delà du but, qu'ils le met-

tront plutôt en danger de la perdre qu'ils ne lui en assureront la possession.

D'un autre côté, le despotisme, plus simple dans sa nature, plus uniforme dans ses opérations, n'est point sujet à ces désordres intérieurs qui entraînent si souvent la ruine des Gouvernemens libres. Tous les devoirs de ceux qui sont obligés de vivre sous lui se réduisent à l'obéissance; & la crainte, l'ignorance & le préjugé, qualités qui ne sont nullement rares parmi les hommes, sont peut-être aussi propres à faire de bons sujets dans un tel Gouvernement, que les qualités contraires de l'esprit patriotique, de la résolution, de l'élévation de l'ame & de la liberté de penser, paroissent nécessaires parmi ceux qui sont assez heureux pour avoir une constitution dont la liberté politique est l'objet.

Ce n'est donc pas seulement à la nature compliquée d'un Gouvernement libre, ou à la simplicité du Gouvernement despotique, que nous devons attribuer le peu de solidité de l'un, & la stabilité de l'autre. Il faut les attribuer encore au nombre des



qualités requises dans les sujets du premier pour qu'il se conserve, tandis que le second restera ferme sur sa base, soit que les sujets possèdent ou qu'ils ne possèdent pas ces qualités.

Si ces raisons peuvent servir à expliquer les révolutions auxquelles les Gouvernemens libres ont été de tout temps si particulièrement exposés, elles peuvent aussi nous donner lieu d'être surpris que la liberté ne s'étende pas avec les lumieres. Il semble en effet, que dans un siecle où les principes constitutifs de la liberté même ont été considérés comme une science, où la nature du Gouvernement est analysée, déterminée, & en quelque sorte réduite en système, & où par conséquent, en proportion que cette science a fait des progrès & que les connoissances politiques se sont augmentées & répandues, on doit être mieux & plus universellement instruit, non-seulement sur les avantages qui résultent de la liberté, mais sur les moyens de l'acquérir & de la conserver; il semble, dis-je, que dans un siecle semblable il faudroit s'attendre à lui voir

quelques autels érigés dans des pays où elle étoit oubliée ou inconnue auparavant , & qu'elle devoit être doublement affermie dans ceux où sa possession en faisoit déjà sentir le prix : mais un coup d'œil sur l'état présent de l'Europe , suffit pour nous convaincre qu'il est arrivé précisément tout le contraire. Nous y voyons la liberté chassée du petit nombre d'asyles qui lui restoient ; nous y voyons que dans la plupart des pays où la Monarchie s'est établie , la puissance royale a , dès le commencement du quinziesme siècle , marché constamment vers ce despotisme qui regne si généralement en Europe ; de sorte que le pouvoir arbitraire paroît avoir rivé d'autant plus fortement les chaînes dans lesquelles il tient les habitâns de l'Europe , qu'ils ont mieux connu les avantages de la liberté ; & qu'en conséquence , réduits actuellement à une admiration stérile du peu de monumens qu'elle conserve encore , ils sont forcés de courber la tête sous un Gouvernement à qui la folie ou l'ignorance de leurs ancêtres a laissé jeter de si profondes racines ,

qu'il n'y a plus moyen de s'en délivrer.

L'Italie , autrefois remplie de villes peuplées & indépendantes , qui étoient le siège du commerce , des richesses & de la liberté , est généralement gouvernée par la main du despotisme. Dans le peu d'Etats qui y portent encore le nom de Républiques , le grand corps du peuple est plus opprimé que dans les pays où il ne reconnoît qu'un seul Maître.

A la vérité, jusqu'à présent les Suisses ont été redevables de leur liberté à leurs montagnes , à leur pauvreté , à leur bravoure.

Les vains efforts que les Cours d'Espagne ont faits pour la liberté au commencement du regne de Charles-Quint , n'ont abouti qu'à fournir à ce Monarque une occasion de jeter les fondemens du pouvoir absolu que ses Successeurs ont acquis depuis.

Le Portugal a eu le même sort que l'Espagne. La dernière révolution arrivée dans ce Royaume lui a donné seulement un nouveau Maître , & n'a produit aucun changement en faveur de la liberté.

**En**



En France, le Ministre le plus capable & le plus entreprenant, sous le regne du Monarque le plus foible & le plus timide qu'elle ait eu, détruisit malheureusement les restes des libertés de ce Royaume, échappés à la politique adroite & artificieuse de Louis XI, qui fit de leur anéantissement un des principaux objets de sa longue administration, & qui ne réussit que trop bien dans son projet. Ce que Richelieu n'avoit pu faire à cet égard, fut ensuite complètement achevé par Colbert.

A voir le peu de ménagement que gardent aujourd'hui les Rois de France envers leurs Parlemens, & la nullité réelle de ces Corps qui sont devenus plutôt les instrumens du Souverain que les gardiens des droits du peuple, on auroit peine à concevoir que ces mêmes Parlemens étoient autrefois les Représentans des États-Généraux en qui résidoit le pouvoir suprême, & qu'ils possédoient une autorité presque semblable à celle dont jouissoient les États eux-mêmes.

La prodigieuse supériorité des Mai-  
*Tome III.* B

sons d'Autriche & de Brandebourg sur toute autre Puissance de l'Empire, met dans la situation la plus précaire les libertés de l'Allemagne , ou plutôt l'indépendance des Princes Allemands. L'Empereur , absolu dans ses Domaines héréditaires , ( l'esprit généreux des Hongrois ayant été subjugué depuis long-temps ), paroît n'avoir d'autres barrières à l'accroissement de son autorité que celles que sa modération peut lui prescrire. Il est certain que si Leurs Majestés Impériale & Prussienne se réunissoient sur quelque objet particulier , les forces combinées du reste de l'Allemagne seroient à peine capables de leur résister.

A en juger par le partage de la Pologne , il paroît que la balance du pouvoir entre les différens États de l'Europe , regardée autrefois par eux comme si importante , n'est plus envisagée du même œil. Ainsi la crainte de trouver de l'opposition de la part de quelque Puissance étrangère , ne seroit pas un obstacle aux vues des deux Monarques dont je viens de parler , si l'ambition les portoit eux



ou leurs successeurs à partager les dépouilles de ce grand nombre de petits Princes qui sont dans l'Empire.

Le sort de Dantzic peut servir aussi de leçon aux Villes libres , & leur montrer à quoi elles doivent s'attendre.

Il est vrai qu'en Hollande le Gouvernement retient à-peu-près sa forme , mais il semble avoir perdu en grande partie son esprit , depuis que l'office de Stathouder est devenu héréditaire. Uniquement occupés de leurs intérêts mercantiles , & comptant pour leur sûreté plutôt sur les divisions de leurs voisins que sur leur propre force , les Hollandois ne paroissent plus animés de cet esprit martial & indépendant qui distinguoit leurs ancêtres. Leur attachement à la liberté , attachement qui n'est jamais plus vif que quand il est persécuté , doit s'être affoibli en proportion , de manière que l'autorité d'un Stathouder a beau jeu pour s'élever au niveau de celle de tout autre Souverain de l'Europe.

La Pologne , où du moins la Noblesse étoit la plus libre qu'il y eût au

monde , est tombée entre les mains des deux Princes les plus absolus qui existent , & dans celles d'un troisieme qui peut le devenir quand il voudra.

Il y a cent ans que le Danemarck a remis ses libertés entre les mains de son Monarque. On connoît bien le terrible despotisme de la Russie.

Et nous voyons aujourd'hui un peuple, dont le gouvernement passoit pour le plus libre qu'il y eût jamais, privé en un seul jour de ce gouvernement, & contraint de recevoir à sa place une Monarchie absolue. C'est ainsi que , pareil à une épidémie dangereuse , le pouvoir arbitraire semble s'être répandu sur presque toute la face de l'Europe , des côtes de la Méditerranée à celles de la Mer Glaciale , tandis que la liberté trouve encore un sanctuaire dans nos Isles , comme si la mer eût été une barriere au progrès de la contagion.

Tel est l'état présent de l'Europe , & tels sont les progrès qu'a fait le despotisme parmi ses habitans jusqu'à présent, il est vrai , d'un pas lent, quoique ferme & soutenu , mais dans ce

dernier exemple , subitement & de plein faut ; tandis que notre siècle paroît distingué par une connoissance de la nature du gouvernement , une liberté de penser & une élévation d'ame qu'on ne trouveroit dans aucun autre.

C'est , d'un autre côté , dans un temps de ténèbres & d'ignorance par comparaison avec le nôtre , que la liberté politique s'est le plus universellement répandu en Europe ; dans un temps où les hommes , plus accoutumés à agir qu'à réfléchir , avoient plus de courage pour défendre leur indépendance , que de jugement pour prendre les moyens de la conserver ; où ils n'avoient jamais songé à étudier le gouvernement comme une science , où ils ignoroient la nature & les principes du pouvoir & de la liberté , & où sans être instruits du sort des Nations , qui d'un état libre avoient passé sous le joug de l'esclavage , ils ne pouvoient prévoir les mêmes conséquences pour eux , ni avoir la moindre idée de s'en garantir.

Le temps dont je parle est depuis le commencement du treizieme jus-



qu'à la fin du quinzième siècle (1).  
 Si on considère les formes de Gouvernement établies dans tous les Royaumes de l'Europe, dans ce temps où les Espagnols disoient à leur Souverain, en lui jurant fidélité : » Nous  
 » qui valons chacun autant que toi, &  
 » qui tous ensemble sommes plus puissans  
 » sans que toi, nous promettons l'obéissance  
 » à ton Gouvernement, si  
 » tu maintiens nos droits & nos  
 » privilèges ; sinon, non ». Où le Roi de France (2) disoit dans le préambule d'une de ses Ordonnances : » Que comme tous les hommes  
 » naissent tous libres par nature, & que le Royaume étoit ap-

---

(1) Montesquieu dit en parlant de l'origine du gouvernement gothique : » Il fut d'abord mêlé de » l'aristocratie & de la monarchie. Il avoit cet inconvénient, que le bas peuple y étoit esclave. C'étoit un bon gouvernement qui avoit en soi la capacité de devenir meilleur. La coutume vint d'accorder des Lettres d'affranchissement ; & bientôt la liberté civile du peuple, les prérogatives de la Noblesse & du Clergé, la puissance des Rois, se trouverent dans un tel concert, que je ne crois pas qu'il y ait eu sur la terre de gouvernement si bien tempéré que le fut celui de chaque partie de l'Europe tant qu'il y subsista ». *Esprit des Loix*, Liv. XI, chap. 8.

(2) Ordonnances de Louis X, Tom. I, pag. 583.

„ pelé le Royaume *des Francs*, il  
 „ vouloit qu'il le fût de fait comme  
 „ de nom „. Si on considère, dis-je,  
 les formes de Gouvernement établies  
 alors en Europe, & qui durèrent  
 l'espace de plus de deux cents ans,  
 on pourra demander avec étonnement  
 comment il est possible que des Na-  
 tions une fois remplies de l'esprit le  
 plus indépendant & du grand en-  
 thousiasme de la liberté, aient dé-  
 généré ensuite au point de devenir  
 des sujets passifs du pouvoir arbitraire.

Qu'on me permette de hasarder  
 quelques réflexions, pour rendre rai-  
 son de cet abâtardissement. J'espère  
 qu'elles ne paroîtront pas étrangères  
 au principal dessein de cet ouvrage,  
 attendu qu'elles pourront servir à jeter  
 du jour sur ce que j'ai à dire dans la  
 suite, relativement au Gouvernement  
 de Suede & aux diverses révolutions  
 qu'il a subies.

Si les différens Souverains de l'Eu-  
 rope avoient acquis une autorité sur  
 leurs sujets respectifs durant le cours  
 des onzième & douzième siècles, il  
 y a plusieurs raisons qui, au premier

coup d'œil , sembleroient expliquer la chose fort naturellement.

Dans ces siècles, & long-temps auparavant, le système du gouvernement féodal établi presque universellement en Europe, avoit dégénéré dans la plus insupportable de toutes les tyrannies. Les usurpations des Barons féodaux avoient dépouillé leurs Souverains de presque toute prérogative, & les avoient réduits à ne pouvoir ni protéger le peuple qui gémissoit sous le joug de la servitude, ni punir les petits Tyrans qui dominoient sur lui avec autant de rigueur que d'autorité (1). Dans ces circonstances au moins n'eût-il pas paru extraordinaire que les rangs inférieurs d'une Nation se fussent réunis pour transporter l'autorité des mains de leurs Maîtres respectifs dans celles du Souverain commun, & qu'ils eussent donné à celui-ci l'assistance dont il avoit besoin pour se faire obéir. Par ce moyen ils se feroient délivrés de l'oppression immé-

---

( 1 ) Comme en Danemarck , au milieu du dernier siècle.



diat des Barons, ( la tyrannie étant toujours d'autant plus insupportable, qu'on est plus près de sa source ); & ils auroient goûté une secrète satisfaction inspirée par la vengeance, en réduisant leurs oppresseurs dans un état en quelque maniere semblable au leur. Cependant lorsque l'esprit humain est avili jusqu'à un certain degré par l'abjection de la servitude, non-seulement il est incapable d'exécuter aucun plan pour se tirer d'un état si misérable, mais même d'imaginer un remède aux maux dont il est accablé. Heureusement pour les générations qui succéderent à celles-là, & peut-être aussi pour le petit nombre des Nations qui jouissent encore de la liberté, l'expédient dont je viens de parler ne se présenta point alors à l'esprit du peuple; & c'est par d'autres causes qui n'y ont aucun rapport, qu'il sortit enfin du malheureux état d'obscurité & d'anéantissement où il avoit été plongé si long-temps.

Parmi ces causes, l'une des principales, ainsi que l'expose le plus élégant & le plus judicieux des Histo-

riens ( 1 ), fut la formation des villes en communautés , corporations ou corps politiques , & la concession des privilèges d'une juridiction municipale.

Par la nature de leur situation , les habitans des villes , soit artisans , soit marchands , devoient être plus indépendans de leurs Seigneurs , que les payfans de la campagne qui cultivoient la terre. Comme ils avoient des moyens de s'enrichir , & de s'unir ensemble , pour-ainsi-dire , en un seul corps , leur force & leur importance devoient s'accroître avec leur commerce ; & les Monarques Féodaux ne purent manquer de voir qu'ils pourroient tirer dans l'occasion grand parti d'eux , pour réprimer l'esprit licencieux des Barons.

Ce fut dans cette vue que Frédéric Barberouffe en Allemagne , Louis le Gros en France , & Henri II en Angleterre , adopterent le plan de conférer certains privileges aux habitans des villes de leurs juridictions respectives. Sous les Monarques qui succéderent , ces habitans obtinrent

---

( 1 ) Robertson , dans son Tableau de l'état de l'Europe.

dans la personne de leurs Députés , le droit de séance au Conseil de la Nation , & par conséquent une part dans la Législation de leur pays.

Il s'éleva donc dans l'Etat un troisieme pouvoir , qui , dans ces commencemens , dut naturellement contribuer à ce que la puissance royale acquît un degré de poids & d'autorité suffisant pour arrêter la violence & l'oppression des Barons , mais auquel , ce point obtenu , les Barons pouvoient s'adresser à leur tour , pour s'opposer à de grandes usurpations de la part de leurs souverains. Ainsi , en Angleterre , comme Henri II éleva le peuple pour abaisser l'aristocratie des Nobles , de même les Nobles qui se révolterent sous Henri III , appelèrent le peuple à leur secours pour assurer leurs succès contre le Monarque.

Il y eut ainsi trois pouvoirs dans l'Etat , qui , alternativement opposés l'un à l'autre , formoient une espece de balance d'où résulta pour la plupart des Nations de l'Europe , la portion assez considérable de la liberté dont elle jouirent pendant plus de deux cents



ans. Mais comme cette balance fut plutôt l'ouvrage du hasard que d'un dessein formel , comme l'objet du Souverain dans les mesures dont elle fut l'effet étoit uniquement d'augmenter son propre pouvoir , & non d'établir la liberté parmi les sujets , il arriva de-là qu'elle se maintint plutôt par les jalousies mutuelles qui subsistoient entre les différens Ordres de l'Etat , que par la conviction de son utilité & de son importance.

Au lieu de concourir à former un système pour l'avantage commun de toute la société , ces trois pouvoirs agissent plutôt comme des rivaux qui se proposent moins de conserver leurs droits & leurs privilèges que de se les envahir mutuellement. Ces droits n'étant pas déterminés avec exactitude , & ne pouvant être connus avec précision , la juste proportion qui doit régner entre les parties constituantes d'un Etat libre ne s'y trouvoit pas ; & par cette raison la balance du pouvoir d'où dépend l'existence même de ces sortes d'Etats , ne pouvoit être de longue durée.

Par la nature même des choses , un de ces trois pouvoirs avoit évidemment plusieurs avantages sur les deux autres. Celui du Souverain , aidé par le concours de quelques autres circonstances , s'éleva par degrés tellement au-dessus d'eux , qu'il finit en quelque sorte par les anéantir & se mettre à leur place.

1°. La première différence & la plus sensible entre le pouvoir du Monarque & ceux des Nobles & du peuple , étoit l'unité du premier ; c'est-à-dire qu'il n'étoit point partagé , & qu'il n'appartenoit qu'à un seul homme.

Dans une assemblée populaire où l'on ne se doutoit pas des vrais principes du Gouvernement , il étoit naturel que le choc des intérêts & la diversité d'opinion parmi les individus , quoique revêtus d'une autorité égale à celle du Souverain , fit avorter les projets les plus sages , & déranger les mesures les mieux concertées. Le Prince n'avoit qu'à concevoir & exécuter. Il n'avoit qu'un seul but devant les yeux , celui d'agrandir son pouvoir ; & quoique les mains qui tenoient les rênes

du Gouvernement pussent changer , le même esprit devoit toujours le conduire , quoiqu'avec des succès différens , selon le plus ou le moins de talent dans les Monarques.

Il falloit au contraire un concours de circonstances diverses , pour donner de la vigueur & de l'effet aux opérations des deux autres Ordres de l'Etat. Il étoit difficile que des hommes flétris sous le joug de la servitude , & dont les blessures étoient encore récentes , ne conservassent pas une inimitié secrète contre leurs anciens Tyrans ; ils devoient être naturellement plus portés à s'unir avec leur Souverain , auquel ils étoient redevables de leur nouvel état , pour abattre les Nobles , qu'à se joindre aux Nobles pour arrêter les usurpations du Prince.

Cependant quoique le peuple dût originairement sa liberté à cette supériorité du Roi sur les Nobles à laquelle il avoit contribué , il n'en étoit pas moins nécessaire , pour la conserver , d'empêcher le trop grand abaissement des Nobles , qui ne pouvoit manquer d'être la suite d'un accroissement excessif dans le pouvoir du Prince.



Il y avoit un point au-delà duquel son autorité auroit dû cesser de s'augmenter aux dépens des privilèges de la Noblesse. Il y avoit un point où le Peuple auroit même dû prendre le parti des Barons contre le Souverain , si celui-ci avoit porté ses prétentions trop loin.

Mais indépendamment de la difficulté de déterminer ce point , ce qui demandoit peut-être plus d'intelligence & plus de connoissance de la nature du Gouvernement qu'il n'y en avoit alors ; pour qu'une telle opposition ne fût pas vaine , il eût fallu la réunion de deux Ordres d'hommes divisés par beaucoup de haine & de jalousie d'un côté , & par autant de mépris de l'autre. On ne pouvoit raisonnablement attendre de l'unanimité dans une pareille assemblée , & l'unanimité seule pouvoit les rendre puissans. Les mesures des Nobles & du peuple étoient donc nécessairement flottantes , leur objet incertain , & la poursuite de cet objet pleine d'inquiétude & de méfiance.

Rien au contraire n'empêchoit le

Monarque de s'unir avec l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs , selon ce qui convenoit le mieux à ses vues & à son intérêt.

Ses mesures étoient non-seulement fixes & toujours tendantes au même but , mais par la grande variété des moyens qu'il avoit entre les mains , l'exécution en devenoit facile & certaine. Le maintien d'une balance intérieure du pouvoir dont on ne connoissoit guere la nature auroit dû être l'objet des Nobles & du peuple ; le renversement de cette balance étoit l'objet du Monarque : il n'est pas mal-aisé de déterminer laquelle de ces deux tâches étoit la plus difficile.

2°. Quoiqu'une des conséquences de l'établissement de la Religion Chrétienne en Europe ait été l'affranchissement des paysans auparavant esclaves & attachés à la terre à laquelle ils appartenoient , cependant la corruption de cette Religion (1) , par les abus du

---

( 1 ) » Quand la Religion Chrétienne , dit  
 » Montesquieu , souffroit , il y a deux siècles , ce  
 » malheureux partage qui la divisa en Catholique  
 » & en Protestante , les peuples du Nord embrassé-

Papisme , contribua probablement plus que toute autre cause à faciliter aux Monarques Européens l'exécution du dessein qu'ils avoient formé d'acquérir un pouvoir absolu. Selon l'observation du Lord Bolingbroke , » l'idée » concernant l'institution divine & le » droit des Rois aussi-bien que le pouvoir absolu qui appartient à leurs fonctions , n'est fondée ni sur les faits , ni sur la raison. Elle est née de l'ancienne alliance entre la politique & ecclésiastique & civile ».

Cette alliance avoit sa source dans la nature même de la Religion Catholique. Une Religion qui prétendoit & obtenoit l'empire le plus absolu sur les consciences , ne pouvoit manquer d'être , dans les mains du Prince , un

---

» rent la Protestante , & ceux du Midi garderent » la Catholique. C'est que les peuples du Nord ont » & auront toujours l'esprit d'indépendance & de » liberté que n'ont pas les peuples du Midi , & » qu'une Religion qui n'a pas de Chef visible convient mieux à l'indépendance du climat que celle » qui en a un ».

La raison par laquelle Montesquieu explique pourquoi la Religion Protestante est plus favorable à la liberté que la Catholique , n'est pas la seule ; mais peut-être n'osoit-il en donner d'autres.



excellent instrument pour établir son autorité , en gouvernant par les Ministres de l'Eglise. Ceux-ci , d'un autre côté , durent concevoir que le moyen le plus sûr de conserver leurs dignités , leurs richesses & leur puissance , étoit de donner au Prince, sur la personne de ses sujets , la même autorité qu'ils avoient usurpée sur leurs ames.

En retour des immunités , des privilèges & des richesses accordés par le Souverain aux Ecclesiastiques , ceux-ci prêcherent les doctrines de l'obéissance passive , de la non-résistance , &c. aux sujets de leur bienfaïcteur , auquel ils attribuerent un droit divin de gouverner , sans être comptable de sa conduite à d'autre qu'à Dieu.

Peut-être les Prêtres eurent-ils encore un autre motif. Cet esprit de recherche & cette liberté de penser qui regnent toujours plus ou moins dans un Etat qui jouit de la liberté civile , pouvoient s'étendre des matieres politiques à celles de la Religion ; & ils comprenoient qu'elles saperoient les fondemens du système qu'ils avoient cherché à élever.

Les Monarques & les Prêtres agissant ainsi d'intelligence , ils réussirent à dénaturer les idées sur ce qui paroît former les droits inaliénables du genre humain ; si la réformation n'avoit pas eu lieu , ou si les Princes qui gouvernoient alors en Europe & qui la favorisèrent , avoient su combien il étoit de leur intérêt de fermer aux nouvelles doctrines l'entrée de leurs Royaumes respectifs , il est probable qu'il n'y auroit pas aujourd'hui un seul Etat en Europe qui jouît de la plus petite portion de liberté civile. Henri VIII en Angleterre & Gustave Vasa en Suede , ne virent point qu'en encourageant la réformation , ils privoient leurs Successeurs d'un des principaux moyens d'acquérir & de maintenir ce pouvoir absolu dont ils avoient eu tant de peine à jeter eux-mêmes les fondemens. Charles I. n'eût jamais fait une fin si tragique , Sigismond de Suede n'eût pas perdu sa couronne , & les Etats de Hollande n'eussent pas secoué le joug de l'Espagne , si la Religion Catholique avoit continué d'exercer son empire sur les esprits avec autant

d'autorité qu'elle l'avoit fait pendant les siècles qui précéderent ces événemens.

Les persécutions violentes qu'essuyèrent les Protestans de la part de quelques Monarques Européens , & les fréquentes tentatives de ceux-ci pour les exterminer entièrement , vinrent peut-être moins du fanatisme & d'un attachement aveugle au Catholicisme , que de ce qu'on prévoyoit que la nouvelle doctrine , en faisant goûter la liberté religieuse , pourroit inspirer également du goût pour la liberté civile ; comme les Prêtres avoient prévu que la chute des préjugés en Politique , seroit probablement l'avant-coureur de celle de la superstition en fait de Religion.

Aussi voyons-nous que c'est dans les Royaumes où les Monarques avoient le plus de pouvoir , que la Réforme éprouva la plus violente opposition ; & qu'au contraire elle s'établit dans d'autres avec d'autant plus de facilité , que le pouvoir du Prince y étoit plus limité.

3°. L'introduction des armées sur pied en Europe établit enfin l'autorité des Souverains sur une base si solide ,



qu'elle rendit absolument vaine toute résistance de la part des Nobles & du peuple.

On devoit s'attendre que le luxe & l'amour de l'aisance amenés en Europe par le commerce, les arts & les sciences, affoibliroient beaucoup cet esprit martial par lequel s'étoient distingués auparavant ses habitans, & qui leur avoit fait dédaigner toute autre occupation que celle de la guerre. Des hommes qui avoient goûté les douceurs de la paix, appris l'usage des richesses & conçu du goût pour les jouissances qu'elles procurent, devoient naturellement perdre en grande partie leur ardeur pour les expéditions militaires ; mais comme par les institutions féodales ils étoient obligés de suivre les étendards du Souverain toutes les fois qu'ils en étoient requis, c'est-là probablement ce qui fit imaginer l'expédient de lui payer une certaine somme pour qu'il levât des troupes mercénaires & pour s'exempter du service personnel.

Les Monarques féodaux ne pouvoient être ennemis d'une innovation, qui en rendant leurs troupes plus subordonnées & plus immédiatement dé-

pendantes d'eux , les mettoit non-seulement en état d'agir avec plus vigueur contre les ennemis du dehors , mais qui plaçoit aussi dans leurs mains une force qu'ils pouvoient employer au dedans au maintien de leurs dignités & à l'augmentation de leur autorité.

J'ai tâché de montrer dans ce qui précède , les gradations naturelles , par lesquelles la puissance royale s'est élevée jusqu'à nos jours au point où nous la voyons dans la plupart des Royaumes de l'Europe. Il est clair , par cet exposé , que l'ignorance des vrais principes & de la nature de la liberté , ignorance générale parmi les habitans de l'Europe, au temps où leurs Souverains respectifs jetterent les premiers fondemens du pouvoir absolu dont jouissent à présent leurs successeurs , donna beaucoup de facilité à ces Princes pour l'exécution de leurs desseins. Si les esprits avoient été aussi éclairés alors qu'ils l'ont été depuis par les progrès de la culture des Lettres ; si leurs idées se fussent portées du côté des principes de la société , & qu'ils eussent bien connu la nature d'un gouvernement libre , il est probable que ,

pour le bonheur des hommes , la douce influence de la liberté se feroit sentir aujourd'hui sur toute la face de l'Europe , au lieu d'être confinée au petit espace qu'elle y occupe, & qui est si peu de chose en comparaison du reste. Malheureusement cette connoissance est venue trop tard , pour que la plus grande partie de ses habitans pût en tirer avantage. Le pouvoir arbitraire étoit déjà établi sur des fondemens trop solides pour être facilement ébranlés , trop bien défendus pour être attaqués impunément. Elle n'a peut-être abouti qu'à leur faire connoître les défauts d'un Gouvernement , auquel ils sont néanmoins forcés de se soumettre.

Il en est tout autrement d'un peuple déjà possesseur de la liberté. Une profonde connoissance de la nature & des principes d'un Gouvernement libre , lui est non-seulement utile , elle est indispensable pour le mettre en état de prévoir & d'écarter les dangers auxquels une constitution libre doit être continuellement exposée.

On ne peut acquérir cette connoissance que par une observation détaillée des faits que l'Histoire nous apprend ,



par un examen exact des diverses sortes de Gouvernemens qui ont fleuri à différentes époques en différentes parties du globe , & de la destinée qu'elles ont eue. Il faut qu'une multitude de faits forment la base sur laquelle s'élèvera le systême qui doit réduire la science des lois & du gouvernement à quelques principes fixes. Ainsi tout événement politique qui tend à jeter un nouveau jour sur cette science , qui montre une nouvelle source de dangers pour un Gouvernement libre , & indique par conséquent en même temps les précautions nécessaires pour s'en garantir , mérite certainement le dernier degré d'attention de la part d'un peuple où une telle constitution est en vigueur ; il y a plus d'instruction réelle à puiser dans un événement de cette nature, que dans toutes les théories des Politiques les plus habiles ; car quelque probabilité qu'ils apperçoivent dans les effets des causes particulières ou dans les conséquences futures de telles mesures données , leurs conjectures doivent toujours être accompagnées d'incertitude. Au contraire , lorsque  
l'événement

l'événement a eu lieu , il est aisé de remonter des effets jusqu'aux causes ; & autant il étoit difficile auparavant de voir leur dépendance , autant il devient facile de la saisir.

C'est sous ce point de vue que nous devons sans doute considérer la dernière révolution de Suede. Un changement si important dans son objet , produit par d'aussi petits moyens ; une entreprise si difficile en apparence dans la spéculation , & dont l'exécution cependant s'est trouvée si facile ; qui présente d'une part une usurpation si hardie , & de l'autre une soumission si complète , est un fait peut-être sans exemple dans aucune histoire ancienne ou moderne (1)

---

(1) Le Danemarck, il est vrai, fournit un exemple approchant de celui-là , tant par rapport à l'objet du changement , qu'à la facilité & la promptitude avec lesquelles il s'est fait ; mais à d'autres égards il étoit fort différent. Là le projet venoit du peuple , & il fut proposé & réalisé par la plus grande partie de la Nation. Ici le Prince en étoit l'auteur , & ses sujets bon gré mal gré furent obligés d'y acquiescer. Là on s'étonne uniquement de ce que la plus grande partie d'un peuple qu'on supposoit libre ait pu être conduit à former une résolution aussi extraordinaire que celle de se démettre de ses libertés ; mais cette résolution une fois formée , la facilité & la promptitude dans l'exécution devoient suivre. Ici il étoit naturel de croire que l'entreprise

Lorsque l'objet d'une révolution a été de changer seulement de Souverain & non la constitution, il a quelquefois été rempli, comme celui dont je parle, sans difficulté & sans opposition. La déposition d'un Prince, & son remplacement par un autre, peuvent en général affecter vivement ceux qui entourent leurs personnes; mais pour le gros de la Nation, il est assez indifférent que ce soit tel ou tel Monarque qui porte la couronne.

Lorsque le changement a pour objet le renversement de la constitution même & l'établissement d'un Gouvernement d'une nature opposée qu'on veut mettre à sa place, la question ne regarde plus les intérêts particuliers de quelques individus. La prospérité d'une Nation est en danger; l'Etat éprouve des convulsions du centre aux parties qui en sont le plus éloignées, & toute la société reçoit une secousse qui s'étend depuis les plus grands jusqu'aux plus petits de ses membres.  
— Mille obstacles semblent s'élever

---

rencontreroit de l'opposition, au lieu qu'il étoit moralement impossible qu'elle en trouvât aucune dans l'autre cas.



contre une entreprise si importante dans ses conséquences & si étendue dans ses effets ; le pouvoir de l'opinion , la force de l'habitude , & cette prédilection si puissante parmi les hommes pour les choses auxquelles ils ont été accoutumés depuis long-temps , peuvent porter le peuple , même sous le plus mauvais Gouvernement , à s'opposer à toute innovation dans ce qu'il a appris à respecter depuis son enfance , & qui l'attache parce qu'il le regarde comme sa propriété (1) :

Mais cette prédilection pour la forme de Gouvernement établie , vient du préjugé , & se soutient par l'ignorance dans les sujets soumis au pouvoir despotique ; au lieu que parmi les habitants instruits d'un Etat libre , elle est fondée en principe , & se conserve par la conviction de la supériorité de leur

---

( 1 ) Lorsque Schwiskoi fut élu Czar de Russie par les Boyards ( ou les Nobles ) , il offrit , de son propre mouvement , de s'engager par serment à ne mettre aucun Boyard à mort sans le consentement de ses Pairs. Sur cette proposition les Boyards se jetterent tous à ses pieds , & le supplierent de ne pas priver la Couronne Impériale d'un droit si légitime.

Gouvernement sur tout autre. Leur attachement pour la constitution, s'unit au zèle nécessaire pour la préserver ; l'amour de la liberté produit chez eux ce degré d'enthousiasme , dont ne sont & ne peuvent être susceptibles les cœurs dociles & foibles de ceux qui vivent sous un pouvoir arbitraire.

Si donc le changement subit d'une forme de Gouvernement en une autre d'une nature différente , est par lui-même une entreprise assez difficile , pour s'attendre à la voir éprouver de l'opposition de la part même des sujets d'un Etat despotique auxquels un pareil changement ne pourroit être qu'avantageux ; combien les difficultés ne se multiplient-elles pas , quand l'objet de la révolution tend à priver un peuple de ce qu'il est à présumer que ses intérêts , ses inclinations , sa raison & ses passions le porteront à la fois à défendre ? On imagineroit qu'une telle entreprise ne peut être tentée que par une force supérieure aux forces unies de la Nation dont on voudroit attaquer les libertés , & qu'elle ne pourroit réussir que par la dévastation & le carnage.

Comment eût-on donc pu regarder d'avance comme possible un événement qui a si promptement produit un pareil changement ? Concevra-t-on qu'il ait été possible de détruire en un jour la constitution établie d'un pays, & de lui en substituer une opposée ; d'anéantir la constitution qui paroissoit le plus à couvert de la possibilité d'un événement de cette espèce, dans un temps où les branches populaires de la législation étoient en pleine possession de leurs pouvoirs, dans un temps où celui de la main qui frappoit le coup étoit le plus borné, où la constitution même lui ôtoit le moyen des richesses pour corrompre, l'autorité pour en imposer, & l'influence qu'elle eût pu acquérir par la disposition des emplois. Cependant nous voyons un jeune Prince, âgé de vingt-six ans, entreprendre, à la tête de deux Compagnies de Gardes seulement, de détruire la constitution & les libertés de son pays, & d'y substituer le Gouvernement même contre l'introduction duquel ses sujets avoient élevé toutes les barrières dont peut s'aviser la sagesse humaine,



pris toutes les précautions que la prévoyance pourroit juger les plus sûres : nous le voyons réussir à l'aide de moyens si peu proportionnés en apparence à la grandeur de l'objet , avec des forces si petites en comparaison de l'opposition à laquelle il y avoit lieu de s'attendre , qu'on seroit confondu de la hardiesse du projet , & de l'adresse qui en a dirigé l'exécution d'une part , si la docilité & la soumission qu'on apperçoit de l'autre ne devoient nous étonner encore davantage.

Quoique l'autorité royale en Suede eût certainement été trop limitée dans le principe par la forme de Gouvernement qui s'y établit en 1720 , cependant , par un vice frappant dans cette forme , le Roi n'avoit aucun moyen constitutionnel pour conserver le peu de pouvoir qu'on lui avoit accordé.

Aussi par l'effet des changemens & des innovations qui s'introduisirent dans la suite , le pouvoir du roi de Suede fut presque réduit à rien. On seroit tenté de croire que les Suédois avoient voulu se venger sur la dignité royale , de l'insulte que leur avoit fait Charles XII , en les menaçant de leur

envoyer une de ses bottes pour les gouverner. Ils semblent en revanche avoir voulu réaliser eux-mêmes la menace ironique de Charles, en ne laissant à leur Monarque aucune espèce de puissance.

Sans argent , sans pouvoir & sans influence , les vains honneurs qu'on rendoit à Sa Majesté Suédoise , en lui donnant un air de conséquence momentanée , ne servoient qu'à lui faire mieux sentir dans d'autres temps tout ce qu'il y avoit de mortifiant dans son impuissance réelle.

Possédant une Couronne sans autorité, le titre de Roi lui donnoit à peine les privilèges d'un simple sujet; le premier, en apparence dans le Conseil de la Nation, il n'en étoit pas moins le dernier dont les sentimens fussent consultés. Exposé à toute la décision d'une soumission insolente qui lui dictoit des loix à genoux , il se voyoit forcé d'obéir aux plus humbles requêtes ; revêtu de toutes les marques extérieures de la royauté , entouré des signes du pouvoir , il ne devoit sentir que plus vivement toutes les mortifications auxquelles l'exposoit sa foiblesse réelle. Si d'une part cette pompe extérieure ne pou-

voir manquer d'éveiller l'ambition dans une ame qui en étoit susceptible , comment , de l'autre , le sentiment d'une impuissance absolue , n'auroit-il pas excité le plus ardent desir de rompre des chaînes d'une nature aussi humiliante ?

Tel étoit l'état du Roi de Suede. Sa situation n'offroit rien qui ne dût le pousser vivement à une entreprise , dont le mauvais succès ne pouvoit lui faire perdre qu'un vain titre , mais dont la réussite assuroit la récompense la plus propre à flatter une ame ambitieuse.

Ce n'étoient donc ni les richesses dont il pouvoit espérer la possession , ni le desir du pouvoir , ordinairement si actif dans les Princes , qui l'excitoient à entreprendre une tâche si difficile. Non , il étoit mu par l'envie de s'affranchir d'une servitude à laquelle un simple sujet dans un Etat libre auroit en peine à se soumettre ; son but a été de se délivrer des chaînes les plus cruelles qu'ait jamais pu forger le dernier excès de la méfiance de la part des sujets , & qu'un Prince n'auroit jamais souffertes , si l'entiere impuissance de l'autorité royale ne l'eût obligé



obligé de les supporter ; il a voulu se dégager des entraves qui lui ôtoient à la fois & le pouvoir de faire du bien & celui d'empêcher le mal.

On cessera donc de s'étonner que S. M. Suédoise ainsi aiguillonnée par tout ce qui peut animer un cœur généreux ou enflammer une ame ambitieuse , ait osé faire une tentative aussi hardie.

Mais comment se rendre raison du succès qui a couronné ses efforts ? comment concevra-t-on que ses sujets n'aient pas fait la moindre résistance ? qu'ils aient cédé , sans ombre d'opposition , ce qu'ils étoient accoutumés à regarder comme le plus inestimable de tous les biens ? C'est ce qu'il paroît , au premier coup d'œil , impossible d'expliquer.

Qu'on ne regarde donc pas cet événement comme un pur objet de spéculation & de curiosité : la recherche des causes qui l'ont produit , le développement des principes secrets de l'étonnante facilité avec laquelle tous les obstacles ont été vaincus , l'examen des vices de la dernière forme du Gouvernement Suédois qui de loin ont préparé sa chute , & les conséquences

qui doivent résulter de ces recherches , ne peuvent manquer de répandre de nouvelles lumières sur la science du Gouvernement , sur la vraie nature & sur les principes de la liberté , objets qui doivent incontestablement former l'étude particulière d'un peuple libre. Elles pourront servir à redresser plusieurs méprises dans lesquelles des Politiques , plus zélés que judicieux , sont sujets à tomber ; & tandis qu'elles nous apprendront de quel côté le danger réel est à craindre , elles nous tranquilliseront sur les appréhensions mal fondées de ceux qui n'étant pas capables d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble d'un système , s'alarment des vices partiels qu'offrent celles de ses parties isolées & souvent peu importantes qui fixent leurs observations. Enfin , nous apprendrons qu'avec quelque justesse qu'ait été calculée originellement la forme d'un Gouvernement , pour atteindre aux grandes fins de la liberté politique & civile , les plus sages institutions ne sauroient y parvenir , à moins qu'on n'ait en même-temps l'esprit de les conserver & le courage de les défendre.

---

---

# HISTOIRE

D E

## LA RÉVOLUTION

*Arrivée en Suede , le 19 Août 1772.*

---

### P A R T I E I.

*Contenant un précis de l'Histoire de Suede , avant l'établissement de la derniere forme de Gouvernement en 1720 : précis où l'on verra ce qui a rapport aux changemens faits dans la constitution du Pays.*

**D**E tous les événemens que l'Histoire nous présente , les révolutions dans le Gouvernement & les mœurs , sont ce qu'il y a de plus intéressant & de plus instructif. Les vies des Princes , la chronologie de leurs regnes , le détail des batailles qu'ils ont livrées , de leurs victoires ou de leurs défaites , sont des objets plus curieux



qu'utiles. Pour tirer quelque fruit de l'étude de l'Histoire, le Philosophe & le Politique s'appliqueront à pénétrer la nature des grands événemens , qui dans les annales de différens pays , ont produit quelque changement considérable dans leur constitution , leurs coutumes ou leur législation.

Plus un changement de cette espèce est prompt, plus l'exemple en devient frappant, & plus il est difficile de développer les causes qui l'ont amené. On prévoit la destruction totale d'un bâtiment qui dépérit par degrés, & lorsqu'à la fin il vient à s'écrouler , on le voit tomber sans surprise.

C'est ainsi que les altérations successives qu'éprouve la constitution d'un Etat , fixent à peine notre attention. Quelquefois la progression des causes & des effets se montre d'une manière sensible, & on s'attend à l'événement: quelquefois on y est conduit par des degrés si peu sensibles, que quoique le changement puisse à la fin devenir total, il seroit souvent difficile de déterminer le point précis auquel il a commencé. Mais la destruction d'un Gouver-

vement opérée avec tant de promptitude qu'on n'apperçoit aucun des degrés successifs qui devoient amener ce changement & qui pouvoient annoncer une pareille révolution, ressemble à la chute soudaine d'un édifice dans lequel on ne voyoit aucune marque de décadence. Incapables d'appercevoir à la première vue les véritables causes d'une révolution si surprenante, nous sommes portés à conclure qu'elle est entièrement l'ouvrage de la politique & de la conduite de ceux qui en étoient les auteurs apparens; nous attribuons volontiers à leurs vues profondes & à leurs talens, ce qui, dans le fait, étoit la conséquence nécessaire d'une situation particulière des choses, ou le résultat naturel de causes secrètes, qui pour être cachées & souvent éloignées, n'en agissoient pas moins puissamment.

Cependant un examen plus approfondi nous prouvera qu'il est impossible au plus habile Politique de produire un changement de cette nature, s'il n'est aidé par un certain concours de circonstances qu'il peut bien faire

fervir à ses desseins , mais qu'il n'est pas en son pouvoir de faire naître. S'il peut , à la vérité , en hâter les progrès & en devancer les effets , il n'ira pas au-delà ; & , en général , il n'est rien de plus qu'acteur dans un événement dont il paroît être l'auteur.

Si Sa Majesté le Roi de Suede actuel eût porté la couronne pendant les premières années du nouveau Gouvernement établi dans son pays , il est probable que ni ses talens , ni sa popularité , ni son éloquence , n'auroient obtenu les succès qu'il a eus depuis.

Ce que je dis ne déroge en rien au mérite de ceux qui , animés par une noble passion pour la liberté , ont été les principaux instrumens de la délivrance de leur pays ; ni aux talens de ceux qui , poussés par une coupable ambition & invités par l'occasion , ont su asservir le leur. Le choix éclairé du moment le plus propre à une entreprise ; l'habileté à tirer parti des circonstances , qui en apparence n'ont aucune liaison avec le but qu'on se propose ; la sagacité à se garantir des obstacles qui peuvent survenir dans



l'exécution , & le courage contre les dangers qui l'accompagnent , sont sans doute des qualités nécessaires à ceux qui jouent un rôle dans des révolutions de cette nature. Mon observation tend uniquement à montrer que pour découvrir les vraies causes d'un changement subit de Gouvernement dans un pays , il ne suffit pas d'examiner les mesures immédiates qui l'ont produit , mais qu'il faut encore rechercher la nature , l'origine , les principes & les vices du Gouvernement détruit , savoir à quel point il tenoit aux inclinations du peuple , à ses opinions , à ses préjugés ; enfin connoître le génie & le caractère national de ceux qui ont souffert si patiemment d'en être privés.

Ainsi pour rendre raison d'un événement aussi récent que la dernière révolution de Suede , nous sommes obligés de remonter dans l'Histoire de ce Royaume beaucoup plus loin qu'on ne le croiroit d'abord nécessaire , & de recueillir dans ses différentes parties ce qui peut avoir trait aux divers points dont je viens de parler.

Le sort de ce pays a singulièrement varié , soit par ses révolutions intérieures , soit par le rôle qu'il a rempli au-dehors à différentes époques.

Le Gouvernement des robustes habitans de cette région du Nord , a , comme leur climat , toujours admis les extrêmes ; tantôt on l'a vu libre jusqu'à la licence & tantôt voisin du despotisme. Dans un temps l'amour de la liberté semble être le caractère distinctif des Suédois ; dans d'autres circonstances ils ne sont pas moins remarquables par leur soumission servile envers leurs Monarques. Ennemis de la contrainte , jaloux à l'excès de l'autorité royale , attachés avec force à leurs propres droits , nous les voyons quelquefois s'élever tumultuairement , semblables à un torrent , abattre tout ce qui s'opposoit à eux , & renverser à la fois leur Souverain & toutes les barrières élevées pour défendre le peu de pouvoir qu'ils lui avoient laissé.

Dans un autre temps , comme si la violence de leurs efforts les eût épuisés , toute étincelle de patriotisme semble éteinte parmi eux ; ils se soumet-

tent patiemment à toute espece d'oppression , & paroissent aussi résignés à l'esclavage que s'ils n'avoient jamais goûté les douceurs de la liberté.

En un mot, parmi ceux qui examineront leur histoire, il n'est personne qui, sur ces contradictions apparentes dans leur caractère national , ne soit tenté de croire que deux races d'hommes distinctes ont habité le même pays tour-à-tour.

On ne fera pas moins frappé de la variation qu'on observe dans les degrés d'importance & de considération, dont ont joui les Suédois à différentes époques parmi les Puissances étrangères. Tantôt on les voit, sortis tout-à-coup de l'obscurité , prescrire des lois aux premiers Potentats ; à l'imitation des Goths leurs ancêtres, leurs armées parcourent les Royaumes & les Empires ; on les voit déposer les Monarques , & donner des Couronnes ; bientôt ils tombent , sinon dans le mépris , au moins dans l'oubli ; leurs conquêtes leur échappent , leurs forces disparaissent , & l'importance qu'ils avoient acquise devient aussi momen-



tanée que leurs progrès avoient été rapides.

Le génie supérieur de quelques-uns des Monarques de la Suede , la bravoure , l'endurcissement aux fatigues , & sur-tout la discipline de ses soldats , ont assuré à ses armes , dans plusieurs occasions , des succès dont on connoît peu d'exemples dans les histoires des autres pays. Ses efforts , dans les époques que nous citons , ont été violens , & souvent irrésistibles ; mais comme ils excédoient ses ressources, ils ont plus servi à l'épuisement de ses forces au-dedans , qu'à l'accroissement de son Empire au-dehors.

Elle n'a presque recueilli des plus brillantes victoires , que la gloire qui les a suivies ; & après les plus importantes conquêtes , elle a été souvent obligée de se borner à la possession de ses rochers.

L'Histoire de Suede peut être divisée en trois périodes. La premiere finit à la révolution qui plaça Gustave Vasa sur le Trône en 1523 ; la deuxieme s'étend depuis cet événement jusqu'à la mort de Charles XII en 1718 ;

& la troisieme , depuis cette époque jusqu'à la derniere révolution en 1772.

## · S E C T I O N I.

*Contenant un exposé du Gouvernement , des coutumes & des mœurs des Suedois durant la premiere période.*

DAns le tems où la plupart des Gouvernemens de l'Europe avoient commencé à acquérir un certain degré de stabilité , celui de la Suede n'en avoit aucune. Le Royaume déchiré par des dissensions civiles , dévasté par des guerres intérieures , étoit successivement en proie aux usurpations des Etrangers , à l'ambition de ses Nobles , & à la tyrannie de ses Souverains.

Les abus du système féodal avoient été corrigés ou supprimés dans d'autres pays. La naissance & les progrès du commerce y avoient procuré à la masse du peuple une importance & une considération qui leur donnoit la facilité de secouer le joug des Barons féodaux , & d'acquérir , dans la société ,

le rang dont ils ont été si long-temps & si injustement privés. A mesure que les droits du peuple furent assurés , l'autorité royale s'affermir sur un fondement plus solide : d'élective , la Couronne devint héréditaire , & les esprits continuant de s'éclairer , les idées du bien public , le sentiment de la justice & l'amour de l'ordre , commencerent à prendre le dessus.

Mais ces grands changemens , qui , dès le commencement du douzieme siecle , s'étoient introduits dans la politique & les mœurs de la plupart des Nations de l'Europe , ne furent admis en Suede que vers le milieu du seizieme ; de sorte que , même à cette époque si tardive , elle n'offroit au reste de l'Europe qu'une peinture frappante des désordres , de la confusion & de l'anarchie auxquelles tous les habitans de cette partie du monde avoient été anciennement exposés.

Toute l'Histoire de la période que nous avons devant les yeux , ne fournit donc autre chose qu'un détail continuel de troubles domestiques , de révoltes & de révolutions accompa-



gnées de toutes les calamités qui en sont nécessairement la suite.

Quoique ce soit une tâche pénible de ne revenir sur ses pas , que pour fixer ses regards sur un tableau si peu satisfaisant , c'est cependant au milieu de la confusion & des désordres de ces temps , que nous avons à chercher l'origine de la dernière forme du Gouvernement de la Suede. C'est-là que nous découvrirons le génie & le caractère national des Suédois , & que l'un & l'autre nous montreront la véritable source des révolutions auxquelles leur pays a toujours été sujet : c'est-là que nous trouverons aussi , tout éloignées qu'elles puissent paroître , quelques-unes des causes de l'étonnante facilité avec laquelle s'est opérée celle dont nous nous occupons.

Lorsqu'on jette les yeux sur la forme du Gouvernement de la Suede pendant la période que nous examinons , on est disposé à lui donner , à la première vue , la préférence sur tous les Gouvernemens alors connus.

Au lieu de la rigueur d'une aristocratie oppressive qui se montre par-

tout où régnoit le systême féodal , nous y voyons une constitution dans laquelle le Corps du peuple avoit une autorité assez considérable , pour le rendre en grande partie indépendant de ses supérieurs.

Nous y voyons que le pouvoir suprême ne résidoit pas dans les mains d'un seul , & qu'il n'étoit point divisé entre le Souverain & un petit nombre de Barons hautains , pour ne laisser en partage au reste de la Nation que la dépendance la plus abjecte ; il y étoit placé , comme il doit l'être , dans les États-Généraux du Royaume.

Tous les rangs étoient admis dans ces États , & le dernier Payfan , par son Représentant , participoit à la législation comme le Noble le plus fier. Ils étoient composés de quatre Ordres , de la Noblesse , du Clergé , des Bourgeois , & des Payfans. Tandis qu'ils étoient assemblés , le pouvoir Souverain étoit comme suspendu , ou paroïssoit confondu dans le leur : après leur séparation , un Sénat revêtu d'une grande autorité , restoit commis à la garde de la liberté publique.

Tels étoient les dehors de cette constitution qui , vue dans l'éloignement , ressemble à un palais dont il n'y a que les murs de finis , & présente la plus belle perspective ; mais qui , examinée de plus près , ne répond plus à ce que promettoient les apparences ; car , comme je l'ai déjà observé , le Gouvernement intérieur de la Suede étoit plus turbulent , plus exposé au désordre , à l'anarchie , à la confusion , que celui de tout autre pays de l'Europe.

Plusieurs circonstances concouroient à produire ces effets en Suede , & y empêchoient les mœurs de se civiliser à ce point qui doit nécessairement précéder toute amélioration dans le Gouvernement. 1°. Avant l'établissement de la communication qu'ouvre le commerce entre les Nations les plus éloignées , la Suede , par sa situation au Nord , étoit comme séparée du reste du monde ; & si par cette raison les Suédois étoient exempts de prendre part aux querelles qui agitoient sans cesse le reste de l'Europe , ils étoient également privés des avantages qu'ils auroient pu tirer de la fréquentation des



autres Nations qui , en se polissant , les avoient si fort devancés dans leurs progrès. D'un côté , les Russes ne pouvoient certainement pas contribuer à les civiliser , & de l'autre , leurs guerres continuelles avec les Danois , peuple aussi barbare qu'eux , ne servoient qu'à augmenter leur férocité naturelle. 2°. La nature du pays qu'habitent les Suédois , aussi-bien que celle de leur climat , étoient d'autres causes sensibles du caractère sauvage & indisciplinable qui les distinguoit.

Lorsque le climat est tempéré & le sol fertile , ils invitent à l'agriculture par les agrémens & l'utilité de la vie champêtre. L'agriculture contribue beaucoup à l'adoucissement des mœurs ; elle appelle naturellement parmi les hommes l'amour de l'ordre & de la tranquillité ; elle les dispose à la paix , sans laquelle ceux qui cultivent la terre ne peuvent espérer de recueillir les fruits de leurs travaux ; elle doit par la même raison introduire parmi eux toutes les idées relatives à la sûreté des propriétés particulières & aux droits des individus , qui font la base des sociétés civiles.

civiles. La lenteur des progrès d'une Nation qui commence à se civiliser , sera donc , comme en Suede , en raison de la rigueur du climat & de la stérilité du sol.

Ces deux causes au contraire endurcissoient les Suédois aux fatigues , & leur formoient des ames hardies & des corps vigoureux. De-là naissoit leur amour pour l'indépendance , & de la vigueur de leur tempérament résul-toient les moyens de la conserver. Découragés par la nature du climat ils négligeoient l'agriculture ; & les immenses forêts qui couvroient leur pays , abondant en gibier , la chasse leur fournissoit des moyens de subsistances plus analogues à leur génie que l'occupation paisible de cultiver la terre.

On sent combien cette maniere de vivre étoit propre à les retenir dans leur barbarie primitive. Cet amour du changement , & cette inquiétude d'esprit qui en sont les suites naturelles , se font remarquer dans la conduite des Suédois dès les premiers temps de leur histoire , & n'ont pas été la moindre cause des convulsions qui ébranlerent si souvent l'État.

Il est vrai que les Provinces méridionales de la Suede , n'étoient ni stériles , ni entièrement incultes , mais elles changeoient continuellement de Maîtres ; appartenant tantôt aux Suédois , & tantôt aux Danois , elles étoient constamment un sujet de querelle entre les deux Nations ; elles étoient aussi constamment le théâtre de la Guerre , ce qui dût former un grand obstacle à cet adoucissement des mœurs que l'exercice de l'agriculture tendoit à établir parmi leurs habitans. Cet heureux effet ne pouvoit être ni général ni constant , dans un pays où le Payfan étoit soldat , & obligé de faire plus d'usage de l'épée que de la charrue.

3<sup>o</sup>. Par ce qu'on vient de dire , il est évident que les Payfans de la Suede possédoient le plus haut degré d'indépendance.

Si nous jugeons comparativement de l'état de la société en Europe avant les treizieme & quatorzieme siècles , nous trouverons que la condition des Payfans en Suede étoit totalement différente de celle du même ordre d'hommes dans tous les autres pays de l'Europe , où ils étoient réduits à la servi-



tude la plus abjecte , où non seulement ils n'avoient ni poids ni influence dans le Gouvernement , mais où la plupart étoient dépouillés des droits naturels de l'homme.

En Suede , au contraire , les Payfans ne se contentoient pas de leur indépendance & du privilege particulier d'envoyer des Députés de leur Corps aux États-Généraux du Royaume , ils prenoient encore souvent la direction des affaires publiques ; ils se mettoient à la tête de toutes les révolutions ; ils paroissoient agir dans toutes les occasions comme un Corps distinct , qui avoit des vues & des intérêts à part ou séparés de ceux de tous les autres membres de l'Etat.

Tant de poids & d'influence de la part de la masse du peuple , devoit naturellement promettre les plus grands avantages pour la liberté , & conséquemment pour la société. Mais les mêmes causes auxquelles le peuple fut redevable de son importance , le rendirent non-seulement incapable d'en bien user , elles le poussèrent la plupart du temps à en abuser.

Leur maniere de vivre étoit le principe de ce courage avec lequel ils s'opposoient à toute invasion de leurs droits ; & si les Monarques Suédois semblent avoir rarement respecté des privilèges que la férocité de leurs sujets leur rendoit si difficiles à attaquer , c'est au moins ce qui les a fait presque toujours échouer quand ils ont voulu leur porter atteinte. Mais cette maniere de vivre inspiroit en même-temps au peuple une impatience à souffrir la moindre contradiction , & une férocité de mœurs également incompatibles avec toute espèce de Gouvernement régulier (1), & contraires à tous les principes d'une liberté réelle. Si dans un temps elle faisoit naître dans

---

( 1 ) L'ancienne loi de Suede , qui ordonnoit d'abattre & de brûler , en tout ou en partie , la maison de celui qui avoit fait une injure à quelqu'un , selon la gravité du délit , est une preuve frappante du peu de consistance d'un Gouvernement obligé de recourir à un pareil expédient. Cette Loi n'a été regardée que comme une marque de la simplicité & de l'ignorance du siècle où elle a été faite. Mais on peut l'attribuer , avec plus de justice , à la difficulté de saisir l'offenseur parmi des gens si peu accoutumés à l'ordre & à la subordination. En conséquence , la punition tomboit sur la partie de ses propriétés , qu'il ne pouvoit soustraire à la vengeance publique.

le peuple l'esprit de résistance qu'exigeoit la conservation de sa liberté , dans un autre elle l'exposoit à la perdre , parce qu'elle le plongeoit dans l'anarchie. En se délivrant de l'oppression d'un petit nombre, il s'abandonnoit à la licence de la multitude ; & flottant continuellement entre les deux extrêmes , il ne s'arrêta jamais à ce point intermédiaire qui devoit établir un juste équilibre entre ses droits & la prérogative de son Souverain. Ignorant parfaitement quelle étoit la nature de la liberté aussi-bien que celle du Gouvernement, les Suédois ne concevoient pas la nécessité de cet équilibre , & n'étoient pas assez habiles pour le former , quand ils l'auroient conçue. Incapables de prévoyance & mus uniquement par l'impression du moment, ils s'opposoient au Monarque , sans savoir comment limiter l'autorité royale. On eût dit que tous leurs débats étoient plutôt des querelles personnelles entre le Roi & le peuple , que des discussions entre les branches populaires de la Législation & la Couronne.



Ce n'étoit pas de pareils hommes qu'on pouvoit attendre des mesures efficaces d'opposition aux efforts constants de leurs Souverains pour acquérir le pouvoir absolu. On voit aisément qu'ils étoient également incapables d'union pour concerter , de vues pour les projeter , & du jugement nécessaire pour les mettre en exécution.

Lorsqu'ils demandoient le redressement de leurs griefs , ils le faisoient avec ce zele emporté & cette impétuosité aveugle , qui caractérisent les assemblées tumultueuses & irrégulières , & qui ne manquent guere d'éloigner le but même qu'elles se proposent. A la vérité , l'oppresseur devint souvent la victime de leur ressentiment ; mais comme ils négligeoient de se garantir de l'oppression , les Princes qui succédoient étoient presque sûrs de leur donner les mêmes sujets de plainte , & de les forcer à recourir aux mêmes voies pour se faire justice.

On trouve dans une de leurs anciennes coutumes une preuve frappante de l'instabilité de leur Gouvernement , & de la violence à laquelle le Roi &

le peuple étoient souvent obligés d'avoir recours. Toutes les fois que leur Monarque avoit occasion de passer dans une province, les habitans, avant de souffrir qu'il y entrât, le forçoient de leur donner des otages pour la sûreté de leurs privileges; à son tour il en recevoit d'eux pour la sûreté de sa personne (1).

Tant que cette méfiance réciproque subsista entre le Monarque Suédois & son peuple : tant que ses prérogatives & leurs privileges resterent indéterminés, & que la force seule décida de leurs différends, il ne faut pas s'étonner que la conduite de l'un fût marquée par l'esprit d'oppression, & celle de l'autre par un penchant continuel à la révolte.

Il est naturel de demander ici d'où venoit, durant cette période, la supériorité singulière de la condition des Payfans Suédois sur celle du grand

---

( 1 ) Les Suédois étoient tellement attachés à cette coutume, que Ragwald qui régnoit vers le commencement du treizieme siècle, perdit la Couronne & la vie, pour s'en être écarté. *Bodin, pag. 246.*

Corps du peuple dans tous les autres pays de l'Europe.

La nature du sol & du climat de Suede en rend en partie raison ; mais elle n'en étoit ni la seule , ni la principale cause.

Après la destruction de l'Empire Romain par l'invasion des Barbares du Nord , ceux-ci s'étant établis sur ses ruines , & ayant pris possession des pays qu'ils avoient subjugués , s'associerent les anciens habitans , au lieu de les exterminer , & partagerent même dans certaines proportions les terres avec eux ( 1 ).

Si nous jetons donc les yeux sur l'état de l'Europe en ce temps-là , nous verrons que les Goths ou Vandales , les Huns ou Saxons , s'y répandirent par-tout.

Mais les pays situés au Nord où étoient ces Barbares , étoient encore habités par leurs compatriotes sans mélange d'aucun autre peuple ; au lieu que les parties méridionales de l'Europe qui avoient été auparavant sous

---

( 1 ) Montesquieu , *Liv. 30. chap. 7 & 8.*



la domination des Romains , étoient occupés conjointement par les Nations barbares & leurs anciens habitans. On découvre donc dans celles-ci deux peuples distincts , les vainqueurs & les vaincus ; au lieu que dans les autres nous ne trouvons que le restant des habitans , qui peut-être moins entreprenans que ceux qui en sortirent pour aller chercher de nouveaux établissemens , se contenterent de vivre dans leurs forêts comme ils avoient fait auparavant.

Cette importante distinction expliquera, je pense, suffisamment pourquoi le gros du peuple en Suede continua d'être libre , tandis que dans les autres pays les classes d'hommes inférieures tomberent dans la servitude.

Il est à présumer que les parties des Nations septentrionales qui resterent chez elles garderent leurs anciennes coutumes & leur Gouvernement , mais celles qui avoient acquis de nouvelles possessions dans lesquelles les anciens habitans continuerent de résider , furent dans la nécessité de trouver quelque expédient pour se garantir contre

les surprises , & pour se mettre à l'abri des attaques imprévues auxquelles les exposoit naturellement leur situation.

C'est de-là que prit naissance le système féodal que nous voyons établi par ces hardis usurpateurs , par-tout où ils se fixerent.

Un système si particulièrement adapté aux circonstances où ils se trouvoient alors , tire manifestement son origine de ces circonstances mêmes , & il n'est pas probable que le système féodal fût connu d'aucun de ces peuples avant leur émigration.

Quoique ce système ne réduisit pas immédiatement les vaincus à ce misérable état d'esclavage où le grand Corps du peuple fut bientôt plongé par-tout où il fut adopté , il avoit cependant une tendance inévitable à produire cet effet.

Ses principes étant fondés sur la conquête , l'objet de tous ses réglemens fut de la conserver. Il eût été souverainement imprudent aux nouveaux propriétaires de laisser les anciens habitans , qui étoient peut-être en plus

grand nombre qu'eux , en état de les troubler. Tout ce que le peuple conquis pouvoit espérer , c'est qu'on lui permît de cultiver les terres qui lui avoient été accordées ; & comme on lui refusa certainement l'usage des armes , l'agriculture devint son unique occupation.

Si nous considérons donc que l'esprit d'usurpation est inséparable de la possession du pouvoir , & qu'il y avoit , d'un côté , un corps d'hommes nécessairement sans défense , tandis que , de l'autre , leurs fiers-conquérans étoient toujours armés & préparés à combattre ; si nous envisageons le mépris attaché durant ces temps belliqueux à la condition de tout homme qui n'étoit pas soldat , au point que parmi les anciens Germains qui dédaignoient toute autre profession que celle des armes , l'agriculture étoit totalement abandonnée à leurs esclaves ( 1 ) , il ne nous paroîtra pas extraordinaire qu'ils aient bientôt regardé & traité comme tels ceux qui cultivoient la terre.

---

( 1 ) Tacit. *de mor. Germ.*



les surprises , & pour se mettre à l'abri des attaques imprévues auxquelles les exposoit naturellement leur situation.

C'est de-là que prit naissance le système féodal que nous voyons établi par ces hardis usurpateurs , par-tout où ils se fixerent.

Un système si particulièrement adapté aux circonstances où ils se trouvoient alors , tire manifestement son origine de ces circonstances mêmes , & il n'est pas probable que le système féodal fût connu d'aucun de ces peuples avant leur émigration.

Quoique ce système ne réduisit pas immédiatement les vaincus à ce misérable état d'esclavage où le grand Corps du peuple fut bientôt plongé par-tout où il fut adopté , il avoit cependant une tendance inévitable à produire cet effet.

Ses principes étant fondés sur la conquête , l'objet de tous ses réglemens fut de la conserver. Il eût été souverainement imprudent aux nouveaux propriétaires de laisser les anciens habitans , qui étoient peut-être en plus

grand nombre qu'eux , en état de les troubler. Tout ce que le peuple conquis pouvoit espérer , c'est qu'on lui permît de cultiver les terres qui lui avoient été accordées ; & comme on lui refusa certainement l'usage des armes , l'agriculture devint son unique occupation.

Si nous considérons donc que l'esprit d'usurpation est inséparable de la possession du pouvoir , & qu'il y avoit , d'un côté , un corps d'hommes nécessairement sans défense , tandis que , de l'autre , leurs fiers conquérans étoient toujours armés & préparés à combattre ; si nous envisageons le mépris attaché durant ces temps belliqueux à la condition de tout homme qui n'étoit pas soldat , au point que parmi les anciens Germains qui dédaignoient toute autre profession que celle des armes , l'agriculture étoit totalement abandonnée à leurs esclaves ( 1 ) , il ne nous paroîtra pas extraordinaire qu'ils aient bientôt regardé & traité comme tels ceux qui cultivoient la terre.

---

( 1 ) Tacit. *de mor. Germ.*

Il y a plus : si quelques-uns de ces Barbares , invités par la fertilité des terres qu'ils avoient nouvellement acquises , s'écartoient des idées généralement reçues parmi eux , pour s'appliquer à l'agriculture , & qu'au lieu de tenir leurs terres à titre de service militaire , ils les tinssent à la condition d'une redevance à leurs Seigneurs en blé ou en bétail , ils ne tarديوient pas à être réduits dans un état peu différent de l'esclavage ( 1 ).

Ainsi en France , » dans le commencement de la première Race , » on voit un nombre infini d'hommes » libres , soit parmi les Francs , soit » parmi les Romains ; mais le nombre des serfs augmenta tellement , » qu'au commencement de la troisième , tous les laboureurs & presque tous les habitans des Villes se » trouverent serfs ( 2 ) ». Comme ceux-ci étoient Romains pour la plupart , c'est encore une preuve que quoique

---

( 1 ) Dalrymple , sur la propriété féodale , chap. 2 , pag. 28.

( 2 ) Montesquieu , liv. XXX , chap. 11.



les vaincus n'eussent pas été immédiatement réduits en esclavage par leurs vainqueurs , ils le furent ensuite insensiblement par leur situation.

Mais , comme en Suede le climat & le sol n'étoient nullement favorables à l'agriculture , comme ses habitans ne composoient qu'une seule Nation où il n'y avoit ni vainqueurs ni vaincus , les causes qui contribuèrent dans d'autres pays à mettre la plus grande partie des habitans dans la dépendance du reste , n'existerent point parmi eux.

Il est vrai que les Nations du Nord avoient leurs esclaves avant l'invasion de l'Empire Romain ; mais ces esclaves étoient en petit nombre , & ce nombre étoit composé de ceux d'entre le peuple qui étoient déchus de leur liberté , de différentes manieres ; de ceux qui avoient été faits prisonniers dans une bataille , ou qui avoient commis certains crimes , ou qui s'étoient vendus eux-mêmes , pratique qui n'étoit point rare parmi ces Barbares. De-là vient , qu'à proprement parler , ils ne formoient pas une race d'hommes distincte, comme il doit arriver lorsqu'une

Nation est asservie par une autre ; & conséquemment, la ligne de séparation entre eux & leurs Maîtres n'y étant pas aussi marquée , il leur étoit moins difficile de recouvrer leur liberté. D'ailleurs , comme ils étoient principalement employés à la culture des terres , il y en avoit d'autant moins , que le sol se prêtoit peu à ce genre d'occupation. Aussi furent-ils affranchis en Suede , peut-être plutôt que dans toute autre partie de l'Europe. Vers le milieu du treizieme siecle , Birgis Jarl défendit à tout Suédois de se vendre ; & en 1335 , l'esclavage fut entièrement aboli par une Ordonnance de Magnus Ladulas.

4.<sup>e</sup> Le défaut de grandes Villes en Suede , fut encore une des causes principales du désordre & de la confusion qui régnerent si long-temps dans ce Royaume.

Le commerce est un grand moyen d'adoucir les mœurs d'un peuple belliqueux , & de corriger la férocity de cette ardeur militaire , qui le rend aussi passionné pour les armes qu'ennemi de toute autre occupation. Le

commerce présente de nouveaux objets aux inclinations & aux passions des hommes. En mettant les productions de différens climats à leur portée , il leur inspire du goût pour ce qu'ils ne connoissoient pas auparavant ; ils en prennent en même-temps pour des arts qu'ils ignoroient , & à mesure qu'ils s'y appliquent , leur attachement à leur ancienne maniere de vivre s'affoiblit & s'éteint : mais le commerce produit un effet plus important encore. En rassemblant les hommes dans un même lieu , il sollicite la construction & l'accroissement des Villes ; il devient l'un des moyens les plus puissans d'introduire parmi eux une forme régulière de Gouvernement. Sans elle il est impossible que beaucoup d'hommes vivent ensemble ; & voilà pourquoi , dès qu'ils sont rassemblés , le sentiment de la justice , l'amour de l'ordre & le desir de la tranquillité publique , commencent à prendre le dessus. On voit par-là combien le défaut de grandes Villes a dû retarder en Suede le progrès des améliorations dans tous les genres. Ce défaut qu'entraîne



l'absence du commerce , peut être mis au nombre des défavantages qui résultent pour la Suede de sa position au Nord , ainsi que de la stérilité de son sol & de l'ingratitude de son climat. Comme c'est par l'Italie que le commerce s'est d'abord introduit en Europe , il étoit naturel qu'il se répandît dans les autres contrées de l'Europe à proportion qu'elles étoient plus voisines de sa source. Ce n'est pas encore tout : ces contrées , jouissant d'un climat plus tempéré , étoient aussi plus propres par la nature de leurs productions à l'établissement & à la culture du commerce. La rigueur du climat & la stérilité du sol de Suede , ne pouvoient au contraire leur être favorables.

A la vérité , le produit de leurs mines leur fournissoit des objets de commerce ; mais cette branche , la seule dont ils s'occupoient , est peut-être aussi la seule qui n'a pas une tendance directe à produire les bons effets qui peuvent être attribués en général à la culture du commerce , j'entends l'amélioration des mœurs & du Gouverne-

ment. La vie d'un Mineur n'est pas propre , comme le font les occupations des Villes , à conduire à ce but. Les métiers & les manufactures appellent les hommes dans les Villes ; le travail des mines les en tient nécessairement éloignés , & conséquemment ils ne participent point à ces idées de subordination & d'ordre qui doivent régner jusqu'à un certain point dans les Villes. Conformément à cette observation , les Mineurs de Suede étoient la partie de la Nation la plus turbulente , la plus indisciplinable , & toujours la première à se révolter. Les Suédois étoient tellement étrangers à toute espece de Manufactures , que jusques vers la fin du seizieme siecle ils ne savoient pas comment travailler leur fer , & qu'on transportoit le minéral de chez eux à Dantzic & dans d'autres parties de la Prusse pour le forger en barres. Les privileges exorbitans accordés par Gustave Vasa aux Marchands de Lubeck (1) , peuvent faire juger à quel point de

---

(1) Qu'ils ne payeroient point de droits de Douane pour les marchandises qu'ils apporteroient en Suede,

misere & de pauvreté se trouvoit réduit le commerce de la Suede.

J'ai déjà eu occasion de parler des effets salutaires qu'a produits pour le Gouvernement l'admission des Représentans des Villes dans la législation. Mais quoique les Villes Suédoises aient eu de bonne heure le privilege d'envoyer des Députés à la Diete, leur nombre étoit proportionnellement très-petit & leur influence fort légère. Comme le peu de commerce qu'il y avoit en Suede étoit pour la plus grande partie entre les mains des Etrangers ( 1 ), ils n'avoient pas le même intérêt que les naturels du pays à tout ce qui a rapport au Gouvernement, & on ne pouvoit s'attendre qu'ils donnassent la même attention à ce qui les intéressoit moins.

Les Représentans des Paysans, qui siégeoient à la Diete, n'étoient nulle-

qu'ils auroient seuls tout le commerce du Royaume, & enfin qu'ils pourroient trafiquer à Stockholm, à Suderköping, Calmar & Abo, non-seulement avec les Citoyens, mais avec les Paysans.

( 1 ) Dans le treizieme siècle, les habitans des Villes Suédoises étoient la plupart Germains, & la moitié des Magistrats même pouvoit être composée d'Etrangers. *Borin*, page 312.



ment l'équivalent de ce qui manquoit dans le nombre des Députés des Villes, & il n'étoit pas possible qu'ils produisissent les mêmes effets.

Lorsque les Bourgeois ont acquis le droit de voter dans le Conseil de la Nation, ils ont dû y apporter dans leur nouvelle qualité de Législateurs, les mêmes idées qui dominoient dans les Communautés auxquelles ils appartenoint.

Or, ces idées étoient sans doute très-pacifiques, puisque les Marchands sont plus intéressés que tout autre ordre d'hommes au maintien de la tranquillité publique. Accoutumés à la subordination & au Gouvernement régulier établis dans les Villes, il étoit naturel qu'ils communiquassent à la Législation, dont ils faisoient partie, un esprit approchant du leur.

Mais plus les Payfans Suédois avoient d'influence dans l'Etat, plus ils ont dû apporter dans le Gouvernement de trouble & de désordre. Leur conduite, en qualité de Législateurs, devoit se ressentir de l'indiscipline & de l'esprit d'indépendance qui les distinguoient dans toutes les autres occasions.

5°. Les Nobles Suédois n'étoient pas , à beaucoup près , aussi capables d'en imposer à leurs Rois , que les Barons féodaux l'étoient auprès des autres Monarques.

Les premiers n'avoient ni les vastes possessions en terres , ni les richesses , ni les privilèges excessifs qui mettoient les derniers en état de faire la loi à leurs Princes. Le génie du système féodal conduit naturellement à l'aristocratie. Il avoit accoutumé les hommes à voir des domaines étendus , de grandes richesses & une autorité considérable entre les mains du petit nombre ; & comme avant qu'il se corrompît il n'y avoit point de vassal qui pût diminuer légalement la contenance d'un fief qui , à sa mort , devoit retourner à son Seigneur , il arriva de-là ce qu'on a observé dans plusieurs cas où les coutumes ont continué à être suivies longtemps après que les raisons qui les avoient établies n'existoient plus ; les fiefs étant devenus héréditaires , on garda les mêmes idées de les conserver en leur entier.

De-là les substitutions , invention

qui priva la postérité de ceux qui possédoient ces sortes de fiefs , du pouvoir d'aliéner aucune partie de ce qu'on regardoit comme nécessaire pour soutenir la dignité du chef de la famille.

En Suede , au contraire , on ne connut point de titres jusqu'au milieu du treizieme siecle, où Eric, fils de Gustave Vasa , créa des Comtes & des Barons. Les Suédois ne connurent donc pas davantage les substitutions. Ils avoient constamment suivi la coutume de partager également entre les enfans les biens du pere (1) ; le fils aîné n'avoit pas plus de droit que ses freres , à raison de sa primogéniture ; & on ne voit pas , en effet , pourquoi il eût été privilégié à cet égard , puisque le titre que possédoit le pere passoit à tous ses enfans. Ce principe fut poussé si loin , qu'il s'étendit jusqu'au Trône , & que souvent le Royaume fut divisé entre les fils du Roi défunt ; ce qui ne contribua pas peu à augmenter le désor-

---

(1) Les fils étoient partagés également entr'eux ainsi que les filles. Mais les garçons avoient une part double de celle des filles.



dire & la confusion auxquels il n'étoit déjà que trop sujet en tout temps.

Il est évident que cette égalité de partage entre les enfans empêchoit nécessairement les grandes richesses de s'accumuler , & les vastes domaines de rester long-temps dans les mêmes mains. Elle occasionna certainement une distribution plus égale de la propriété dans tout l'Ordre des Nobles ; mais laissant peu de pouvoir à chacun de ses individus, elle peut être comptée parmi les principales sources de l'instabilité du Gouvernement,

Le même pouvoir qui faisoit ailleurs d'un Baron un petit tyran dans ses domaines , servoit de barrière à l'autorité de son Souverain. Trois ou quatre Barons féodaux , à la tête de leurs vassaux & des gens de leur suite , suffisoient pour battre tout ce que le Roi pouvoit mettre de monde en campagne : comme il étoit de l'intérêt de ces Chefs puissans de faire cause commune contre la Couronne , toute atteinte portée à leurs privilèges rencontroit infailliblement la plus prompte & la plus forte opposition.

Par cette raison les monarques féodaux étoient obligés de se contenter , sinon réellement , du moins en apparence , du degré de pouvoir dont la constitution les avoit investis ; & s'ils vouloient étendre leur autorité , ils avoient recours à une politique indirecte & cachée qui n'alarmât point la jalousie de leurs Barons , & qui par conséquent n'excitât aucun soulèvement.

Il en étoit tout autrement des Monarques de Suede. Lorsqu'ils se dispo-  
soient à violer les droits de leurs sujets , ils ne trouvoient aucun obstacle immédiat à leurs desseins. Il n'y avoit aucun pouvoir déjà formé , qui pût veiller sans cesse , qui pût à tout instant leur tenir tête , comme le faisoient ailleurs les Barons féodaux. Il existoit bien dans la Nation un esprit général de liberté ; mais il eût été difficile de le diriger. Les Payfans , pour la plupart indépendans des Nobles , n'étoient pas , comme les vassaux des Seigneurs , dans l'obligation de suivre des étendards levés contre leur Souverain. Parmi les Nobles , le pouvoir & l'influence des individus étoient si bornés , comme on

l'a vu plus haut , que l'union d'un grand nombre d'entr'eux pouvoit seule les mettre en état de défendre leurs droits contre les usurpations de la Couronne (1). Il devoit être fort difficile de former une confédération bien cimentée , lorsqu'elle exigeoit un concours aussi nombreux , & composé de personnes si peu accoutumées à l'ordre & à la subordination. D'ailleurs , par la nature de leur pays , couvert de rochers , & par conséquent peu peuplé , les Nobles étoient obligés de vivre à une si grande distance les uns des autres , qu'il leur eût été impossible de s'assembler promptement dans un cas urgent.

Ce n'est pas tout encore ; les Nobles Suédois n'avoient ni ne pouvoient avoir à la permanence de leur Gouverne-

---

(1) Le pouvoir des Nobles Suédois semble avoir été à son plus haut point vers la fin du seizieme siecle. Suivant un acte d'assurance de Christien I. en 1476 , chaque Noble devoit être Roi de ses Payfans ou Tenanciers. ( *Vara Konung ofver sina egna landt bönder* ). *Botin* , page 572. Mais à en juger par le caractère des Payfans Suédois & par l'indépendance à laquelle ils avoient toujours été accoutumés , on ne peut supposer qu'ils ayent été des sujets fort obéissans.



ment cet intérêt vif qui attachoit les Barons féodaux , dont les possessions étoient très-considérables , à la conservation d'une constitution qui leur donnoit une si grande existence.

La pauvreté des Nobles en Suede les portoit peut-être autant à rechercher les changemens dont ils auroient pu tirer quelque avantage , que l'opulence & les privileges des Barons les rendoient ennemis de toute innovation de cette espece ; aussi les Monarques Suédois qui tenterent d'acquérir un pouvoir plus absolu , ne trouverent-ils pas dans le principe cette résistance , que ne pouvoient manquer d'éprouver les Rois féodaux qui faisoient de semblables efforts. Pour que les premiers rencontrâssent de l'opposition , il auroit fallu que la Nation entiere y eût été excitée , ce qui arrivoit rarement , à moins que leurs Rois n'eussent persisté long-temps dans la même conduite. D'ailleurs , les guerres qui divisoient si Souvent la Suede & le Danemarck , mettoient presque toujours leurs Princes à la tête d'une armée , & d'une armée qui n'étoit pas composée , comme celle

du Monarque féodal, de soldats, tous vassaux de leurs Chefs respectifs auxquels seuls ils se croyoient obligés d'obéir, mais d'hommes qui ne reconnoissoient d'autre supérieur que leur Roi, & qui conséquemment devoient être bien plus entièrement voués à ses ordres.

Voilà pourquoi les Monarques Suédois, non-seulement ne se désistèrent jamais de leurs efforts pour s'emparer du pouvoir absolu, mais y persisterent encore ouvertement, sans qu'aucun exemple fût capable de les en détourner, sans qu'aucun danger pût les intimider, sans être même effrayés par la destinée de leurs Prédécesseurs immédiats, qui peut-être venoient d'y perdre la Couronne, ou même la vie. Depuis le commencement de l'Histoire de Suede jusqu'à l'élévation de Gustave Vasa au Trône, l'objet essentiel de presque tous les Souverains semble avoir été d'augmenter leur pouvoir aux dépens des libertés du peuple, & de grossir leurs revenus par des taxes arbitraires imposées contre la disposition formelle des lois du Royaume. Quoique tôt ou tard ils aient presque tous

été la victime de leur ambition , cependant comme plusieurs avoient joui pendant long-temps de leurs usurpations , jusqu'à ce que le peuple aigri se fût mis en devoir de s'affranchir par la force , du joug qui lui avoit été imposé ; chacun d'eux séduit par les avantages momentanés de ses Prédécesseurs , oublioit volontiers la catastrophe qui avoit terminé leur destinée , & se flattoit ou qu'il feroit plus heureux , ou qu'avec plus de talent il réussiroit où ils avoient échoué.

Mais si plusieurs circonstances sembloient inviter chaque Monarque Suédois , à son avènement à la Couronne , à attaquer les privileges du peuple qui resserroient son autorité dans des bornes si étroites , plusieurs causes s'opposoient à ce que le fruit de ces attaques fût de longue durée.

L'une des principales est , que durant toute la période dont nous occupons , le Royaume continua d'être électif.

Lorsque la Couronne est élective , il est impossible de suivre long-temps un système régulier , pour étendre ses





prétogatives & humilier une Noblesse turbulente.

L'espace d'un regne suffit à peine pour exécuter un changement de cette nature quand il déplaît au peuple ; & quelque bien concertées que soient les mesures du Souverain pour établir son autorité sur des fondemens plus solides , elles sont nécessairement interrompues par la mort d'un Prince qui n'a point de Successeur désigné.

A son élection , le nouveau Roi étoit obligé de souscrire à des articles qui détruisoient , en un moment , ce que son Prédécesseur avoit cherché à faire , quelquefois pendant le cours de sa vie , & qui ne laissoient plus , en quelque sorte , aucune autorité au nouveau Monarque.

Les Suédois étoient si jaloux de la puissance royale , qu'ils croyoient ne pouvoir trop la limiter : politique fautive , qui va contre son but ; car si les limitations du pouvoir excèdent un certain point , elles deviennent insupportables , elles portent bientôt ceux même qu'on avoit prétendu lier , à aspirer à l'objet qu'on avoit voulu éloigner d'eux par des précautions outrées.

Le peu de revenu des Monarques Suédois n'étoit pas un moindre obstacle à tous leur projets.

Hors d'état de trouver les moyens de récompenser leurs adhérens , dans le revenu ordinaire de la Couronne , ils la dépouillèrent , pour cet effet , de tout son patrimoine territorial. Après s'être ainsi appauvris , ils furent en quelque sorte obligés d'employer des méthodes extraordinaires pour lever de l'argent , sans quoi ils n'auroient pu soutenir leur dignité dans un degré médiocre de splendeur. En même temps leurs favoris , avides en proportion de l'instabilité de leur pouvoir , n'avoient d'autre objet en vue que de s'enrichir le plus promptement qu'il se pouvoit.

Ils ne se faisoient donc aucun scrupule d'engager leur Souverain dans toutes sortes de démarches oppressives & contraires aux intérêts de ses sujets , pourvu qu'elles lui rapportassent de quoi satisfaire leur ambition & leur avarice. Le Monarque , de son côté , souffrant avec impatience la contrainte où le tenoit la méfiance de son peuple , n'étoit déjà

que trop enclin à suivre des conseils qui le flattoient de l'espérance de rompre ses chaînes.

Mais l'ardeur des Monarques Suédois à poursuivre leur objet , trahissant prématurément leurs desseins , ne pouvoit manquer de les faire avorter. La Nation s'alarmoit à temps pour se mettre en garde contre des attaques dont une conduite plus mesurée & une politique adroite eussent mieux assuré le succès ; conduite qui , au reste , auroit demandé plus de temps & de patience qu'on ne pouvoit l'attendre d'un Roi électif , toujours pressé de profiter du moment. Lorsqu'un Monarque est assuré que ses enfans lui succéderont , il fera probablement satisfait de réussir seulement à jeter les fondemens de ce pouvoir dont il se flatte que sa postérité jouira ; la considération de sa famille modérera son ambition ; il deviendra circonspect dans ses démarches , & trouvera dans ce même motif des moyens plus sûrs , quoiqu'indirects , de parvenir à son but.

A une ou deux exceptions près , les Rois de Suede , qui n'étoient pas arrê-



rés par cette considération puissante , tinrent une conduite opposée. A peine étoient-ils assis sur le Trône , qu'ils commençoient à enfreindre ouvertement les lois ; mais leurs plans étoient dressés sans jugement , & conduits sans habileté. Ils avoient recours à la violence lorsqu'il falloit employer l'adresse , & ils ne manquoient jamais de réveiller dans la Nation cet esprit ombrageux qu'il falloit endormir.

Leurs succès furent tels qu'on devoit l'attendre de la témérité de leurs entreprises. Quoique les libertés de la Nation aient été souvent en danger durant cette période , avant le regne de Magnus Ladulas , elles ne furent jamais renversées par des attaques trop peu cachées & trop directes , pour qu'on n'en vît pas clairement l'intention , & trop mal soutenues en même temps pour triompher de cet esprit d'opposition qu'elles étoient si propres à mettre en action.

6°. Cet ordre d'hommes , dont le ministère particulier est de prêcher la paix & la concorde au genre humain , furent souvent en Suede les principaux.

auteurs des révoltes , & les fauteurs constans des dissensions civiles. Pendant les premiers âges du Christianisme , le Clergé avoit usurpé par-tout une autorité & des pouvoirs absolument incompatibles avec ses fonctions : l'ignorance & la superstition de ces temps avoient rendu leurs personnes sacrées ; la vénération qu'on avoit pour eux , leurs immenses propriétés , toujours susceptibles de croître & jamais de diminuer , les avoient rendu le corps le plus puissant de l'Etat dans tous les Royaumes de l'Europe. Les mêmes causes qui leur donnoient par-tout tant de puissance , leur en donnoient encore plus en Suede. Ailleurs , par l'effet des substitutions , une grande partie des terres appartenantes aux Laïques , n'étoient pas moins inaliénables que celles que possédoit le Clergé. Quoique les Evêques fussent , la plupart , Seigneurs temporels de leurs Evêchés , ils n'étoient donc pas plus puissans , à cet égard , que plusieurs Séculars nobles ; il en résultoit une sorte d'équilibre entre les propriétés ecclésiastiques & les propriétés temporelles.

En

En Suede, au contraire, les terres de l'Eglise étoient seules inaliénables : celles qui étoient entre les mains des Laïques se divisoient & se subdivisoient en portions séparées, selon que les familles étoient plus ou moins nombreuses. On voit aisément quelle supériorité cette seule circonstance devoit donner au Clergé.

Aussi les prélats Suédois affectoient l'état de petits Souverains ; ils fortifioient leurs châteaux & y entretenoient garnison ; ils étoient toujours suivis d'un nombreux cortège de Gentilshommes & de soldats ; ils étoient à la tête de toutes les factions, & oublioient quelquefois leur caractère jusqu'à se mettre à celle de leurs troupes.

Cet Ordre renfermoit bien un pouvoir capable de s'opposer avec succès à toute entreprise des Rois sur les droits de la Nation ; pouvoir non-seulement considérable , mais permanent , toujours prêt à recevoir & à faire une attaque , & qui seul auroit suffi pour rompre toute mesure qui eût porté atteinte à la constitution de l'Etat , ou pour traverser le dessein d'introduire le



Gouvernement arbitraire. Cependant les Evêques Suédois ne se montrèrent que comme d'ardens protecteurs de ce qu'ils appeloient les droits de l'Eglise; on les a vus souvent favoriser la tyrannie, jamais on ne les vit défendre la liberté publique.

Le Clergé Catholique, à raison du célibat qu'il professe, forme dans l'Etat un Ordre plus distinct & plus séparé du reste de la Nation, que la classe de ceux qui suivent la profession des armes. Un Militaire peut tenir à la société par des liens de famille; il peut avoir un intérêt commun à la prospérité publique, indépendamment de ses intérêts particuliers en qualité de soldat. Mais parmi les Ecclésiastiques de cette Communion, le Citoyen se perd dans le Prêtre, & les intérêts de la Nation dans ceux du Corps. Lorsque les Evêques Suédois s'opposèrent à leur Souverain, ils ne prirent seulement pas le prétexte du bien public.

Leur résistance provint quelquefois de cet esprit licencieux & turbulent qui caractérisoit tous les Nobles; & les Prélats Suédois pouvoient s'y livrer d'au-

tant plus aisément, que leur pouvoir & leurs richesses leur en fournissoient des moyens particuliers : d'autres fois elles se fonda sur la crainte que le Roi ne voulût rentrer dans des terres appartenant proprement à la Couronne, & qu'ils avoient usurpées; mais tant qu'ils se crurent en sûreté, & que le Roi eut la politique de cultiver leur amitié, il auroit pu, sans aucune opposition de leur part, suivre tous les projets d'oppression que ses talens ou sa bonne fortune eussent pu faire réussir.

Pour nous faire donc un tableau de l'état de la Suede pendant cette premiere période, peignons-nous cette Nation dont tous les Ordres aspiraient ouvertement à l'indépendance; qui, par son caractère féroce & intraitable, n'étoit pas susceptible d'aucune espece d'union politique, & qui ne tiroit, d'une constitution dont le grand objet étoit la liberté politique, aucun des avantages qui seuls pouvoient donner du prix à cette constitution. Le seul but de la liberté politique étant d'assurer la liberté civile, les lois sur lesquelles se fonde la sûreté personnelle des indi-

vidus , & qui protegent les propriétés particulieres , doivent être les fruits d'un Gouvernement libre : ces avantages étoient inconnus en Suede. Les branches monarchique , aristocratique & populaire de la constitution étant mal adaptées les unes aux autres , les limites de chacune d'elles étant indéfinies , & leurs droits indéterminés , ce concours de l'ensemble , indispensable pour donner de l'effet aux résolutions d'une partie , ne pouvoit presque jamais avoir lieu ; il devenoit donc impossible de pourvoir à l'ordre & à la tranquillité intérieure de la société.

Représentons-nous des Rois saisissant toujours violemment un pouvoir dont la possession leur étoit aussi constamment & aussi violemment disputée par leurs sujets ; des Nobles inquiets & turbulens , trop jaloux les uns des autres pour souffrir que le titre & la dignité de Roi fussent anéantis , & trop ennemis de la contrainte pour rendre cet important office de quelque utilité ; un Clergé riche & puissant , alternativement fauteur de la tyrannie , qu



promoteur des séditions & des révoltes , selon qu'il convenoit à ses intérêts ; des Payfans féroces & indépendans , sans union entr'eux , dédaignant , toute subordination à leurs supérieurs , & obstinés à défendre des privileges & des coutumes incompatibles avec tout Gouvernement régulier ; enfin des Bourgeois , seul Ordre d'hommes portés à favoriser la tranquillité publique , également foibles par leur petit nombre & par le défaut de considération. Tel étoit , en très-grande partie , l'état de la Suede , avant & au commencement du seizieme siècle. Avec tant de désordre & de confusion , peut-on s'étonner que ce Royaume ait été constamment le théâtre des guerres civiles & des révolutions , ou le siege de l'anarchie & de l'oppression ?

Quelque déplorable que fût la situation de la Suede , elle le devint bien davantage par un événement arrivé l'an 1385.

Ces maux furent les suites du fameux Traité de Calmar , qui , destiné à établir l'union la plus durable entre les trois Nations du Nord , devint au

contraire la source funeste des plus sanglantes guerres & des plus tragiques événemens dont il soit parlé dans l'histoire d'un peuple.

Pour bien saisir ce qui donna lieu originairement à ce Traité, il sera nécessaire de rappeler quelques événemens des regnes qui l'ont précédé.

Magnus-Ladulas, couronné en 1276, semble avoir suivi le premier un système régulier pour augmenter son autorité. Il employa la politique là où la violence avoit si souvent échoué. Il comprit aisément que les bornes du pouvoir de ses prédécesseurs, n'étoient pas moins l'effet de leur pauvreté que de toute autre cause.

Magnus fit donc son premier objet de l'accroissement des revenus de la Couronne ; l'ambition eût suffi pour l'y porter ; il avoit encore d'autres raisons peut-être également puissantes.

Il poussa la générosité à l'extrême, & se distinguoit par un goût pour la magnificence qui dut paroître tout nouveau dans un Roi de Suede. Se livrant ainsi à des dépenses fort supérieures à ses revenus, mais dont le retranche-

ment eût été très-mortifiant pour un Prince de ce caractère , il prit , pour y subvenir , une autre route que ses prédécesseurs. L'écueil contre lequel ils avoient échoué , avoit toujours été l'imposition des taxes sans le consentement des sujets , & l'usage de les lever par la force. Ils ne trouvoient pas de plus court moyen de se procurer un subside passager : c'étoit en même temps celui qui convenoit le mieux au génie de Princes qui , plus accoutumés à agir qu'à penser , étoient rarement capables de former de ces plans qui exigent beaucoup d'art & de délibération. Mais si cette méthode étoit la plus expéditive , elle étoit aussi la plus dangereuse ; & généralement elle avoit occasionné la ruine des Princes qui l'avoient adoptée. Magnus , le plus habile peut-être de tous les Princes qui avoient occupé le Trône de Suede , ne manqua pas de sentir cet inconvénient & de régler sa conduite en conséquence.

Il savoit combien les Suédois avoient eu de tout temps d'aversion pour les impôts , & combien ils redoutoient cet



accroissement de l'influence de la Couronne , qui eût été la suite nécessaire de l'augmentation de ses revenus. Pour obvier à l'opposition que ses desseins devoient éprouver , s'il eût suivi le même plan que ceux qui l'avoient précédé , il résolut de trouver quelque expédient pour faire de l'argent sans mettre des impôts , & d'inspirer assez de confiance à ses sujets pour qu'ils ne prissent aucun ombrage du nouveau revenu qu'il se seroit ainsi ménagé.

Possédant l'art & la politique nécessaires pour conduire prudemment & secrètement le plan qu'il avoit formé contre leurs libertés , il se rendit d'autant plus dangereux qu'il avoit en même temps assez de bonnes qualités pour se concilier leur affection. En réveillant la jalousie de ses sujets , il fut en même temps gagner leur cœur ; & le jugement qu'ils portèrent de sa conduite fut dicté par leur attachement pour sa personne.

Persuadé de l'influence du Clergé sur l'esprit du peuple , il s'appliqua constamment à mettre ce Corps dans ses intérêts. Il s'attacha les Moines en

fondant nombre de monasteres ; il se concilia les Evêques en leur montrant la plus grande confiance & en leur conférant les premieres charges de l'Etat (1).

Lorsque cet habile Monarque eut fait naître dans la Nation les dispositions qu'il jugeoit favorables à ses vues, il convoqua les Etats de Stockholm (2). Il représenta la modicité des revenus de la Couronne , & leur insuffisance pour soutenir la dignité d'un Souverain. Il avoit pris un tel ascendant sur les Membres qui composoient les Etats, qu'après trois jours de délibération l'Assemblée lui accorda unanimement toutes les mines de la Suede & du Gothland, le produit des quatre grands lacs (3), auquel elle ajouta encore, à l'expiration des baux, le revenu de tous les fiefs (4) de la Couronne aliénés par ses prédécesseurs (5). Ainsi d'un seul

(1) Borin , page 271.

(2) A. D. 1281.

(3) Le Meler , le Veter , le Vener & le Hillmer.

(4) C'étoient les fermes dont on a déjà parlé , qui avoient été accordées par Brant Amund à ceux qui en abattoient les bois.

(5) Puffendorff.

coup Magnus se rendit indépendant de ses sujets , qui , prodigues dans leurs concessions à la Couronne , négligèrent de prendre des précautions pour la sûreté de leurs libertés. Ainsi furent jetés les fondemens d'un pouvoir dont le poids se fit durement sentir aux Suédois sous les Monarques qui suivirent.

Indépendamment de l'augmentation de ses revenus , Magnus avoit en vue un autre objet tout aussi important pour établir son autorité sur une base plus solide : c'étoit le projet d'abaisser les Nobles.

Quoique la nomination à la dignité de Sénateur & la disposition des autres grandes charges du Royaume appartenissent à la prérogative royale , il avoit observé qu'elles avoient peu contribué à augmenter le pouvoir de ses prédécesseurs. Ces grands offices approchoient trop de la dignité royale dans un pays où l'autorité des Rois étoit aussi bornée ; ceux qui les possédoient devenoient plutôt les rivaux que les sujets de leur Prince. Si le Roi seul pouvoit faire un Sénateur , les Etats seuls pouvoient le déposer. Il suffisoit



ainsi d'être Membre du Sénat, pour devenir indépendant du Souverain ; & les personnes même que le Roi avoit élevées à des postes de conséquence, employoient souvent contre lui le pouvoir qu'il leur avoit donné : comme ils n'avoient plus rien à espérer ni à craindre de sa part, aucun intérêt particulier ne les portoit à le seconder ; au contraire, l'esprit d'indépendance & l'amour de la liberté qu'ils partageoient avec la Nation, les intéressoient à s'opposer avec leurs compatriotes à toutes les entreprises du Souverain contre les libertés du pays.

Magnus, pour écarter ces obstacles, eut le courage de hasarder une démarche qu'un Prince moins populaire n'eût jamais osé risquer. Il avoit épousé Hidwig, fille du Duc de Holstein, & étoit le premier Roi de Suede qui se fût allié à une Maison étrangère. Comp-tant sur l'assistance qu'il pouvoit en recevoir, il résolut de conférer à des étrangers quelques-uns des grands offices de l'Etat : il alla même jusqu'à en faire entrer plusieurs dans le Sénat. Ces nouveaux Sénateurs n'ayant dans

la Nation que le crédit & l'influence qu'ils empruntoient de leur Maître , & leur intérêt n'étant pas séparé du sien , il étoit assuré qu'ils n'emploieroient jamais l'autorité qu'il leur avoit confiée , à s'opposer à sa volonté. Cette conduite étoit une infraction directe des lois du Royaume , & ne pouvoit manquer d'exciter au dernier degré l'indignation & le ressentiment des Nobles Suédois ; mais Magnus , sûr de l'affection du peuple , & d'ailleurs puissamment soutenu au-dehors , s'embarassa peu des murmures & du mécontentement des Nobles.

Leur hauteur ne leur permit cependant pas d'endurer patiemment ce qu'ils regardoient comme le dernier des outrages. Elle les précipita malheureusement dans une démarche qui ne servit qu'à fournir de nouveau au Roi un prétexte plausible de poursuivre avec plus de vigueur l'exécution des desseins qu'il avoit formés contre eux. Rien ne caractérise mieux la férocité de ces temps-là , que les moyens qu'employèrent les Nobles Suédois pour se faire justice du grief dont ils se plaignoient.

La Reine étant allée dans le Gothland , au-devant de son pere , accompagnée de plusieurs Holstinois & de ceux d'entr'eux qui avoient le plus excité la haine des mécontents ; ceux-ci trouverent dans ce voyage l'occasion qu'ils avoient long-temps souhaitée. Ils résolurent de se mettre en embuscade sur le chemin de Sa Majesté , & de massacrer tous les étrangers qui étoient avec Elle. Ils épargnerent seulement la vie du Duc, pere de la Reine, qui elle-même fut assez heureuse pour s'échapper.

A en juger par la répugnance qu'ont toutes les Nations à voir des étrangers parvenir chez elles à des postes honorables & lucratifs, il est probable que cet attentat n'excita pas en Suede l'indignation qu'il auroit dû faire naître. Magnus résolut de punir une action si atroce avec la dernière sévérité ; mais obligé d'user de précaution, il employa son adresse ordinaire.

Il réussit, à l'aide de la plus profonde dissimulation, à endormir dans une fausse sécurité les Nobles qui avoient été les principaux auteurs du crime,



Après leur avoir ôté toute défiance , il assemble tout-à-coup la dicte , & les accuse de haute trahison. Son crédit fait prononcer leur condamnation. Ils furent conduits & exécutés à Stockholm. C'étoit le coup le plus fatal qu'eussent jamais éprouvé le pouvoir & l'indépendance des Nobles Suédois. Ce trait de vigueur , qui marquoit si bien l'influence que le Roi avoit été capable d'acquérir , les contint dans la soumission pendant le reste de son regne , qui se termina dans la plus parfaite tranquillité.

Il finit trop tôt pour l'accomplissement de tous les desseins de ce Prince. Il avoit à la vérité gouverné avec beaucoup plus d'autorité qu'aucun de ses prédécesseurs ; mais il fut redevable de l'accroissement de sa puissance à ses qualités personnelles , & non au Trône qu'il occupoit. C'étoit Magnus , & non le Roi , qui étoit respecté & obéi. Il n'eût pas été aisé de transférer une autorité de cette espèce , de la personne du Monarque à la Couronne même ; de l'identifier avec la constitution au point de la pouvoir transmettre à ses

successeurs. Magnus y eût peut-être réussi s'il eût vécu plus long-temps. La mort de ce Prince à la fleur de son âge, empêcha heureusement les Suédois, de porter trop loin leur complaisance pour un Souverain qu'ils chérissoient ; & la grande jeunesse de son successeur garantit leurs libertés, des conséquences funestes qui devoient naturellement résulter de l'adroite politique de Magnus.

Je me suis d'autant plus attaché à ce regne, qu'il est l'époque du premier changement important qu'ait éprouvé la constitution Suédoise depuis le temps de son établissement.

Une augmentation si considérable dans les revenus de la Couronne, dut nécessairement accroître la puissance royale. L'usage vigoureux qu'en fit Magnus, l'aida à rabaisser la fierté des Nobles, & à imprimer dans le reste de la Nation un respect pour le Trône, auquel elle étoit auparavant peu accoutumée. En ne faisant servir son pouvoir qu'au bien public, il familiarisa ses sujets avec des actes d'autorité auxquels ils se feroient opposés avec la plus grande violence sous les regnes précédens.

Le caractère & la conduite de ce Prince purent en quelque sorte justifier leur acquiescement à sa volonté ; mais ils ne prévirent pas ou ne cherchèrent pas à prévenir les funestes conséquences d'un exemple qui laissoit un champ libre au pouvoir arbitraire sous les Monarques à venir. Aussi, est-ce vraisemblablement dans les événemens de ce regne qu'il faut chercher les causes qui donnerent , quelque temps après , naissance au Traité de Calmar.

Les successeurs de Magnus imitèrent ses efforts pour étendre l'autorité royale ; mais il ne la firent pas , comme lui , servir au bien public.

Tous les Historiens Suédois s'accordent à croire que si les successeurs de ce Prince avoient eu les talens qui le distinguèrent , la constitution libre de la Suède eût été convertie en une Monarchie absolue. Mais à la mort de Magnus , son fils Birger n'avoit qu'onze ans ; & Teikel Canutson , nommé Régent pendant la minorité , n'étoit pas disposé à sacrifier les libertés de son pays à l'idole de l'autorité royale.

Magnus avoit commis la même  
faute



faute qui avoit échappé à plusieurs de ses prédécesseurs ; il donna à ses fils cadets des portions séparées de ses domaines : ainsi quoique Birger eût le titre de Roi , ses freres Eric & Walde-mar l'égalotent presque par leur puissance & l'étendue de leurs possessions.

Cette division des territoires de la Couronne produisit le même esprit de rivalité , les mêmes jalousies , & les mêmes dissensions civiles qui en avoient toujours été les suites. Le Roi engagé dans des contestations continuelles avec ses freres , ne pouvoit avoir ni le loisir , ni l'occasion de suivre cette politique adroite de son pere qui avoit menacé de sa ruine la liberté de la Suede , quand même il auroit eu tous les talens qu'exigeoit une semblable tâche.

Les plans de Magnus avoient néanmoins été trop bien assis pour ne pas entraîner après sa mort plusieurs conséquences que la sagacité de ce Prince avoit prévues.

En introduisant dans la Cour de Suede un ton de magnificence qu'on n'y connoissoit pas auparavant , non-seulement il avoit suivi son penchant

naturel , il s'étoit encore approché du but auquel tendoit son ambition. La pompe & la splendeur qu'il avoit établies , donnerent tout à la fois une nouvelle dignité à la Couronne , & diminuèrent beaucoup l'importance des Nobles dans l'opinion du peuple , qu'il est si aisé de séduire par les apparences. Ce que le Prince acquéroit en considération , les Nobles le perdoient relativement à celle dont ils avoient joui jusqu'alors auprès de la Nation. Magnus , en inspirant à ses sujets le respect pour sa personne , préparoit leur soumission à l'autorité du Roi. En cela , son exemple fut suivi , par ses successeurs : ils lui furent redevables de l'augmentation des revenus de la Couronne , qui leur donnoit les moyens de l'imiter. Sa conduite leur avoit en même temps appris quels avantages ils pouvoient se promettre des alliances étrangères , & quels secours ils pouvoient en attendre pour se soutenir contre leurs propres sujets.

Quoique plusieurs circonstances contribuassent à prolonger la durée de la liberté en Suede, c'est cependant à dater du regne de ce Prince qu'on voit le pouvoir de la Couronne s'augmenter

graduellement , jusqu'à ce qu'enfin , sous Albert de Mecklenbourg , la liberté totalement détruite fit place au despotisme ; qui s'éleva sur ses ruines. On voit , à la même époque , le caractère & l'inclination des Suédois changer successivement. L'empressement de leurs Monarques à usurper l'autorité , paroît à peine l'emporter sur la soumission servile avec laquelle ils souffrirent qu'elle fût exercée.

Non-seulement Birger , mais les deux Ducs ses freres , chargerent la Nation d'impôts , qui furent supportés avec une patience dont il n'y avoit pas eu d'exemple parmi ses ancêtres. Si quelquefois il en résulta des troubles , ils furent apaisés avec une facilité extraordinaire ; & les Princes persévérèrent sans obstacle dans la même conduite. Les richesses qu'ils tirèrent , ou plutôt qu'ils extorquerent de leurs sujets , les mirent tout à la fois en état de diviser la Nation en différens partis , & d'entretenir des corps nombreux de troupes étrangères toujours prêtes à servir d'instrument à leur pouvoir.

Il arriva cependant bientôt une ré-



volution. Birger fut détrôné , Mathias Kettlemunson déclaré Protecteur , & Magnus, fils du Duc Eric , enfant de trois ans , placé sur le Trône. Mais n'attribuons point cette révolution à cet amour de la liberté qui jadis en avoit produit de semblables ; il paroît à cette époque presque totalement éteint parmi les Suédois , au moins étoit-il tellement affoibli , qu'il falloit à la Nation quelque autre motif pour la porter à la résistance. Quoique Birger se fût rendu coupable d'oppressions plus criantes que celles qui avoient fait perdre la Couronne à plusieurs de ses prédécesseurs , on ne laissa pas d'alléguer de tout autres raisons pour prendre les armes contre lui. Il avoit fait mettre à mort ses deux freres Eric & Waldemar , de la maniere la plus perfide & la plus barbare. Sa cruauté dénaturée envers ces Princes , qui peut-être n'avoient pas mieux mérité que lui de la Nation , fut la raison qu'on allégué pour le chasser du Trône & du Royaume. Cette révolution fut donc plutôt l'effet du pouvoir & du nombre des partisans des Ducs Eric & Waldemar , que la suite

de cet esprit de résistance que jamais l'oppression n'avoit manqué d'exciter auparavant en Suede.

L'histoire de Suede nous présente bientôt une autre révolution. Magnus, guidé par le même entêtement qu'avoient eu presque tous ses prédécesseurs, tint la même conduite ; il attaqua comme eux la liberté de ses sujets, & foula aux pieds les droits du peuple. Sans capacité pour s'attirer le respect, sans vertu pour se concilier le cœur de la Nation, on l'auroit néanmoins probablement laissé continuer ses usurpations, s'ils n'avoit eu la mal-adresse d'employer dans une expédition contre les Russes, des revenus destinés au Pape. Hors d'état de les rendre à Sa Sainteté, il fut excommunié ; & la superstition produisit ce que n'avoit pu faire l'amour de la liberté, dont il n'existoit plus de trace. Magnus fut détrôné, & la Couronne donnée à son fils Eric.

A la mort d'Eric, qui garda le sceptre fort peu de temps, le Monarque déposé fut rappelé sur le Trône, après avoir promis solennellement de corri-

ger les erreurs de sa premiere administration ; peut-être ne dut-il son rétablissement qu'à ce qu'il étoit le dernier Prince du sang royal. Sa conduite répondit mal à ses protestations : il n'usa de l'autorité qui lui étoit rendue , que pour satisfaire ses ressentimens & assouvir sa vengeance sur ceux qui avoient contribué à sa déposition.

Lassés enfin de cette tyrannie , les Nobles qui y avoient été le plus exposés , ou qui avoient le plus à craindre , résolurent de secouer le joug ; mais il étoit difficile d'y parvenir : depuis le regne de Magnus-Ladulas , le pouvoir de la Couronne s'étoit accru en proportion de l'augmentation de ses revenus.

Les Rois de Suede avoient depuis quelque temps réussi à se former un si grand nombre de partisans , que le mécontentement général de leurs sujets pouvoit seul leur ôter la Couronne. L'esprit de liberté s'étoit éteint parmi le peuple , au point de n'avoir eu presque aucune part aux deux dernières révolutions. Elles ne s'étoient pas faites sans difficulté & sans effusion de sang , & probablement elles n'auroient jamais



eu lieu, sans d'autres circonstances qui n'avoient aucun rapport aux causes qui antérieurement en avoient produit de semblables.

De pareilles circonstances n'existoient plus dans le cas présent: d'ailleurs il ne restoit aucun Prince du sang royal à qui on pût offrir la Couronne; toute idée de la part des Nobles, d'élire un Roi parmi eux, auroit été sujette aux plus grandes difficultés: la jalousie mutuelle des Membres de cet Ordre y formoit un obstacle insurmontable; & quand ils auroient été capables de le surmonter & de choisir un d'entreux, il étoit fort douteux qu'ils fussent en état de soutenir ce choix.

Ils s'arrêtèrent à un expédient qui prépara les voies à l'avénement de Marguerite de Nowege au Trône, & qui conduisit ensuite au fameux Traité de Calmar. Ils résolurent d'offrir la Couronne à quelque Prince étranger qui, par ses liaisons & ses alliances, fût assez puissant pour faire valoir le titre qu'ils vouloient lui donner. Ils pensèrent qu'un Prince qui tiendrait la

Couronne d'eux seuls, qui n'auroit pu avoir, comme un Monarque natif du pays, l'occasion de se former un corps de partisans dangereux pour leurs libertés, & qui eût été l'objet de la méfiance du peuplè, par cela même qu'il étoit étranger, n'oseroit pas se hasarder à envahir les droits d'une Nation attentive à se tenir sur ses gardes contre lui.

Albert, second fils du Duc de Mecklenbourg, fut celui sur lequel ils jetterent les yeux. Il fut d'abord proclamé par les mécontents, & s'étant emparé de Stockholm, il fut ensuite reconnu par toute la Nation.

Ainsi Magnus fut déposé une seconde fois; & jusques-là les Suédois vinrent à bout de ce qu'ils s'étoient proposé: mais les espérances qu'ils avoient formées, en mettant le sceptre dans les mains d'un étranger, furent étrangement déçues. On eût dit que le Trône de Suede étoit infecté; semblable à une contagion, le goût du despotisme s'emparoit nécessairement de ceux qui s'y asseyoient. Le même pouvoir qui avoit aidé Albert à enlever la Couronne à  
Magnus,

Magnus , servit ensuite à l'affervissement de ses nouveaux sujets. Sûr d'être étayé par les Princes de Mecklenbourg , les Comtes de Holstein & les Villes Anséatiques , il résolut de donner à son autorité toute l'extension dont elle pouvoit être susceptible. Tous les emplois de conséquence furent donnés aux étrangers. Seuls ils possédoient sa confiance & partageoient ses faveurs. Il introduisit même nombre d'Allemands dans le Sénat , contre les lois positives du Royaume , & il entretint sur pied une armée d'étrangers mercenaires , au moyen des taxes oppressives qu'il faisoit lever militairement sur ses sujets.

Peu satisfait de les avoir accablés d'un fardeau qu'ils ne pouvoient déjà soutenir , Albert demanda tout-à-coup le tiers de tous les revenus du Royaume ecclésiastiques & civils. La Diète refusa son consentement ; mais le Roi qui sembloit ne l'avoir consultée que pour la forme , n'eut aucun égard à la délibération , & s'empara tout de suite par la force , de ce qu'il n'avoit pu obtenir de gré. L'esprit des Nobles



Suédois avoit alors tellement dégénéré, que si Albert se fût contenté d'envahir les propriétés féculières, il est probable qu'on ne l'eût pas troublé dans la jouissance de ses usurpations. Cet envahissement des propriétés de l'Eglise, fut le comble de la folie & de l'avidité. Il ne pouvoit manquer de se faire un mortel ennemi d'un Corps aussi puissant que le Clergé.

Toute la Nation parut s'être réunie cette fois pour s'affranchir de sa tyrannie. Mais si la déposition de Magnus avoit éprouvé des difficultés, il y en avoit bien davantage à vaincre pour chasser Albert d'un Trône où il s'étoit si bien fortifié.

L'embarras dans lequel on s'étoit trouvé pour le choix d'un successeur, se présentoit encore par le défaut d'un Prince de l'ancienne famille royale, auquel on pût donner la Couronne sans exciter des jalousies mutuelles entre les Nobles. Albert étoit soutenu plus puissamment que ne l'avoit été Magnus ; & l'amour de la liberté déjà sur son déclin sous Magnus, n'avoit pas repris de nouvelles forces sous le regne des-

poitique d'Albert. Appuyé d'une armée d'étrangers au-dedans , maître de tous les châteaux forts & des forteresses du Royaume , favorisé par l'exil volontaire de la principale partie de la Noblesse , qui s'étoit réfugiée en Danemarck pour y chercher de la protection , sûr des secours puissans de ses Alliés du dehors , le Roi se trouvoit dans une position qui mettoit de grands obstacles à son expulsion du Trône. Les Suédois eux-mêmes étoient trop foibles pour entreprendre de secouer un joug devenu insupportable , ou peut-être étoient-ils trop découragés pour faire usage de ce qui leur restoit de force. Déterminés cependant à se soustraire à la domination d'Albert , ils formèrent la résolution inconsidérée d'offrir la Couronne à Marguerite , Reine de Danemarck & de Norwege. Cette Princesse habile , qui long-temps avoit vu avec une satisfaction secrète la situation à laquelle les Suédois étoient réduits , étoit trop ambitieuse pour n'en pas profiter. Elle accepta leur offre , mais aux conditions qu'elle voulut leur prescrire ; conditions qui dans la suite

plongerent les Suédois dans l'esclavage le plus déplorable.

Cette démarche étoit certainement aussi extraordinaire que contraire à la bonne politique. D'après l'antipathie nationale qui avoit subsisté de tous temps entre les Suédois & les Danois, on'eût imaginé qu'un Souverain de Danemarck étoit le dernier qui pût espérer de monter sur le Trône de Suede ; & si on considère la chose du côté de la politique, il ne falloit pas beaucoup de pénétration dans les Suédois pour appercevoir qu'une des principales sources de leur grief étoit le pouvoir anticonstitutionnel que leurs Monarques avoient si fréquemment usurpé. Ils auroient pu observer que la grande augmentation des revenus assurés à perpétuité à la Couronne, avoit mis souvent leurs Rois en état de se former au-dedans un parti assez puissant pour continuer de régner contre le vœu du reste de la Nation, & qu'ils seroient bien plus inamovibles quand ils auroient encore des ressources étrangères, comme on ne l'avoit que trop éprouvé sous le règne d'Albert.



En donnant leur Couronne au plus puissant Souverain du Nord , qui devoit non-seulement jouir de toute l'autorité des Princes précédens , mais qui possédant déjà deux Royaumes , en tireroit un surcroît considérable de forces , ils semblent avoir choisi l'expédient le plus propre à aggraver le poids des chaînes dont ils cherchoient à s'affranchir. Ils ne pouvoient guere s'attendre qu'une Princesse aussi puissante que la Reine de Danemarck & de Norwege auroit pour leurs privilèges plus de respect que n'en avoient eu les Monarques tirés de leur sein , qui , moins puissans , ne pouvoient les violer avec la même impunité. Mais telles étoient la haine des Suédois pour Albert , & leur précipitation à embrasser tout ce qui pouvoit les délivrer de ce tyran , qu'ils ne se bornerent pas à reconnoître Marguerite Reine de Suede ; pour ôter au Roi déposé tout espoir de remonter sur le Trône , ils renoncèrent à celui de leurs droits dont ils s'étoient montrés le plus jaloux , celui d'élire leur Souverain ; ils souffrirent que Marguerite , peu après son accession au Trône ,

nominât un Prince pour lui succéder.

Tandis que les Suédois mettoient ainsi leur industrie à forger leurs propres chaînes, Marguerite méditoit un coup qui avoit été long-temps l'objet de son ambition. Peu satisfaite de réunir sur sa tête les trois Couronnes du Nord, elle cherchoit à rendre cette union perpétuelle. Ce fut-là le but du Traité de Calmar; ses sujets Suédois furent assez aveugles pour y donner leur consentement, ou se sentirent trop faibles pour s'y opposer. La conséquence la moins désavantageuse qu'ils pouvoient attendre des mesures de Marguerite, étoit de voir leur pays devenir une Province du Danemarck : mais les demandes de leur nouvelle Souveraine étoient des ordres; & , assez puissante pour se faire obéir, elle étoit d'une humeur à ne pas souffrir de contradiction. Cet événement ouvre dans l'histoire de Suede une nouvelle scène de confusion, d'anarchie & de troubles provenant de nouvelles causes. Ils surpasserent tous les désordres qui avoient régné auparavant, & dont les sources

nombreuses n'avoient déjà que trop été multipliées.

Nous avons suffisamment exposé l'état de la Suede avant le regne de Magnus-Ladulas : mais ce regne présente une époque d'où nous pouvons dater un changement dans le Gouvernement des Suédois & dans cet attachement pour la liberté qui jusqu'alors les avoit distingués. Depuis lors (1) jusqu'à l'avénement de Marguerite au Trône, nous voyons le pouvoir de la Couronne faire des progrès continuels, & l'esprit du peuple s'affoiblir en proportion. Des motifs bien différens de l'amour de la liberté, influèrent visiblement sur sa conduite dans les révolutions de ce temps-là : & si elles furent assez fréquentes pour prouver que dans certaines occasions les Suédois n'avoient pas perdu leur inconstance ordinaire, leur facilité à se soumettre dans d'autres montre assez que leur passion pour l'indépendance étoit bien affoiblie. Ce changement dans le caractère national n'eut aucune suite favorable pour la

---

(1) En 1324.



tranquillité de l'Etat. Trop turbulents auparavant pour recueillir aucun fruit avantageux de quelque forme de Gouvernement que ce fût , ils se jetterent alors dans l'extrémité opposée , & montrèrent un degré de soumission aussi peu compatible avec leur ancien caractère , que défavorable à leur liberté ; s'éloignant ainsi tantôt de la vraie , & tantôt travaillant eux-mêmes à la détruire entièrement.

Les Rois qui remplirent cette période , semblent n'avoir vu dans ce changement qui portoit leurs sujets à l'obéissance , qu'une disposition passagère dont ils ne pouvoient profiter assez tôt pour augmenter leur autorité & multiplier leurs exactions : aussi furent-elles énormes , tandis que leur pouvoir paroît avoir été presque sans bornes. Mais nous ne les voyons jamais suivre un système d'un autre genre , quoique ce changement de dispositions dans la Nation les en rendît également les maîtres ; j'entends un système qui eût contribué au bonheur de la société. Nous ne trouvons aucune amélioration dans leur police intérieure , au-

cuns réglemens pour faciliter l'administration de la Justice, pour le maintien de l'ordre public, pour mettre à couvert les propriétés particulières, ou pour établir la sûreté personnelle. Aucun d'eux ne chercha à éclairer les esprits ou à adoucir les mœurs du peuple, qui n'avoit encore ni connoissance des Lettres, ni teinture des Arts & des Sciences, & qui n'avoit fait que peu ou point de tentatives en fait de Commerce. Si telle étoit la situation de la Suede avant qu'elle eût accédé au Traité de Calmar, il paroît avoir été fort mal projeté pour la réforme des désordres qui la tourmentoient depuis si long-temps : il ouvroit au contraire une nouvelle source d'oppression & de dissension. De-là les prétentions des Rois de Danemarck à la Couronne de Suede; prétentions qu'ils firent valoir en divers temps avec plus ou moins de succès, mais qui pendant plus d'un siècle plongèrent les deux Nations dans les plus sanglantes guerres qui ayent jamais pu conspirer pour la ruine d'un peuple. Ce fut ce même Traité qui divisa le Royaume en deux

factions , dont la violence avoit jusqu'alors été sans exemple ; l'une déterminée à soutenir l'indépendance de la Patrie ; l'autre également résolue à s'en tenir aux termes du Traité , ou à s'opposer sous ce prétexte , par des motifs de jalousie ou d'ambition , aux vues patriotiques de ceux qui refusoient d'admettre les prétentions du Danemarck.

Il est vrai qu'avant de donner leur consentement à l'union des trois Couronnes du Nord , les Suédois avoient pris , contre les inconvéniens qui en pouvoient résulter , toutes les précautions que la prudence pouvoit suggérer dans les circonstances. Ils avoient stipulé formellement qu'ils garderoient leurs lois , leurs coutumes & leurs privilèges de toute espèce ; & que les sujets du Danemarck & de la Norwege ne seroient point admis en Suede aux postes honorables ou lucratifs.

Marguerite , qui n'avoit pas fait la moindre difficulté de souscrire à ces conditions , se fit aussi peu de scrupule de n'y avoir aucun égard. Il n'y eut pas un seul article du Traité d'union qui



fut observé par ses successeurs. Maîtres de toutes les forteresses du Royaume, ils semblerent n'avoir d'autre objet en vue que d'abaisser les Nobles , de les éloigner de toutes les affaires publiques , & de réduire le peuple à un tel degré de servitude , qu'il ne lui restât aucun moyen de s'en relever. Ils en usèrent différemment avec le Clergé , auquel ils prodiguèrent toutes les marques de faveur & de distinction. Les Monarques Danois eurent assez de politique pour comprendre que s'ils négligeoient de s'assurer de ce Corps , ils ne pouvoient s'attendre à tyranniser impunément le reste de la Nation. On les vit fonder des Monasteres & doter des Eglises ; le pouvoir & les privileges des Evêques s'accrurent de maniere à ne rien laisser à désirer à leur ambition.

Gagnés par ces procédés , ils devinrent les plus zélés défenseurs du Traité de Calmar , & les plus violens adversaires de ceux qui vouloient dégager leur pays des fers auxquels ce Traité les avoit réduits. Ainsi , par une suite de cette fatale union des Couronnes du Nord , la plus grande partie des

Suédois se trouvoit exposée à la plus funeste de toutes les oppressions , celle qui vient de l'assujettissement à une domination étrangere ; & leur situation devenoit d'autant plus déplorable , qu'un grand nombre de leurs concitoyens étoient intéressés à favoriser les oppresseurs. Par-là le peuple devint la proie des Gouverneurs Danois , dont les impositions étoient d'autant plus exorbitantes qu'ils étoient assurés de l'impunité. Non contents de s'emparer des propriétés , ils se vengeoient souvent cruellement sur les malheureux , de l'impuissance où ils étoient de payer des taxes imposées avec aussi peu de jugement que d'humanité. Par-là ils ne se trouverent pas moins exposés à souffrir de leurs dissensions intestines , que de la tyrannie des étrangers. Dès que ceux-ci leur laissoient un peu de répit , ils éprouvoient toutes les horreurs des discordes civiles. Venoient-ils à bout de secouer , pour un temps , le joug des Danois , ce qui arriva assez souvent , égarés par la rage des partis , & emportés par toute la violence de l'animosité & des haines qu'inspirent

ces funestes disputes , ils continuoient à verser entr'eux des flots de ce sang que l'épée même des Danois s'étoit lassée de répandre.

Peu de temps après la mort de Marguerite (1), Engelbrecht & Eric Packe , s'éleverent pour affranchir leurs compatriotes de l'oppression d'Eric son successeur. Animés par cet enthousiasme de la liberté qui avoit jadis caractérisé la Nation Suédoise , leurs efforts furent grands & hardis. Le Sénat se détermine à ne plus reconnoître le Roi Eric ; l'administration des affaires est mise entre les mains de Charles Canutson, Grand-Maréchal de Suede , à qui sa naissance & son rang firent obtenir ce que la justice auroit dû aux services d'Engelbrecht & de Packe.

Le meurtre du premier , & l'exécution du second , qui avoit pris les armes pour venger la mort de son ami, furent les récompenses qu'ils reçurent de Canutson. Alors les Suédois , comme s'ils avoient déjà oublié tout ce qu'ils avoient souffert du Gouverne-

---

(1) En 1415.



ment Danois, paroissent desirer le rappel d'Eric. Le peuple dégoûté par la sévérité que mettoit le Maréchal dans l'exercice de son pouvoir , & la Noblesse jalouse de se voir dominée par un de ses égaux ; résolurent de traverser ses vues sur la Couronne à laquelle il aspirait ouvertement. Eric ayant été déposé en Danemarck & en Norwege aussi-bien qu'en Suede , ils se réunirent aux deux autres Royaumes pour élire Christophe de Baviere , qui accepta la triple Couronne aux mêmes conditions qu'Eric & Marguerite. Christophe , peu touché de l'exemple de son prédécesseur , suivit ses traces , & auroit eu la même destinée , si sa mort , en délivrant les Suédois de sa tyrannie , n'eût épargné le sang qu'auroit fait couler une autre révolution. Ici nous les voyons recourir à ce même homme qu'ils venoient de juger indigne de posséder aucune autorité.

A la mort de Christophe , Charles Canutson fut élu Roi à la grande pluralité des voix. Il ne jouit pas longtemps de sa nouvelle dignité ; les intrigues des Evêques & des autres parti-

ans du Danemarck , quelques actes de  
 mannie que son caractère violent lui  
 avoit fait commettre, occasionnerent en  
 peu de temps parmi ses sujets une ré-  
 volte universelle ; elle fut suivie de sa dé-  
 position , du renouvellement du Traité  
 de Calmar , & de l'élection de Chris-  
 tierne I.

On ne fait ce qui doit le plus éton-  
 ner dans cet événement , ou de l'in-  
 constance des Suédois changeant si sou-  
 vent de Maîtres , ou du nouveau con-  
 sentement qu'ils donnerent à cette  
 union, dont l'expérience la plus fâcheuse  
 leur avoit appris qu'ils ne pouvoient  
 attendre que la plus cruelle oppression.  
 Christierne ne tarda pas à les faire re-  
 pentir de leur folie ; & bientôt après  
 nous voyons Canutson assis de nouveau  
 sur le Trône ; mais ce ne fut que pour  
 en être renversé aussi promptement  
 qu'il y étoit monté. On l'obligea de  
 jurer qu'il n'aspireroit plus à la Cou-  
 ronne ; il s'engagea même à la refuser  
 si elle lui étoit offerte. Malgré ce ser-  
 ment il ne laissa pas de recouvrer le  
 Sceptre pour la troisième fois ; & sans  
 sa mort qui suivit de près , il est à pré-

saïmer qu'il auroit eu l'humiliation de le voir encore arracher de ses mains la

La conduite de ce Prince fut certainement plus extraordinaire que celle d'aïcun de ses prédécesseurs ; elle nous fournit une preuve frappante du peu d'attention que donnoient alors les Suédois aux principes de l'ordre & de la justice.

Si les Princes qui régnerent avant Charles suivirent un systême arbitraire de politique , s'ils exigèrent des subsides de leurs sujets avec toute la rigueur de la rapacité , au moins leur pouvoir étoit-il établi d'avance sur des fondemens assez solides ; au moins leur autorité n'étoit-elle pas contestée. Mais que Charles ait suivi les mêmes maximes , qu'il se soit rendu coupable des mêmes oppressions , lui que ses compatriotes n'avoient appelé au Trône que pour se délivrer d'un tyran ; lui dont l'autorité avoit toujours été disputée par un grand nombre de ses sujets ; lui qui avoit toute la puissance du Danemarck sans cesse armée contre la sienne , tandis que les prétentions du Monarque Danois à la Couronne étoient



étoient appuyées en Suede même par un parti considérable : que Charles , dis-jé , au lieu de se concilier l'affection de son peuple , ait agi dans ces circonstances aussi tyranniquement que ses prédécesseurs ; c'est ce qu'on seroit tenté de regarder comme le comble de la folie , si la conduite générale des Suédois ne montrait que l'esprit d'anarchie s'étoit alors emparé de tous les cœurs , & si l'on devoit s'attendre à voir un Souverain respecter les droits de ses sujets lorsqu'ils ont eux-mêmes totalement perdu l'amour de leur constitution.

Rien n'est plus déplorable que l'Etat de la Suede , depuis le temps (1) où Charles se mit à la tête des troupes d'Engelbrecht jusqu'à la mort de ce Prince (2) , ce qui comprend l'espace de trente-six ans. Il est aisé de s'en former une idée par l'exposé sommaire que j'ai fait de l'histoire de cette courte période , où l'on compte sept révolutions complètes , indépendamment

---

(1) A. D. 1434.

(2) A. D. 1470.

des soulèvemens & des révoltes sans nombre qui furent apaisées avant qu'elles eussent assez de force pour avoir des effets plus marqués ; & où les esprits continuellement agités par une succession d'injures réciproques, de massacres & de tous les outrages que peut enfanter la fureur des partis, quand elle n'est restreinte par rien, semblent avoir été transportés de frénésie.

La conduite des Suédois offroit alors une inconsequence si incompréhensible, une absurdité si étrange, & une exclusion si totale de tout autre but que celui de s'entre-détruire, que dans ces jours de superstition un spectateur indifférent auroit pu croire que quelque démon acharné à la ruine du pays s'étoit emparé de tous ses habitans.

Tels furent les fruits du Traité de Calmar.

Il seroit inutile de s'arrêter plus longtemps sur des scènes si désagréables. Il suffit d'observer qu'excepté quelques intervalles, ces désordres continuèrent à désoler la Suede jusqu'à ce que l'horrible massacre de la Noblesse à Stock-

holm, sous Christierne II, vint (1) mettre le comble aux malheurs de ce pays. Cette catastrophe, digne fruit des événemens qui l'avoient précédée, sembloit manquer seule pour compléter la désolation qu'ils avoient déjà causée. Cependant c'est à ce massacre qu'est due, en grande partie, la célèbre révolution qui mit Gustave Vasa sur le Trône. Avant de nous occuper de cet événement, il ne sera pas hors de propos de faire, en passant, quelques remarques sur les effets que le Traité de Calmar & ses conséquences durent produire par rapport aux mœurs & au Gouvernement des Suédois, durant une période qui comprend plus d'un siècle, & pendant le cours de laquelle ce Traité fut souvent adopté.

On ne devoit pas s'attendre qu'à cet égard une anarchie aussi universelle, des dissensions civiles aussi cruelles, & des guerres étrangères aussi sanglantes, pussent permettre aucune espèce d'amélioration. Le caractère inquiet & la légèreté de la Nation d.-

---

(1) En 1520.



rent s'accroître en raison de l'instabilité du Gouvernement. Avant l'union des Couronnes du Nord, les vices d'une Monarchie élective avoient été, en grande partie, corrigés par la préférence que donnoient constamment les Suédois à la ligne de leurs anciens Rois dans leurs élections. S'il s'élevoit quelquefois des disputes au sujet de la Couronne entre les différentes branches de la famille royale, au moins n'y en avoit-il aucune parmi les Nobles; la Nation s'étoit fixée même à la ligne directe; le fils étoit sûr de succéder à son pere, à moins qu'il n'eût donné quelque sujet de mécontentement à ceux qui devoient l'élire. Aussi les Rois de Suede semblent-ils avoir porté la Couronne à double titre, en vertu de leur élection & en vertu de leur naissance. Dans un Gouvernement électif, ce dernier titre, à la vérité, ne pouvoit être fondé sur la constitution; mais il l'étoit sur l'usage & sur la prédilection du peuple pour la même famille.

Cet usage, dans une Nation aussi inquiète & aussi turbulente que paroît

sent l'avoir été les Suédois avant le regne de Magnus-Ladulas , produisit plusieurs avantages. Il coupoit racine à toutes les divisions qui manquent rarement d'éclater à la mort d'un Monarque dans les Royaumes électifs : il donnoit au Souverain qui possédoit la Couronne , une sécurité qu'il n'auroit pas eue si ses sujets l'avoient regardé simplement comme l'ouvrage de leur choix. Toujours avides de changement & enclins à la sédition , ils l'auroient dépossédé sans beaucoup de façon au moindre sujet de mécontentement , s'il n'avoit eu d'autre droit au Trône que celui qu'il tenoit de leurs suffrages.

Quel que fût l'état de fluctuation du Gouvernement Suédois , cette raison le rendoit plus stable qu'il ne l'auroit été sans elle. Mais l'ancienne famille royale de Suede étant éteinte à la conclusion du Traité de Calmar , il étoit naturel qu'au lieu d'être portés pour les nouveaux Souverains qui la remplaçoient en conséquence de ce Traité , les Suédois trouvassent , dans l'inimitié nationale qui avoit toujours

subsisté entre la Suede & le Danemark , un motif d'indisposition contre eux.

Ainsi ces Princes destitués du principal appui de l'autorité de leurs prédécesseurs , trouvoient encore dans le préjugé national de leurs nouveaux sujets , une cause d'indocilité qui ne pouvoit manquer d'augmenter cette inquiétude & cette légèreté qui les avoient déjà rendus si difficiles à gouverner.

Aussi voyons-nous qu'excepté Marguerite , à qui ses talens supérieurs conserverent le sceptre jusqu'à sa mort , & Christophe qui mourut à temps pour prévenir une révolution , aucun des Souverains Danois qui succéderent au Trône de Suede ne put s'y maintenir , quoique soutenu par toute la puissance du Danemarck & de la Norwege. Charles Canutson étoit bien un Monarque né Suédois ; mais comme il n'avoit de droit à la couronne qu'en vertu de l'élection de ses sujets , il fut déposé & rétabli tant de fois , qu'il semble avoir été le jouet de leur caprice.



L'anarchie & la confusion qui suivent nécessairement d'aussi fréquentes révolutions , ne furent pas les seuls maux que produisit le Traité de Calmar. Elles avoient augmenté la turbulence naturelle des Suédois , & rappelé parmi eux cette ancienne férocité de mœurs , qui avoit commencé à s'adoucir sous les regnes de Magnus-Ladulas & de ses successeurs immédiats. Mais ce malheureux Traité eut des suites plus fatales à la liberté. Il sembloit qu'il ne fût plus question de savoir comment la Nation seroit gouvernée , mais qui la gouverneroit ; si ce seroit un Danois ou un Suédois , un Roi choisi conformément ou en opposition à ce Traité. Tel étoit l'objet auquel tout le reste étoit subordonné.

L'amour de la liberté se changea bientôt en esprit de parti ; le généreux enthousiasme qu'elle inspire , fit place à la violence & à la fureur des factions ; & l'attachement à la constitution se perdit dans le dévouement aux individus. Pendant près de cent cinquante ans que le pays fut déchiré par des querelles intestines , il eût été impossible

de s'attacher aux formes d'un Gouvernement libre. Or dans un tel Gouvernement les formes sont si intimement liées avec son esprit, qu'il court le plus grand danger de se perdre, pour peu qu'elles soient mises en oubli. Aussi le sentiment de l'oppression semble-t-il avoir été étouffé par la satisfaction qu'avoient les partis opposés, chacun à leur tour, de triompher de leurs adversaires; ils se laissoient asservir par ceux mêmes dont ils avoient défendu la cause au prix de leur sang. Sans avoir fait un seul pas pour l'avancement de l'ordre & de la tranquillité publique, seuls biens qui puissent survivre à la perte de la liberté, les Suédois se trouverent privés à la fois & de la liberté même & du peu d'avantages qui peuvent être attachés au Gouvernement absolu. Telle étoit leur condition vers le milieu du seizième siècle, & telles furent les causes qui les retenoient encore à cette époque tardive, si fort au-dessous de presque toutes les autres Nations de l'Europe quant aux progrès de la politique & des mœurs.

## SECTION II.

*Contenant un précis de l'Histoire de Suede depuis la révolution opérée par Gustave Vasa en 1520 , jusqu'à la mort de Charles XII en 1718.*

Aucune époque ne fut plus favorable à l'établissement de la Monarchie absolue , que celle où Gustave Vasa monta sur le Trône. Pendant les contestations sanglantes qui avoient si long-temps divisé les Nobles , harassé le peuple & désolé le Royaume , nous avons vu la Nation presque entièrement perdre de vue la liberté ; son attachement aux droits & aux privileges qui jadis lui avoient été si chers , s'étoit affoibli en proportion de la longueur du temps qu'elle en avoit été privée.

Il n'eût pas été extraordinaire que l'amour de la liberté se fût éteint dans un peuple qui , quel qu'eût été l'état de ses ancêtres , n'avoit jamais goûté aucun des biens qu'elle produit.

En effet , plus de cent ans avant la révolution que produisit Gustave , l'an-



cienne forme du Gouvernement Suédois n'avoit existé qu'en idée ; & l'ancienne liberté Suédoise laissoit à peine quelques traces dans le souvenir de la génération qui fut témoin de cet événement. Les Suédois , d'un autre côté , avoient été long-temps en proie à toutes les violences de la fureur des partis ; ils avoient contracté l'habitude de se dévouer aveuglément aux Chefs des différentes factions qui déchiroient l'Etat & dont les succès alternatifs n'empêchoient pas le peuple de se façonner, pour-ainsi-dire , à la soumission, par le despotisme de ceux qui conduisoient les affaires publiques.

Ainsi préparés pour l'esclavage , leur sort paroît n'avoir été suspendu que par l'embarras de convenir entr'eux du choix d'un Maître. Il y avoit tant d'aspirans à l'autorité , qu'aucun d'eux ne pouvoit se flatter que les autres lui permissent d'établir la sienne sur des fondemens plus solides. De là vient que la forme du Gouvernement n'étoit pas encore absolue , quoique ceux qui gouvernoient pendant un temps agissent avec une autorité purement arbitraire.

Gustave n'eut aucune de ces difficultés à combattre. A la premiere nouvelle de sa révolte, Chrétienne donna ordre à tous les Officiers Danois qui étoient en Suede, de tuer indifféremment tous les Gentilshommes Suédois qui seroient à leur portée, amis ou ennemis. Cette horrible exécution avoit été précédée par le massacre de la principale Noblesse à Stockholm. Le Prince Danois ne pensoit guere que les mesures qu'il prenoit pour s'assurer le Trône de Suede, serviroient elles-mêmes à préparer les voies aux succès de son ennemi. Elles laisserent Gustave sans rivaux pour la Couronne, & le peuple sans Chef pour les factions. Elles donnerent au Prince la possession tranquille du Royaume, & à la Nation cette unanimité sans laquelle jamais elle n'auroit pu secouer le joug des Danois.

Ainsi le crime le plus noir qui jamais ait souillé les annales d'un Monarque, produisit les conséquences les plus avantageuses à ceux mêmes dont ce tyran avoit juré la destruction.

Tout ce qui jusqu'alors avoit empêché l'établissement de la Monarchie

absolue en Suede , disparut ainsi au moment où Gustave monta sur le Trône. Ce n'est pas tout. Les Suédois voyoient dans ce Prince non-seulement leur Souverain , mais le libérateur de la Patrie. C'étoit lui qui , au moment où ils succomboient sous le poids d'un joug étranger & où ils étoient réduits à un état trop déplorable même pour espérer quelque soulagement , les avoit affranchis de ce joug & des maux qu'ils avoient soufferts ; c'étoit lui qui par la sagesse & la douceur de son Gouvernement prévenoit le retour de ces dissensions civiles qui avoient si souvent déchiré la Nation. C'étoit à lui qu'ils devoient enfin le retour de la tranquillité , de la paix & de leur indépendance.

Quelqu'attachement à la liberté qu'on puisse supposer à un peuple , sa reconnaissance envers un Prince tel que Gustave , l'auroit porté à ne voir dans une soumission sans réserve que le juste retour des services inestimables qu'il en avoit reçus. L'obéissance la plus implicite , toute contraire qu'elle eût été aux principes de sa constitution ,



devoit paroître une vertu ; elle devoit paroître l'effet de sa gratitude pour des bienfaits qu'il croyoit ne pouvoir payer autrement.

Quelle influence ne durent pas avoir ces motifs sur un peuple déjà préparé à l'esclavage ! Cessons de nous étonner que les Suédois aient souffert que Gustave jettât les fondemens d'une Monarchie absolue ; d'autant plus que ce Prince ne se distingua pas moins sur le Trône par ses qualités aimables & ses manieres conciliantes , qu'il ne s'étoit distingué par le courage & les talens qui l'y avoient élevé.

La situation du Danemarck laissa encore à Gustave la liberté de poursuivre l'exécution de ses desseins. Christierne avoit été chassé du Trône de ce pays ; mais il vivoit encore , & il lui restoit un nombre de partisans. Son Successeur Frédéric évita soigneusement de se faire un nouvel ennemi tandis qu'il en avoit un ancien à craindre : aussi tint-il une conduite fort différente de celle qu'avoient constamment tenu ses Prédécesseurs depuis le Traité de Calmar.

Depuis cette époque les Monarques

Danois avoient toujours réclamé la Couronne de Suede; prétention nécessairement injuste, puisqu'elle n'étoit fondée que sur un Traité dont ils n'avoient pas observé un seul article. Mais Frédéric, loin de se prévaloir de ce prétendu droit, s'attacha à cultiver l'amitié de Gustave : de sorte que Sa Majesté Suédoise trouva un Allié dans une Puissance qui, durant plus de cent ans, avoit été l'ennemie la plus implacable de son pays.

Diverses circonstances conspirerent ainsi à donner à ce Monarque un pouvoir supérieur à celui de tous les Princes qui l'avoient précédé. Le changement qui se fit dans la Religion de ses sujets, montre d'une manière bien frappante combien ce pouvoir étoit solidement établi. Les Prelats Suédois, par leurs richesses, leur orgueil & leur ambition, n'avoient certainement pas peu contribué à réduire leur pays dans l'état déplorable d'où Gustave l'avoit tiré. La diminution des richesses & du pouvoir de ces redoutables Prêtres étoit donc un objet aussi naturel à desirer que difficile à obtenir. Jusqu'alors les

plus légères atteintes aux droits du Clergé avoient souvent coûté la Couronne aux Monarques Suédois. Attaquer la Religion elle-même pour humilier ses Ministres ; vouloir extirper les cérémonies de l'Eglise Romaine chez un peuple aussi superstitieux que l'étoient alors les Suédois ; étoit une entreprise digne du génie hardi & entreprenant de Gustave ; elle ne pouvoit être exécutée que par un Prince aussi habile & aussi aimé de ses sujets. Il réussit. La réforme fut complète. Ces hommes autrefois les rivaux de leur Souverain , qui avoient même donné des lois à la Couronne , qui avoient soufflé le feu de la discorde au lieu de prêcher la paix , & dont l'ambition s'étoit portée avec autant de rapacité vers les richesses , que d'ardeur vers le pouvoir , furent obligés de rentrer dans leur sphere & de remplir les devoirs de leurs fonctions si long-temps négligées.

Quelque salutaire que fût cette tentative dans ses conséquences , elle étoit certainement très-dangereuse pour un Roi électif & qui ne commençoit qu'à régner.



Un politique moins hardi eût probablement jugé plus sage de faire sa cour au Clergé , & d'assurer son autorité sur le reste du peuple en mettant ce Corps dans ses intérêts. Gustave avoit d'autres vues. La plus grande opposition qu'il eût éprouvée dans sa glorieuse entreprise étoit venue des Evêques. Or , non-seulement il dédaignoit de dissimuler avec des gens qui avoient certainement encouru toute son indignation , mais il prévoyoit que tant que ces Prélats jouiroient du pouvoir temporel (1) que leur crédit sur l'esprit des Laïques les avoit mis en état d'usurper , il n'y auroit aucune durée certaine pour la tranquillité publique , & aucune stabilité pour l'autorité royale.

Pour diminuer donc un pouvoir si souvent exercé dans les plus mauvaises vues , il jugea nécessaire de diminuer aussi cette influence qui en étoit la source.

---

(1) J'ai déjà indiqué plus haut pourquoi le pouvoir des Evêques étoit plus grand en Suède que partout ailleurs.

A son avènement au Trône , Gustave trouva les revenus publics totalement épuisés. La triste situation d'un pays dont les habitans , excepté le Clergé , avoient été long-temps exposés à l'implacable rapacité des Collecteurs étrangers sous un Tyran insatiable , laissoit peu de ressources à Gustave pour réparer les finances du Royaume. Il crut que l'immense superflu de l'Eglise ne pouvoit être mieux employé qu'à cet objet.

Une entreprise de cette nature présentoit cependant en apparence tant de hasards & de dangers , que ces motifs seuls n'auroient peut-être pas suffi pour déterminer Gustave à la risquer. On voit , il est vrai , par ce qu'il avoit déjà fait , qu'il n'étoit pas homme à se rebuter par les difficultés. Mais avant qu'il s'élevât contre Christierne , sa situation étoit telle que , quoi qu'il pût y gagner , au moins il n'avoit rien à perdre , quelque étrange ou désespéré que puisse paroître au premier coup d'œil le parti qu'il prit. Les moyens qu'il employa pour vaincre tous les obstacles qu'il eut à combattre , furent

conçus avec tant de prudence , qu'on ne peut douter qu'il ne mît autant de sang froid & de jugement à former ses projets , que de feu & de vigueur à les exécuter. Lorsqu'on voit ce Prince , qui n'étoit qu'un Monarque électif , hasarder de s'embarquer dans de nouveaux troubles au moment où il commençoit à recueillir les fruits de ses travaux , on reconnoît assez une partie de son caractère ; mais sa conduite paroît contraster avec la sagesse de sa politique. Il est probable qu'un motif puissant agissoit dans cette occasion sur l'esprit de Gustave ; qu'il méditoit le dessein de rendre la Couronne héréditaire dans sa famille , & qu'en conséquence il voulut donner toute la stabilité possible à un Trône qui devoit être occupé par ses descendants. Il réussit également dans ce projet (1). Les Suédois renoncèrent , en faveur de sa postérité , au droit d'élire leur Souverain ; & par-là s'ôtèrent , après la mort de Gustave , la liberté de stipuler avec son Successeur des conditions qui pussent

---

(1) A. D. 1542.



ramener la Constitution à ses anciens principes.

Telles étoient cependant la modération , la justice & la sagesse de ce Prince , & tel avoit été l'horrible état du Royaume pendant nombre d'années avant son regne , que loin d'imaginer qu'ils eussent perdu quelque chose aux changemens introduits par Gustave , les Suédois regardoient au contraire chaque innovation comme un avantage. Ils ne prévoyoient pas ce que leur pays auroit un jour à souffrir d'un Charles XI ou d'un Charles XII. Au lieu de toutes les horreurs des séditions & des guerres civiles aggravées par le poids d'un joug étranger , ils virent l'indépendance du Royaume recouvrée , la paix rendue , l'ordre rétabli , la Justice bien administrée , le Commerce protégé , les Arts & les Sciences encouragés. Leur vue ne s'étendit pas plus loin.

On ne peut pas proprement dire que Gustave ait changé le Gouvernement de son pays ; dans le fait , lorsqu'il monta sur le Trône , ses Compatriotes n'en avoient aucun. On ne

fauroit l'accuser d'avoir détruit la liberté , les Suédois à cette époque ne la connoissoient pas , & peut-être n'étoient pas susceptibles de la connoître. Il est très-possible qu'un peuple ait accidentellement des Maîtres , & qu'il soit en même temps sans Gouvernement. Tel avoit été long-temps le cas de la Suede , où les formes même de la Constitution avoient été négligées , où son esprit étoit éteint , où les lois étoient tombées en désuétude , & où l'épée seule étoit l'arbitre de tous les différends.

Une Nation qui en est venu là doit nécessairement tôt ou tard être soumise au pouvoir absolu. Si nous considérons combien l'exercice de ce pouvoir étoit agréable dans les mains de Gustave , nous ne serons pas surpris que les Suédois , si attachés à leur liberté dans les premiers temps de leur Histoire , soient successivement tombés , depuis le regne de ce Prince , dans l'état d'esclavage auquel ils furent assujettis sous Charles XII.

On observe cependant que Gustave ne rempli pas tous ses projets sans op-

position ; mais comme elle avoit pour principe l'esprit de superstition & non de liberté , il n'éprouva de contrariété que dans ce qui avoit rapport à la Religion.

Une circonstance très-remarquable est que la résistance la plus vive qu'il eut à soutenir de la part de ses sujets, vint précisément de ces mêmes Dalécarliens qui avoient été son premier & son plus ferme appui. Il y a quelque chose de si particulier dans le caractère de ce peuple , qu'on ne me saura pas mauvais gré de chercher à le faire connoître avant de quitter le regne de Gustave.

Les Dalécarliens habitent la partie la plus stérile & la plus montagneuse de la Suede. Des neiges éternelles couvrent le sommet de leurs montagnes , & de longs & rudes hivers blanchissent leurs vallées mêmes la plus grande partie de l'année. Loin d'offrir aucune des douceurs de la vie , leur intraitable climat ne fournit pas seulement aux besoins que les peuples d'Europe plus voisins du Midi regardent comme de première nécessité.



A défaut de blé , ils font du pain avec l'écorce de certains arbres, & ce rude aliment est toute leur nourriture. Chaque Dalécarlien se fait à lui-même toutes les choses de nécessité , qui sont ailleurs l'objet du travail de différens métiers , & fabrique grossièrement & à sa mode tout ce qu'il lui faut pour son habillement , dont le goût répond à la pauvreté de son régime. Ils ignorent tous les arts du second ordre destinés à fournir aux commodités de la vie ; & la nature de leur sol excluant l'agriculture , ils s'adonnent principalement aux pénibles travaux des mines. Endurcis dès leur enfance à toutes sortes de fatigues , ils forment peut-être la race d'hommes la plus robuste & la plus hardie qu'il y ait en Suede. S'ils ne connoissent pas les raffinemens des Sociétés policées qui habitent des climats plus tempérés , en revanche ils ignorent leurs vices. Jamais ils ne se sont écartés de la primitive simplicité de leurs mœurs. Humbles , mais braves , ils supportent patiemment le travail & non l'oppression ; soumis quand ils croient l'autorité légitime , intrai-

tables quand il la croient usurpée. Généreux & romanesques dans leurs notions de l'honneur, qu'ils n'ont sûrement pas puisees chez d'autres peuples, & remplis de cette ardeur à entreprendre qui s'unit ordinairement avec la grandeur du courage, ils se sont toujours portés volontairement à redresser des torts qui leur étoient ou presque ou totalement étrangers. En sûreté dans leurs montagnes, on les laissoit jouir de leurs coutumes grossières; hors de la portée des Tyrans, ils ne sentirent pas le joug qui en différens temps avoit accablé les autres habitans de la Suede : mais quand ceux-ci manquerent de courage pour s'opposer à la tyrannie, les Dalécarliens s'en chargeoient pour eux. On les a vus s'élancer impétueusement de leurs rochers & de leurs forêts pour se ranger sous l'étendard d'un Engelbrecht, répandre leur sang pour la défense d'un Sture, & conquérir sous les bannières de Gustave.

Telles étoient les vertus de ce peuple; mais aussi la simplicité & l'ignorance s'unissoient chez lui à la cré-

dulité & à la superstition : des dispositions qui pouvoient être dirigées aux meilleures fins , servirent souvent , entre des mains artificieuses & entreprenantes , d'instrument aux plus mauvais desseins. Aussi les Dalécarliens semblent ils avoir été toujours les plus turbulens de tous les Suédois. Séduits dans une occasion par un imposteur qui se disoit le fils du dernier Administrateur , & dans d'autres par leurs Prêtres , il ne se révolterent pas moins de six fois contre Gustave. Trois des conditions qu'ils proposerent à ce Prince lors de leur dernier soulèvement , donnent tout à la fois une idée complète de leur esprit d'indépendance , de leur superstition & de leur simplicité. Ces conditions furent , qu'il ne passeroit jamais les limites de leur Province sans leur donner des otages pour la sûreté de leurs privileges ; que quiconque mangeroit de la chair un jour de jeûne , seroit brûlé ; que le Roi & ses courtisans reprendroient l'ancien habit Suédois , & que jamais ils n'adopteroient dans la suite les nouvelles manieres de se mettre , & les mo-  
des



des étrangères. Ce dernier article fut celui sur lequel ils insisterent le plus.

Gustave traita ce peuple généreux, mais simple & crédule, avec toute la tendresse qu'exigeoient la tranquillité de son Royaume & la sûreté de sa Couronne. Sa sagesse eut le succès qui devoit en être la récompense. Vers la fin de son regne il eut la satisfaction de les voir approuver toutes ses mesures & lui rendre la même justice que tous ses autres sujets.

Lorsqu'Eric monta sur le Trône de son pere, il se trouva donc le Souverain d'un peuple uni & content. Jamais Prince ne parvint à la Couronne de Suede avec de tels avantages : il étoit le premier qui en eût pris possession en vertu d'un droit héréditaire. Le long & heureux regne d'un Prince adoré de ses sujets assuroit à son fils, non-seulement l'obéissance, mais en quelque sorte l'attachement de la Nation. Lassés des factions, & la mémoire encore remplie des horreurs des dissensions civiles, les Suédois n'étoient portés qu'à la tranquillité & à la soumission. Pendant le re-

gne de Gustave , qui avoit protégé les Sciences & le Commerce , ils avoient goûté les douceurs de la paix & appris à cultiver les Arts. La Réforme avoit entièrement tari la source des troubles que les richesses , l'orgueil & l'ambition des Prélats avoient autrefois excités. La plus grande partie de cette ancienne Noblesse , dont la turbulence avoit produit tant de révolutions , avoit été détruite , ou dans le massacre de Stockholm , ou dans le cours des guerres civiles. La race des Nobles qui lui succéderent , étoit élevée dans d'autres principes & d'autres idées accommodées au temps. Les prétentions du Roi de Danemarck sur la Couronne de Suede étoient anéanties , depuis que l'Acte qui la rendit héréditaire avoit annullé le Traité de Calmar. Pour la première fois , les revenus royaux se trouvoient non-seulement assez abondans pour maintenir la dignité d'une Tête couronnée , mais le trésor regorgeoit des richesses que Gustave avoit amassées par la suppression des Monasteres & par d'autres suites de la Réforme.

La tranquillité de la Suede paroif-  
soit alors porter sur une base solide.  
Les scènes orageuses dont elle avoit  
long-temps été le théâtre , avoient été  
remplacées par une situation riante  
dont toutes les circonstances sembloient  
promettre la durée.

On ne devoit pas présumer qu'elle  
retînt aucune partie de son ancienne  
liberté ; les fondemens du pouvoir ar-  
bitraire étoient trop profondément jet-  
tés , l'édifice qu'ils supportoient étoit  
trop avancé. Mais il étoit naturel d'at-  
tendre , qu'exempte de troubles , la  
Suede s'endormiroit au moins paissi-  
blement dans les bras du despotisme.

L'événement en décida différem-  
ment. De nouveaux mouvemens éclat-  
erent bientôt dans ce pays destiné aux  
révolutions ; & l'esprit de liberté parut  
se réveiller encore une fois dans ses  
habitans. La démence d'Eric pro-  
duisit les troubles qui s'éleverent , &  
la Réforme fut l'occasion qui sembla  
un instant faire renaître la liberté.

Eric , dans ses premiers actes d'au-  
torité , donna beaucoup de dégoût à  
ses Nobles ; mais il semble assez in-



différent de quelle maniere il traita des hommes dont la fervile bassesse l'emportoit sur toute la turbulence de leurs ancêtres. Quoique ce malheureux Prince ne fût pas dépourvu de bonnes qualités , l'aliénation de son esprit lui fit commettre souvent des actions également injustes & cruelles. On ne peut concevoir avec quelle soumission les Suédois , jadis si fiers & si braves , supporterent les fureurs d'un homme en démente (1). Des violences qui frappoient d'horreur Eric lui-même dans ses intervalles lucides , étoient sûres d'obtenir la sanction des Etats , dont les décrets renfermoient constamment l'apologie de sa conduite.

---

(1) Deux exemples suffiront. Nilus Sture , de la famille des anciens Administrateurs , avoit été longtemps l'objet de la jalousie & des mauvais traitemens d'Eric , quoiqu'il n'eût jamais donné à ce Prince le moindre sujet de mécontentement. Enfin le Roi s'emporta jusqu'à le poignarder de sa propre main. Sture tira le poignard de son sein , le baïssa & le présenta à Eric , qui ne laissa pas d'ordonner à ses Gardes de l'achever. Dans une autre occasion , il fit massacrer à la fois vingt-six Nobles sur des soupçons sans fondement. Après leur mort ils furent lâchement condamnés par les Etats , quoiqu'il eût été impossible de trouver dans leur conduite matière à les traduire en Justice.

Cependant les Ducs Jean & Charles , freres du Roi , ne furent pas si patients. Le premier avoit été condamné à mort par Eric , & s'étoit échappé avec peine. Ces deux Ducs convaincus qu'ils ne seroient pas en sûreté tant qu'Eric seroit sur le Trône , résolurent de le déposer. La Suede fut de nouveau plongée dans une guerre civile , mais qui ne fut pas de longue durée. La cause des Ducs intéressoit le peuple. Eric fut bientôt abandonné , déposé & emprisonné. Jean s'empara du Sceptre qui venoit d'être arraché des mains de son frere.

La tranquillité reparut en Suede. Jean succéda à tous les avantages qui avoient accompagné Eric à son avènement au Trône. La source de tous les désordres du regne de son frere étoit tarie ; & la patience que le peuple avoit montrée , prouvoit assez qu'il n'y avoit plus à appréhender que l'amour de la liberté ou l'esprit de faction produisissent de nouveaux troubles.

Il n'eût pas été facile d'imaginer que rien eût pu élever de nouveaux débats dans un pays où un peuple ainsi

disposé étoit gouverné par un Monarque que tout favorisoit ; il n'y avoit peut-être qu'un seul moyen d'y parvenir. Jean fut bientôt le découvrir & l'employer , comme s'il avoit eu dessein de replonger ses sujets dans la confusion ; c'étoit d'attaquer la Religion que son pere Gustave avoit pris tant de peine à établir. Ce fut cette attaque qui fournit aux Suédois une nouvelle occasion de rendre la liberté à leur pays ; occasion dont ils ne profiterent pas autant que les circonstances sembloient le permettre , mais qui retarda néanmoins pendant quelque temps l'invasion entière du despotisme.

Jean avoit épousé Catherine , fille de Sigismond Roi de Pologne. Cette Princesse aveuglément dévouée à la Cour de Rome , & qui avoit beaucoup d'ascendant sur l'esprit de son mari , sembloit n'en vouloir user que pour le convertir & rétablir le Catholicisme dans ses Domaines.

Elle vint à bout du premier point. A l'égard du second , ses efforts ne servirent qu'à mettre le Royaume en combustion ; & ils aboutirent enfin



à priver son fils de la succession au Trône.

Le Duc Charles prévint les conséquences du système embrassé par le Roi à l'instigation de Catherine , & y adapta sa conduite. Depuis la Réforme les Suédois avoient toujours eu l'Eglise de Rome en horreur. Charles ne pouvoit donc se rendre plus agréable à la Nation , qu'en s'opposant à tout ce que faisoit son frere pour le rétablissement du Catholicisme. Aussi ne manqua-t-il pas de s'y opposer de toutes ses forces; & ce fut au succès de sa résistance qu'il dut ensuite son élévation au Trône.

Sigismond, fils & successeur de Jean, avoit sucé, sous la tutelle de sa mere , ses principes & son enthousiasme. Quelque temps avant la mort de son pere il avoit été élu Roi de Pologne. Assuré par-là d'avoir une Couronne à tout événement , il se flatta d'être assez puissant pour emporter de vive force ce que le feu Roi n'avoit pu obtenir par adresse. Ses tentatives furent tout aussi infructueuses. Les Suédois accoutumés aux douceurs de la liberté re-

ligieuse , la chérissoient trop pour y renoncer ; & Charles agissant d'après les même principes , combattit les projets de son neveu avec autant de courage & de succès , qu'il avoit traversé ceux de son frere.

Cette contestation présenta la conjoncture la plus favorable pour le rétablissement de l'ancienne Constitution de Suede. Charles qui ne perdoit pas la Couronne de vue , sentoit que la conduite de Sigismond la mettroit infailliblement en son pouvoir ; mais il falloit user des plus grands ménagemens & de la circonspection la plus délicate.

Le parti Catholique en Suede , quoiqu'affoibli , subsistoit encore. Sigismond y avoit un grand nombre de partisans , & ce qui le rendoit plus redoutable , il pouvoit introduire à tout moment dans le cœur du Royaume une armée de Polonois.

La résidence de Sigismond en Pologne donna cependant de grands avantages à Charles , & sa sagesse sut les mettre à profit. Il eut toute la liberté nécessaire pour faire sa cour aux Etats  
&

& pour flatter l'orgueil du Sénat. Les États voyoient en lui le défenseur de la Religion Protestante; & il fut se concilier le Sénat en convenant avec lui de ne jamais s'engager dans aucune entreprise sans avoir pris son avis & obtenu son consentement.

Sigismond, de son côté, suivoit le même plan, autant que sa situation pouvoit le permettre, dans la vue de renverser les projets de son oncle. Il s'efforça de semer la méfintelligence entre le Sénat & le Duc; & voyant qu'il y avoit réussi jusqu'à un certain point, il saisit la première occasion pour faire passer toute l'administration des affaires entre les mains du premier, & pour en exclure entièrement le dernier, quoiqu'il eût été nommé *Régent* par les États. Sigismond jugea très-bien que le moyen le plus efficace de gagner les Sénateurs, étoit de les investir du pouvoir; & quelque danger qu'il y eût pour son autorité à leur en confier trop, il fut forcé d'adopter ce parti, le seul qu'il pût opposer aux intrigues de son oncle avec quelque apparence de succès. On sent que dans



de pareilles circonstances il étoit entièrement au pouvoir des Suédois de recouvrer leurs anciens droits. Les Etats & le Sénat, après avoir été réduits à n'être que l'écho de la volonté royale, se trouverent tout-à-coup arbitres de deux Princes rivaux, destinés, l'un ou l'autre, à ne devoir qu'à l'agrément de ces deux Corps leur sécurité sur le Trône, & incapables d'y parvenir à d'autres conditions. Nous ne voyons pas cependant qu'ils aient tiré parti d'une occasion si favorable pour recouvrer leur liberté. Malheureusement le Sénat étoit trop avide de pouvoir, & les Etats trop jaloux du Sénat, pour qu'ils pussent s'unir ensemble, dans la vue de maintenir leur commune indépendance. Aussi quand Sigismond fut détrôné, & que la Couronne fut enfin placée sur la tête de Charles, les Suédois, maîtres du droit de prescrire des conditions à un Prince que leur choix libre élevoit sur le Trône, ne prirent aucunes mesures pour prévenir de nouvelles usurpations de la part de l'autorité royale.

Cependant Charles, long-temps ac-

coutumé à faire du sentiment de la Nation la regle de sa conduite , fut plus empressé peut-être d'assurer la Couronne à son fils , que d'étendre pour lui-même la puissance royale au-delà des limites dans lesquelles il s'étoit lui-même efforcé de la contenir pendant le regne de ses prédécesseurs immédiats ; il gouverna de maniere à laisser à ses sujets plus de liberté qu'ils n'avoient eu la prudence de s'en réserver eux-mêmes.

Cette modération de Charles confirma dans le Sénat ce goût du pouvoir qu'il avoit nécessairement contracté dans l'administration des affaires durant l'absence du dernier Roi ; & quoique les Sénateurs ne se fussent pas mis en garde contre la conduite arbitraire des Monarques à venir , ils devoient être naturellement moins disposés à s'y soumettre.

Le naturel noble & généreux de Gustave Adolphe , fils de Charles IX , assura aux Suédois la pleine jouissance de tout ce qu'ils possédoient de droits & de privileges à son avènement à la Couronne. Ce grand défenseur des

libertés de l'Allemagne auroit-il pu aspirer au despotisme dans ses Etats? Cet excellent Prince , qui réunissoit toutes les vertus sociales à toutes les brillantes qualités qui forment le héros; ce Prince dans qui l'amour le plus ardent de la gloire s'unit à une piété plus grande encore , qui eut autant de jugement que de bravoure , & qui par l'une & l'autre de ces qualités fut autant s'élever au-dessus du commun des hommes qu'il leur étoit supérieur par son rang; ce Prince , dis-je , satisfait de régner dans les cœurs de son peuple , n'ambitionnoit rien au-delà du pouvoir qu'il tiroit de leur affection , & il ne chercha jamais à repousser cet esprit de liberté qui , avant la déposition de Sigismond , avoit commencé à paroître en Suede.

Cependant la guerre de trente ans qui suivit l'invasion de Gustave dans l'Empire , tendit fortement à éloigner les effets qu'avoit produit ce retour. La passion des exploits militaires qui animoit le Maître , s'empara de la Nation. Certainement une passion de cette espèce n'est pas favorable à la liberté



lorsqu'elle gagne la masse du peuple ; elle lui devient funeste quand le Monarque se met à la tête de ses troupes. La subordination & la discipline d'une armée ne font que trop perdre la liberté de vue. Le despotisme militaire, indispensable dans tous les points qui concernent les devoirs de soldat, fait contracter l'habitude de rendre aux personnes cette sorte d'obéissance que les hommes libres ne croient devoir qu'aux loix. Accoutumé à suivre aveuglément les ordres du Général, ils se disposent à avoir bientôt la même déférence pour les commandemens du Roi : lui obéir dans une qualité & non dans une autre, est peut-être une distinction trop délicate pour un soldat. Une guerre aussi longue que celle qui fut commencée par Gustave, & continuée par son successeur, dut donc avoir un grand effet sur les dispositions de ceux qui y avoient consumé la plus grande partie de leur vie. Cet effet fut d'autant plus général, que les Nobles Suédois dédaignoient alors toute autre profession que celle des armes ; & tous étant jaloux de partager la gloire & les

dangers d'un Capitaine tel que Gustave , il est à présumer que peu d'entr'eux demeurèrent spectateurs oisifs des exploits de leur Souverain. D'ailleurs la Nation étonnée & charmée des succès de ce Prince , fiere de se voir sortie tout-à-coup de l'obscurité , tenir le premier rang aux yeux de l'Europe , étoit enivrée de ses progrès. Elle étoit trop éblouie de l'éclat de ces victoires qui portèrent si haut la réputation de ses armes , pour s'occuper de l'avantage plus solide d'établir une bonne Constitution , comme elle auroit pu le faire à la mort de Gustave & pendant l'enfance de son successeur. Il est vrai qu'Oxenstiern présenta à la Diète assemblée à cette occasion , une forme de Gouvernement projetée , dit-on , par Gustave , & qui fut approuvée , acceptée , ratifiée par les Etats. Mais depuis l'importance que le Sénat avoit acquise en agissant comme arbitre entre Charles & Sigismond , les efforts prétendus en faveur de la liberté n'avoit dans le fait d'autre but que celui d'établir le pouvoir aristocratique aux dépens de l'autorité

royale & des droits des Etats. Si Gustave eût vécu assez long-tems pour mettre lui-même en exécution cette forme de Gouvernement , il est probable qu'il eût pris des mesures pour réprimer l'esprit aristocratique des nobles & resserrer le pouvoir du sénat dans des limites qui ne lui eussent pas permis de faire désormais ombrage aux Ordres inférieurs de l'état. Mais dès que la disposition de cette forme de Gouvernement , qui devoit fixer les bornes de l'autorité du Sénat , vint , par l'événement , à dépendre des personnes mêmes qui devoient jouir de cette autorité quand elle auroit été déterminée , on ne devoit pas s'attendre qu'elles adoptassent de pareils principes.

Un seul article dans cette forme de Gouvernement démontre assez que l'objet de ceux qui en dressèrent le plan , étoit plutôt de s'assurer le pouvoir , que de mettre leur pays en liberté. Cet article privoit les Etats du droit de faire ou de proposer une loi , ou de délibérer sur aucune matiere que le Roi ou la Régence ne lui au-



roient pas communiquée par écrit. L'effet de ce Règlement fut de soustraire ceux qui avoient l'administration des affaires publiques à l'inspection des Etats; & peut-être en étoit-ce le vrai but , puisque ceux qui l'imaginèrent devoient être Régens durant une longue minorité.

Le pouvoir du Sénat n'excita point de murmure parmi les Nobles , parce que les Sénateurs étoient choisis parmi eux ; mais les autres Ordres de l'Etat ne le virent pas sans mécontentement. De - là naquirent entre la Noblesse , d'une part , & les Payfans & les Bourgeois , de l'autre , ces jalousies & ces divisions qui finirent par l'esclavage de tous. Ce furent elles qui mirent Christine en état de gouverner ses Ministres avec autant d'autorité , & d'exiger de son peuple une obéissance aussi illimitée , que si elle eût été le Monarque de l'Europe le plus absolu.

Nous devons observer encore que dans le cours des deux derniers siècles , le caractère & les mœurs des derniers Ordres du peuple avoient subi un changement total. On a déjà montré que

ce changement avoit commencé sous le regne de Magnus-Ladulas. Si nous en exceptons les Dalécarliens , à peine trouverons-nous depuis ce temps-là parmi les Payfans Suédois la plus légère trace de cet esprit d'indépendance & de cet amour pour la liberté , qui les avoit distingués autrefois. Depuis cette époque , jusqu'à l'avénement de Gustave Vasa , tous les événemens que présente l'Histoire de Suede , semblent disposés à dessein de dégrader l'esprit humain & d'étouffer toute espece de sentiment généreux. Aussi ces mêmes Payfans nous paroissent-ils , sous Christine & ses successeurs , une race d'hommes toute différente de ses ancêtres Patriens , laborieux & soumis , ils semblent réunir toutes les qualités qu'un Monarque absolu peut desirer dans ses sujets ; ils semblent étrangers à toutes celles qu'il faut pour jouir de la liberté , ou même pour être susceptibles de la desirer (1).

---

(1) Whitelock , Ambassadeur en Suede sous le regne de Christine , ( & qui , à ce que m'ont assuré plusieurs gentilshommes Suédois bien versés dans l'histoire de leur pays , est parfaitement juste &

Un peuple dans une telle disposition eût mal secondé les efforts de ses supérieurs pour jeter les fondemens d'une liberté réelle ; comment eût-on pu se promettre qu'il appuyât des mesures qui , sans leur procurer aucun avantage , ne tendoient qu'à concentrer l'autorité dans les mains d'un petit nombre de ceux qui la lui faisoient déjà sentir avec tant d'insolence & d'orgueil ?

Aussi lorsque la vaine & capricieuse Christine , prenant la résolution fantasque d'abdiquer la Couronne , procura aux Grands l'occasion la plus favorable d'exécuter leurs desseins, ils ne furent pas en état d'y réussir. Il paroît par la réponse de cette Princesse aux remontrances que lui firent les Etats , pour la dissuader de quitter le Trône , qu'elle soupçonnoit qu'on tra-

---

« exacte dans ce qu'il rapporte des Suédois ) , donne pour une des raisons du petit nombre de procès qu'il y avoit en Suede » que les Payfans , les Bourgeois » & les hommes de basse condition y sont tellement esclaves de leurs Seigneurs & des Grands , » qu'à peine osent-ils leur rien contester en matiere » de droits ou de titres , mais qu'ils se soumettent » à leur volonté ».



moit le projet d'introduire une nouvelle forme de Gouvernement à sa mort. Mais Charles Gustave fut nommé successeur de Christine quelque temps avant l'abdication de cette Reine : par-là toutes les intrigues furent déconcertées, & les Suédois privés encore une fois des moyens de se garantir du despotisme.

Pendant le court regne de ce Prince, la Constitution n'éprouva aucun changement. Il gouverna avec autant d'autorité, & reçut de ses sujets la même obéissance que ses prédécesseurs immédiats. Il se proposa plutôt d'imiter la conduite de Gustave par la hardiesse de ses entreprises & la rapidité de ses conquêtes au-dehors, que d'étendre ses prérogatives au-dedans. La mort de ce prince fut suivie d'une minorité qui dura près de seize ans : elle remit encore les Etats à portée de réformer le gouvernement & de garantir la Nation contre les invasions du pouvoir arbitraire. Rien ne prouve mieux combien les Suédois étoient incapables de la liberté, que l'indifférence avec laquelle ils laissent échapper, depuis Gus-

rave Vasa, tant d'occasions de la recouvrer.

Les Etats montrèrent, il est vrai, à la mort de Charles quelque courage dans leur conduite, par rapport à la Régence nommée par son testament. Ils ôterent au Duc Adolphe, frere de Charles, la tutele du jeune Roi son neveu; alléguant pour raison, qu'ils n'avoient pas eu connoissance du testament qui le nommoit à cet Office; & que de pareilles dispositions, relatives au Gouvernement du Royaume, ne pouvoient être valides sans l'approbation des Etats.

Lorsque Charles XI prit ensuite les rênes du Gouvernement, ils exigèrent de lui un serment qui sert à faire voir comment les Suédois desiroient d'être gouvernés, quoiqu'ils ignorassent les moyens de contenir leur Monarque dans les bornes qu'ils vouloient lui prescrire, ou qu'ils n'eussent pas la fermeté de lui résister quand il viendrait à les franchir. Le serment étoit conçu en ces termes :

„ Nous maintiendrons & observerons également tout ce que les lois

„ de Suede exigent de nous par  
 „ rapport aux Etats en général & en  
 „ particulier : Nous nous conduirons  
 „ de la même maniere à l'égard de  
 „ tous nos sujets & de chaque individu  
 „ dans ce qui concerne leurs droits ,  
 „ leurs privileges & leurs propriétés  
 „ légitimement acquises ; voulant sa-  
 „ tisfaire la Nation , autant qu'il dé-  
 „ pendra de nous. — Et dans le cas  
 „ où il seroit nécessaire de faire quel-  
 „ que changement relatif à la défense ,  
 „ à la sûreté , à la prospérité & aux  
 „ besoins du Royaume , nous ne fe-  
 „ rons , ni ne souffrirons qu'il se fasse  
 „ rien sans l'avis du Sénat , ou sans  
 „ la participation & le concours des  
 „ Etats „.

On auroit de la peine à croire que  
 deux ans après que Charles eut donné  
 cette assurance solemnelle à ses sujets ,  
 il devint le Monarque le plus absolu  
 qui eût porté le Sceptre en Suede.

Les jalousies & les divisions qui sub-  
 sistoient entre les Nobles & les autres  
 Corps de l'Etat pendant le regne de  
 Christine, ayant été fomentées par cette  
 Princesse , ne firent que s'accroître sous



la minorité de Charles. La Régence avoit plongé le Royaume dans une guerre dispendieuse & inutile. Les taxes que le Roi jugea nécessaires d'imposer en conséquence , lorsqu'il prit l'administration des affaires , devinrent entre ses sujets une source de querelles qui produisirent un événement fort approchant de ce qui étoit arrivé quelques années auparavant en Danemarck , où le Clergé & la Bourgeoisie , par haine pour les Nobles , s'accorderent à remettre leurs droits entre les mains du Roi , afin que la Noblesse perdît aussi les siens.

Les Nobles Suédois ne supportoient pas ou supportoient peu le fardeau de ces impôts , qui retomboient en entier sur les Bourgeois & les Payfans. Ils regardoient l'exemption des taxes comme un des privilèges attachés à leur Ordre. Une distinction qui exemptoit des charges de l'État ceux qui avoient le plus de moyens d'y subvenir , étoit tout à la fois odieuse & injuste , sur-tout quand le poids des taxes étoit devenu si lourd que le reste de la Nation n'étoit plus en état de le porter.

Suivant la Constitution de Suede , une résolution prise par trois des Ordres de l'Etat lioit le quatrieme , hors certains cas particuliers ; & malgré le refus de son consentement elle acquéroit la force d'un Acte émané de tous les Ordres. Cette disposition donnoit à trois d'entr'eux la facilité de se liquer , quand ils jugeoient à propos , pour passer les Actes les plus préjudiciables aux intérêts de celui qui ne pensoit pas comme eux. Il est vrai que toutes les propositions relatives aux droits & aux privileges de chaque Ordre en particulier , ne pouvoient acquérir force de loi sans le consentement général ; mais il étoit aisé de ne pas l'attaquer directement dans sa qualité de Législateur , & de lui porter néanmoins les coups les plus sensibles en sa qualité de Membre de la Société. C'est ce que fit Charles : il obtint un Décret pour réannexer à la Couronne toutes les terres qui en avoient été démembrées depuis 1609. Le coup portoit entièrement sur les Nobles , en faveur desquels ces sortes de concessions avoient été faites , & la

plupart furent réduits à la dernière pauvreté.

Les Ordres inférieurs ne s'en tinrent pas-là. L'ombrage qu'ils avoient conçu du pouvoir que le Sénat s'étoit récemment attribué , égaloit presque l'impatience du Roi. Ils resserrèrent donc l'autorité de ce Corps dans des limites si étroites , qu'il cessa entièrement d'être un frein pour l'autorité royale. La résolution des Etats , à cette occasion , étoit conçue en termes si ambigus , qu'elle semble avoit laissé au Roi la pleine liberté de gouverner avec ou sans l'avis du Sénat. Il n'est pas difficile de juger lequel convenoit le mieux à un Prince tel que Charles XI. Enfin , comme s'ils avoient voulu se sacrifier eux mêmes à la satisfaction d'assouvir leur animosité contre la Noblesse , les Ordres inférieurs en vinrent à la résolution extraordinaire qui suit :

» Les Etats ont décidé que toutes les  
 » formes de Gouvernement, avec leurs  
 » additions , ne feroient plus considé-  
 » rées comme liant le Roi , mais qu'il  
 » feroit le maître de les changer selon  
 » sa volonté & son bon plaisir ; & qu'il  
 fera



„ fera nécessaire , pour le bien du  
 „ Royaume , qu'il ne soit pas obligé  
 „ de suivre aucune forme de Gouver-  
 „ nement , pourvu qu'il s'astreigne à  
 „ gouverner selon les lois & statuts du  
 „ Royaume ; que s'il gouverne avec le  
 „ consentement du Sénat , il ne fera  
 „ censé le faire que comme volontai-  
 „ rement & en vertu de son bon &  
 „ juste discernement. De sorte que Sa  
 „ Majesté , en qualité de Roi revêtu  
 „ du suprême pouvoir de gouverner  
 „ son Royaume conformément aux  
 „ lois & aux statuts , comme d'un hé-  
 „ ritage qu'il tient de Dieu , n'est res-  
 „ ponsable de ses actions qu'à Dieu  
 „ seul „.

Que ne mérite pas de souffrir de la  
 tyrannie une Nation capable de forger  
 ainsi ses propres chaînes , & d'établir  
 le despotisme par ses lois !

Les deux Souverains du Nord , dont  
 l'autorité avoit été le plus limitée , de-  
 vinrent alors les Monarques les plus  
 absolus de l'Europe. Mais les moyens  
 qui les conduisirent à ce degré de pou-  
 voir , quoique suivis des mêmes effets ,  
 furent directement opposés à ceux qui

fervirent à augmenter l'autorité des Princes dans les autres pays. Là c'étoit le Monarque qui tâchoit d'élever le peuple , pour balancer le pouvoir des Nobles ; en Suede & en Danemarck, c'étoit le peuple qui s'efforçoit d'abaif-fer les Nobles , pour les réduire à son niveau. Chez les premiers, le peuple & la Couronne gagnèrent ce que perdit la Noblesse ; chez les derniers , le Roi gagna seul , & la condition du peuple resta la même.

Ceci explique pourquoi le despotisme a fait en différens temps plus de progrès dans les Royaumes du Nord, que dans les pays plus voisins du Midi.

En Suede , l'objet des Bourgeois & des Payfans avoit été de déprimer les Nobles ; celui de Charles XI parut être d'avilir toute la Nation. Peu satisfait d'être le maître absolu de leurs libertés, il paroît avoir cru l'être également de leur propriété. Son injustice & sa rapacité ruinerent la moitié des individus du Royaume. Il est vrai qu'il liquida les dettes publiques, & qu'à sa mort il laissa à son successeur le trésor bien garni ; mais les voies dont il se

servit furent contraires à l'honneur & à l'humanité. Toute résistance de la part de ses sujets fut vaine. Le courage de la Nation étoit abattu ; le despotisme avoit jeté de profondes racines ; & Charles XII, en succédant à la Couronne, se vit en possession de toute l'autorité, qui s'accordoit si bien avec ses inclinations.

On connoît assez le regne de ce Prince, & les calamités qu'il attira sur son peuple : mauvais Prince, chez qui l'ambition fut démente, le courage sévère, & dont le principal titre à l'admiration publique se fonda sur la singularité de son organisation, & sur le défaut de cette sensibilité qui est la mere de toutes les vertus sociales.

Il y avoit certainement peu d'apparence que les Suédois pussent recouvrer sous ce Monarque de fer aucun des droits & des privileges dont ils avoient fait volontairement le sacrifice à son pere. Ils ne fussent probablement jamais parvenus à recouvrer une ombre de liberté, sans un heureux hasard qui brisa les chaînes où ils étoient tenus par cet homme extraordinaire. Cet événement



eut lieu dans un temps où le plus grand mécontentement se répandoit dans la Nation, où toutes les divisions étoient éteintes, où les factions étoient étouffées par un mal plus grand encore, par le despotisme; où tous les Ordres oubliant leurs jalousies & leurs animosités, étoient réduits à ne former qu'un vœu, celui de s'affranchir des maux auxquels ils avoient été depuis quelque temps exposés; & , ce qui étoit plus important, dans un moment où il n'y avoit point d'héritier immédiat de la Couronne, & où par conséquent ils étoient les maîtres de se former un nouveau Gouvernement.

---

## P A R T I E I I.

### S E C T I O N I.

*État de la Suede à la mort de Charles XII. Forme de Gouvernement qui y fut établie bientôt après.*

**D**ANS les deux Sections précédentes j'ai tâché de tracer une esquisse de l'Histoire de la Suede, du caractère

national , du génie & des mœurs des Suédois , qui pût mettre le Lecteur à portée de juger jusqu'où doit s'étendre la dénomination de *peuple libre* qu'on a donnée jusqu'à présent à cette Nation , & jusqu'à quel point elle étoit réellement susceptible de liberté.

Je vais actuellement donner une idée de la forme de Gouvernement établie en Suede à la mort de Charles XII , & qui de la monarchie la plus absolue de l'Europe , en fit tout-à-coup la plus limitée. J'expliquerai en même temps les causes qui faciliterent un si grand changement.

Rien de plus déplorable que l'état où l'ambition sauvage & le caractère inflexible de Charles XII avoient réduit la Suede. Outre la plus grande partie de la Finlande , elle avoit perdu ses meilleures Provinces , celles qui sont situées au midi de la Baltique. Son Commerce étoit anéanti , ses armées & ses flottes détruites ; également épuisée d'hommes & d'argent , elle eût été incapable de soutenir les guerres que l'obstination de Charles avoit persisté à renouveler , à moins d'employer ces

expédiens que le génie fertile de Goertz pouvoit seul trouver, & que le cœur impitoyable de Charles XII pouvoit seul adopter.

Toutes les ressources de l'oppression, toutes les extorsions qu'une industrie cruelle avoit pu inventer, ou que la violence d'un despote avoit pu mettre à exécution, furent employées contre les Suédois pour procurer à Charles les moyens de poursuivre ses chimériques projets, inutiles à son pays s'ils réussissoient, capables d'entraîner sa ruine certaine s'ils venoient à manquer de succès. Il seroit inutile d'en entreprendre le détail ; il suffit d'observer que les Suédois, admirateurs insensés des qualités mêmes de Charles qui avoient été la source de tous les maux, étoient prêts à voir échapper leur patience lorsque la mort de ce Prince le mit hors d'état de l'exercer plus long-temps. L'exécution de l'infortuné Goertz, condamné à perdre la vie pour avoir servi trop fidelement son Maître, prouve assez le ressentiment caché de la Nation & les mécontentemens que le peuple avoit été forcé de dissimuler.



Ces mécontentemens ne furent point particuliers à un Ordre de l'Etat; ils furent communs à tous. La Noblesse & le Clergé, les Bourgeois & les Payfans, tous avoient également souffert de la tyrannie. Fatigués des guerres étrangères, capables à peine de se défendre au-dedans, ils ne soupiroient qu'après la sûreté & la paix. Mais comme leurs malheurs avoient leur source dans le pouvoir illimité de leurs deux derniers Monarques, ils étoient convaincus que pour parvenir à l'une ou l'autre de ces fins, ils ne devoient pas souffrir que ce pouvoir demeurât plus long-temps attaché à la Couronne. Exposés aux dernières horreurs du despotisme, il avoient eu le loisir de pleurer la folie de s'être imposés eux-mêmes le joug sous lequel ils avoient si long-temps gémi.

Le Sénat avoit reçu une leçon frappante de modération : privé de toute son autorité par Charles XI, & dépouillé par Charles XII du peu de privilèges qui avoient échappé à l'avidité politique de son père, il sentit que le plus sûr moyen de conserver ses pro-

pres droits , étoit que les Etats fussent maintenus dans la pleine possession des leurs. D'un autre côté, les Etats guéris de leurs jalousies contre le Sénat , sentoient combien ils s'étoient mépris en humiliant ce Corps au point de ne pouvoir plus arrêter les entreprises de la Couronne.

Ainsi disposés & favorisés par les circonstances, les Suédois se trouverent encore à portée de recourir à leur ancien usage d'élire leur Souverain. Le caractère sauvage de Charles XII avoit du moins procuré un avantage à ses sujets. Incapable d'aucun sentiment tendre, ce Prince n'avoit jamais montré la moindre inclination pour le mariage ; il ne laissa point d'enfant pour héritier de son despotisme , qui , dans la situation des choses , se seroit probablement perpétué à jamais. A la mort de Charles le Sénat résolut d'appeler au Trône Ulrique-Eléonore sa sœur, épouse du Prince de Hesse ; mais il voulut qu'elle n'y parvînt qu'en vertu du choix libre des Etats , & aux conditions qu'il leur plairoit de lui prescrire. On crut qu'il falloit préalablement invali-  
der

der toutes les prétentions à la Couronne que cette Princesse pourroit faire valoir à raison d'un droit d'hérédité. Pour les détruire, on sembla chercher à dessein une objection fort éloignée, tandis qu'il s'en présentoit une très-naturelle. Ulrique étoit la plus jeune des sœurs de Charles, & si le droit de succéder à la Couronne résidoit quelque part, c'étoit dans sa sœur aînée, ou dans la postérité de cette sœur, en supposant qu'elle n'eût pas survécu à son frere. Mais faire usage de cette raison par rapport à Ulrique, c'eût été reconnoître la validité du titre d'hérédité dans un autre. Ils jugerent donc sagement qu'un Prince en qui ils admettroient, ou qui croiroit avoir quelque raison de s'attribuer un droit héréditaire à la Couronne, ( tel qu'auroit pu être le Duc de Holstein, fils de la sœur aînée de Charles ) seroit porté à imaginer que ses droits s'étendoient sur toute l'autorité dont avoient joui ses prédécesseurs. On décida que les fondemens sur lesquels Ulrique seroit déclarée sans titre à la Couronne, ne porteroient point sur ce qu'elle étoit



cadette des branches qui restoient de la famille royale. On s'étaya de la loi, qui déclaroit expressement que pour qu'une Princesse succédât au Trône, il falloit qu'elle ne fût pas mariée ; Ulrique l'étoit : cette raison ne lui laissoit ni droit ni prétexte pour contester les conditions auxquelles les Suédois lui offriroient le Sceptre. Aussi déferait-elle en tout aux avis du Sénat & à tous les changemens qu'on voudroit faire dans la Constitution.

Avant l'assemblée de la Diète elle publia une déclaration par laquelle elle renonçoit , pour elle & pour sa postérité, à tout pouvoir absolu , aussi-bien qu'à toutes les prérogatives de la Couronne qui seroient incompatibles avec les libertés de la Nation.

La première opération des Etats fut de déclarer , de leur côté, qu'ils s'étoient assemblés volontairement pour élire un successeur au Trône. Ils exigèrent d'Ulrique l'assurance par écrit , qu'elle consentiroit à porter la Couronne en vertu d'une élection libre , & non d'aucun autre titre. Ils remercièrent ensuite Sa Majesté » d'avoir témoigné ,

» dans sa précédente Déclaration , une  
 » aversion si juste & si raisonnable du  
 » pouvoir arbitraire ou absolu , dont  
 » les suites , ajoutaient-ils , ont gran-  
 » dement affoibli le Royaume & lui  
 » ont fait un tort qui entraîne la ruine  
 » presqu'irréparable de nous tous en  
 » général. Si bien que nous , les Con-  
 » seillers & les Etats du Royaume as-  
 » semblés , après avoir fait cette fâ-  
 » cheuse expérience , avons sérieuse-  
 » ment & unanimement résolu d'abo-  
 » lir entièrement un pouvoir arbitraire  
 » devenu si préjudiciable ».

Quelque sérieuse & unanime que  
 fût cette résolution , ils s'imposèrent  
 une tâche qu'il n'étoit pas aisé de rem-  
 plir. Il ne sembloit pas , à la vérité ,  
 difficile de lier les mains d'un Souve-  
 rain qui devoit recevoir la Couronne  
 d'eux aux conditions qu'ils voudroient  
 prescrire. Mais de simples conventions  
 avec le Prince pouvoient-elles suffire  
 contre le pouvoir arbitraire ? Il falloit ,  
 pour s'en préserver sûrement , faire un  
 changement total dans le Gouverne-  
 ment. Il falloit former une nouvelle  
 Constitution dont l'objet fût de rendre

immédiatement la liberté à un peuple accoutumé depuis long-temps à une soumission servile. De pareilles vues exigeoient de la part de ceux qui se chargeoient de l'office de Législateurs , des talens , une expérience & une profondeur de connoissance que peu d'hommes possèdent ; enfin , après avoir formé une telle Constitution , la nécessité de l'établir sur des fondemens solides ne présentait pas moins de difficultés.

La liberté n'est pas une plante qui croisse tout-à-coup. Elle n'acquiert des forces que par le temps , & ne prend racine que dans le sol qui lui est propre ; elle demande à être cultivée avec soin , elle veut être défendue avec une attention assidue contre les dangers qui l'environnent sans cesse. Or , l'expérience seule enseigne les moyens de la défendre & de la cultiver ; & il n'est guere possible que ceux qui ont vécu long-temps sous une monarchie absolue aient eu l'occasion de s'en instruire.

En vain donc établira-t-on chez un peuple une forme de Gouvernement calculée pour le rendre libre , s'il n'est



préparé à la recevoir. Comment trouver dans des hommes qui sortent de l'esclavage cette liberté de penser, cette élévation d'ame, cet esprit de vigueur & de force qu'inspire l'indépendance, & sur lesquels se fondent, entre le génie du peuple & la nature d'un Gouvernement libre, cette harmonie & ce concert d'où dépend sa stabilité ? Examinons à quel point les Suédois étoient préparés à recevoir la liberté lorsque la dernière forme de Gouvernement fut introduite parmi eux, & jusqu'à quel point ce Gouvernement étoit réellement propre à les rendre libre.

Ils avoient si souvent subi le joug du despotisme, que le caractère, les idées & les mœurs de la Nation devoient s'en ressentir. Les maux extrêmes auxquels ils avoient été en proie sous les deux derniers Princes, leur avoient appris à redouter le pouvoir arbitraire, mais sans leur donner ces qualités essentielles par lesquelles les hommes deviennent libres.

Les Payfans n'avoient plus cet esprit de hardiesse & d'indépendance qui distinguoit leurs ancêtres. Tandis que

ceux-ci avoient souvent poussé la turbulence & la licence au dernier degré , leur postérité dégradée par la servitude , & tombée dans l'extrémité contraire , n'étoit plus distinguée que par une soumission sans bornes.

Les Bourgeois , dont le commerce étoit ruiné par une suite des guerres de Charles XII , avoient perdu l'influence dont ils devoient nécessairement jouir dans une Constitution libre.

Plusieurs causes avoient contribué à précipiter les Nobles dans la pauvreté & dans la dépendance.

La coutume de partager également entre les enfans la propriété des peres sans aucun égard pour la primogéniture , la fréquente reprise des terres de la Couronne , & la réduction des patrimoines faite dans tout le Royaume par Charles XI (1) , avoient con-

---

(1) Lorsque Charles XI entra en possession des terres qu'on supposoit avoir appartenues autrefois à la Couronne , prononçant lui-même sur celles qui étoient dans ce cas , il laissa aux possesseurs la valeur d'environ soixante & dix livres sterling par an ; mais à l'assemblée suivante des Etats , il retrancha encore cette petite rente aux malheureux propriétaires , & l'annexa de même à la Couronne.

couru à plonger ce Corps dans une pauvreté extrême , qui , jointe à l'orgueil absurde de dédaigner toute autre profession que celle des armes , les rendoit certainement plus propres à être les instrumens d'un Prince absolu , que les Législateurs d'un pays libre. Ce n'est pas dans les camps qu'on peut s'instruire & se pénétrer des principes de la liberté.

Mais ce qui formoit le principal obstacle à l'établissement d'une liberté réelle parmi les Suédois , étoit la division de la Nation en classes distinctes , entre lesquelles il n'y avoit jamais ni liaison ni association. Pour conserver une Constitution libre , s'il faut , selon l'expression d'un Ecrivain distingué par sa sagacité (1) , qu'il y ait d'un côté un certain degré d'opposition entre les vues & les intérêts des différens Corps qui la composent , il faut aussi pour sa sûreté une réunion de vues & d'intérêts dans le Corps entier de la Nation.

Comme Membres de la Législa-

---

(1) Delolme , pag. 201.



tion , possédant chacun des droits & des privilèges particuliers , & dépositaires du pouvoir , ces Corps doivent s'inspecter & se contenir les uns les autres.

Comme Membres de la même Société , ils n'ont dans le fait qu'un intérêt commun , celui de la prospérité générale de leur pays , & ils ne peuvent assez resserrer leur union (1).

Rien ne s'oppose tant à cette union que ces distinctions de classes dans la Société , qui , sans contribuer à y maintenir le bon ordre , ou à soutenir le Gouvernement , ne servent qu'à inspirer à une classe d'hommes l'orgueil & l'insolence , & aux autres la jalousie & la haine.

Toute distinction inutile doit donc être bannie d'un pays libre. Les seules qu'on y puisse admettre , sont celles qui peuvent faire naître un degré d'opposition entre les vues & les inté-

---

(1) Ceci n'a point de rapport à ces divisions de partis qui doivent exister dans un peuple. Elles naissent de la diversité des opinions & non de la différence des intérêts ; on n'y connoît qu'un objet , & l'on n'y dispute que sur les moyens d'y parvenir.

rêts des parties constituantes de la législation (1).

L'on ne devroit en souffrir aucune tendant uniquement à favoriser l'orgueil des individus.

L'Angleterre est le seul pays en Europe où la distinction de Noble & de non-Noble n'est pas portée plus loin que ne l'exige la nature du Gouvernement ; les Nobles , comme tels , n'y forment point une classe distincte du reste de la Nation.

Comme il n'y a que le Chef de chaque famille Noble qui ait droit aux honneurs & aux privileges de la Pairie , ce n'est pas l'homme qui peut compter une longue suite d'ancêtres

(1) Par exemple , si de deux parties qui entrent dans la composition d'une Constitution libre , l'une est héréditaire & l'autre élective , cette circonstance produira naturellement une opposition entre leurs intérêts : si elles étoient toutes deux électives, ou toutes deux héréditaires , elles pourroient s'unir dans le dessein d'augmenter le pouvoir commun aux dépens des libertés de la Nation ; mais dans l'autre cas , les Législateurs héréditaires seront trop jaloux de cette distinction , pour souffrir qu'elle soit usurpée par les électifs ; & par cette raison jamais les derniers ne se ligueroient avec les premiers pour acquérir un pouvoir anticonstitutionnel qu'ils savent bien qu'ils ne garderoient pas long temps , tandis que les autres en jouiroient à perpétuité.

titrés , mais le Législateur héréditaire qui est lui-même Noble.

Les branches cadettes de ces familles n'ayant aucune part à la Législation , jouissent à peine de quelques distinctions honorifiques parmi les autres sujets , & vont bientôt , ainsi que leurs descendans , se perdre , pour-ainsi-dire , dans la masse générale du peuple. Elles forment entre la Noblesse & les autres classes de la Nation , un anneau qui lie les intérêts de ces deux Ordres , qui les empêche de se diviser comme Membres de la même Société , & qui fait de cette Société une chaîne continue dont aucune partie ne peut être touchée sans que tout le reste n'en soit affecté comme par une sorte de communication électrique.

Dans les pays où ceux qui ont été une fois ennoblis , transmettent également les honneurs & les privilèges de la Noblesse à toute leur postérité , aucun lien de cette espèce n'unit les Nobles au reste de la Nation. La ligne de séparation qui les partage à jamais , interrompt sans retour la chaîne de la



Société , & les extrémités qui se touchoient se repoussent mutuellement , plutôt qu'elles ne s'attirent. On n'y trouvera donc point , dans la Nation prise en total , cette unité de vues & d'intérêts d'où dépend , en grande partie , la sûreté d'une Constitution libre.

D'après ces principes , on sent aisément que le partage de la Nation Suédoise en trois classes distinctes , de Nobles , de Bourgeois & de Payfans , dont les intérêts se croisent continuellement , n'étoit en aucune maniere favorable à la liberté ; on s'en convaincra mieux encore par l'exposé succinct de la dernière forme de Gouvernement établie à la mort de Charles XII.

Elle consistoit en cinquante & un articles présentés par les Etats à Ulrique-Eléonore pour avoir son approbation. Sa Majesté ne pouvoit manquer d'y souscrire , puisque son élection dépendoit de son entier acquiescement à tout ce que la Diète jugeroit à propos d'établir. Je ne parlerai que de ceux qui devoient servir de barrière à l'autorité royale , ou assurer les libertés de la Nation.

Les Etats étoient composés , comme par le passé , des quatre Ordres ; des Nobles , du Clergé , des Bourgeois , & des Payfans.

Ils devoient s'assembler tous les trois ans au milieu de Janvier , ou plus souvent si le Roi , ou ( en cas d'absence , de maladie , ou de mort ) le Sénat , croyoit nécessaire de les convoquer.

Si le Roi , ou le Sénat , négligeoit de les assembler au bout de trois ans , comme la loi le portoit , ou si même la convocation ne se faisoit pas pour le jour précis pris par les Etats à la dernière Diete , ils avoient le droit de s'assembler eux-mêmes ; & tout ce que le Roi ou le Sénat auroient fait dans l'intervalle , devoit être regardé comme nul.

Le temps fixé pour la durée de la Diete étoit de trois mois ; mais comme ses Membres avoient seuls le pouvoir de la dissoudre , il dépendoit d'eux de la prolonger autant qu'ils le jugeroient à propos.

Les Etats une fois assemblés , c'étoit en eux que résidoit , dans le fait , la

totalité du pouvoir suprême. L'autorité du Roi & du Sénat étoit suspendue ; ils cessoient d'avoir part à ce qui se passoit , ou n'y participoient que pour apposer leur sceau & mettre leur signature aux décisions de la Diète , soit qu'elles leur agréassent ou non. Les États avoient , indépendamment du Roi & du Sénat , les mêmes pouvoirs que les deux Chambres du Parlement d'Angleterre ne possèdent que conjointement avec le Roi.

En tout temps le pouvoir législatif leur étoit réservé dans son entier. Le Roi & le Sénat , qui n'y avoient aucune part , ne jouissoient même pas du droit de s'opposer aux résolutions de la Diète qui attaquoient directement les droits royaux & sénatoriaux , dont la conservation dépendoit ainsi uniquement de la modération d'une assemblée populaire. Les États possédoient seuls le pouvoir de déclarer la guerre ou de faire la paix , & de changer le titre de la monnoie. Toutes les fois qu'il venoit à vaquer une place de Sénateur , ils présentoient au Roi trois sujets , parmi lesquels Sa Majesté



étoit obligée d'en choisir un ( 1 ). De sorte que si un Sénateur mouroit dans l'intervalle de deux Dietes, sa place ne pouvoit être remplie qu'à l'assemblée suivante des Etats. Enfin ils étoient les maîtres de démettre tout Membre du Sénat dont ils désapprouvoient la conduite, ou de lui accorder sa retraite s'il la demandoit.

On peut dire que pendant la tenue de la Diète le pouvoir exécutif résidoit en grande partie dans un certain nombre de personnes choisies dans les trois Ordres de la Noblesse, du Clergé & de la Bourgeoisie, qui constituoit ce qu'on appeloit le *Comité secret* ( 2 ). Il ne pouvoit plus se trouver dans le Sénat, puisque ce Corps étoit comptable aux Etats de son administration pendant l'intervalle des Dietes, & susceptible d'être congédié ou blâmé. S'il eût pu être en posses-

( 1 ) Nous verrons dans la suite combien ce privilège, tout mince qu'il étoit, fut encore borné.

( 2 ) La Diète commençoit par nommer ce Comité, qui duroit aussi long-temps qu'elle. Le nombre de ceux qui devoient le composer étoit au choix de chaque Assemblée, pourvu qu'il y eût toujours deux Nobles contre un d'un autre Ordre.

sion du pouvoir exécutif, il auroit été forcé dans ce cas de se détruire lui-même. Quant au pouvoir judiciaire, les Etats s'attribuoient le droit de l'exercer quand bon leur sembleroit, en évoquant à eux les causes pendantes aux Cours ordinaires de Justice, pour les faire juger par une commission qu'ils nommoient eux-mêmes, & qu'ils composoient de leurs propres Membres ( 1 ).

Rien ne pouvoit être plus formidable ni plus propre à anéantir toute liberté que cette Cour, qui, dans le fait, réunissoit tout à la fois les puissances législative, judiciaire & exécutive. Ce qui la rendoit plus monstrueuse encore, c'est que jugeant sur

---

(1) Il y a trois Cours de Justice souveraines en Suede, une à Stockholm, une à Jonkoping & une à Abo. D'après la forme originaire du Gouvernement, personne ne pouvoit être jugé que par l'une d'elles en tout ce qui intéresse la vie & l'honneur. Mais les Etats dénaturèrent cette disposition quand il leur plaisoit, trouvant que ces Cours n'étoient pas des instrumens de partis tels qu'il leur en falloit. Ils avoient donc quelquefois recours à l'érection du Tribunal momentanée dont je viens de parler. Jamais le despotisme Asiatique ne surpassa celui qu'une telle Cour peut exercer.

tous les crimes de haute trahison , elle étoit en général Juge & Partie en même temps ( 1 ).

A l'expiration de la Diete le pouvoir exécutif étoit partagé entre le Roi & le Senat , mais de maniere que le Prince n'y avoit que très-peu de part.

Il n'étoit distingué des Sénateurs que parce qu'il avoit deux voix , & qu'à égalité de suffrages son opinion prévaloit.

Les personnes des Sénateurs étoient sacrées dans tout ce qui avoit rapport à leurs fonctions ; la peine de mort étoit décernée à quiconque accuseroit un Sénateur de quelque chose de difamant relativement aux fonctions de son Office , à moins que l'accusateur ne pût prouver légalement ce qu'il avoit avancé. ( *Lois criminelles de Suede. 5<sup>e</sup>. chap. 2.* ) Quiconque attaquoit de vive voix ou par écrit un Sé-

---

(1) Cette Cour connoissoit aussi de ces sortes d'Ecrits sur le Gouvernement , que ceux qui gouvernent trouvent bon de qualifier de libelles. La liberté de la presse pouvoit-elle subsister lorsque le parti offensé devoit être Juge de l'offense & condamner l'offenseur ?



nateur en qualité d'homme public ; étoit condamné à lui demander pardon publiquement & à payer une amende considérable.

Le Sénat avoit tant d'influence sur la disposition de tous les emplois au-dessous du rang de Sénateur , qu'il étoit en grande partie le maître de conférer à son gré tous ceux qui étoient vacans ( 1 ). Enfin , il étoit presque entièrement indépendant du Roi , en ce qu'il avoit le droit de s'assembler sans son ordre , & de traiter

( 1 ) On dispoit de la manière suivante de tous les emplois militaires depuis le Colonel jusqu'au Feld-Maréchal , & de ceux du même rang dans les départemens civils. Le Sénat choisissoit trois sujets qu'il présentoit au Roi , & sur lesquels il étoit obligé d'en nommer un , lors même qu'il auroit eu de bonnes raisons de les rejeter tous. Quant aux emplois inférieurs , les différens Colléges ( c'est ainsi qu'on appelle en Suède les Bureaux publics ) auxquels ils ressortissoient , présentoient ce qu'ils appeloient une *proposition* au Roi , en présence de deux Sénateurs. Cette proposition contenoit le nom de trois personnes , parmi lesquelles Sa Majesté devoit en choisir une pour remplir la place qui vaquoit dans un département civil. S'agissoit-il d'un emploi militaire , le Collège ou le Bureau de la guerre présentoit un sujet , & le Sénat un autre ; le Roi nommoit l'un des deux. Les places plus relevées de l'Etat , celles qui exigeoient le plus de confiance , étoient exceptées de ce Règlement & données à la pluralité des voix dans le Sénat.

en son absence les affaires les plus importantes de la Nation.

Ils lisoient sans le consulter toutes les dépêches des Ministres étrangers , & ne lui laissoient rien à faire que de signer des ordres donnés sans son consentement.

Si tels étoient le pouvoir des Etats & l'autorité du Sénat , il est évident qu'il en restoit peu entre les mains du Roi.

Dans la réalité , il ne pouvoit être considéré comme Souverain lui-même ; il ne pouvoit être regardé que comme le Représentant de la Majesté des Etats , Représentant trop limité par ses constituans , pour avoir une volonté à lui ; ou plutôt il sembloit n'être qu'une poupée d'Etat qui se montroit à certains jours de parade ornée de tout l'attirail de la Royauté , pour en imposer au peuple & lui faire imaginer qu'il avoit un Roi.

Nous avons vu qu'on ne lui accordoit aucune part dans la Législation , puisqu'il n'avoit pas même de voix négative sur les propositions des Etats. Il étoit conséquemment destitué de tout moyen de conserver en son en-

tier le peu de privilèges qu'il avoit trouvé annexés à la Couronne.

Il ne pouvoit ni lever des troupes , ni équiper des flottes , ni bâtir des forteresses , sans le consentement des Etats. Il ne pouvoit faire ni la guerre , ni la paix , ni former des alliances & conclure des traités de sa propre autorité. Il dépendoit de chaque Diète pour les revenus nécessaires à sa dépense ordinaire , & ils étoient accordés avec tant d'épargne que le superflu de ses finances ne le mettoit certainement pas en état de regagner par son crédit ce qui lui manquoit du côté du pouvoir. Les précautions des Etats empêchoient également que la Couronne pût jouir de l'un ou de l'autre. Le Roi n'étoit pas maître de disposer des emplois les moins importants , & il y eut un temps où il ne pouvoit pas même renvoyer un domestique qui l'auroit offensé.

Telles furent les bornes prescrites au pouvoir de la Couronne que venoit de porter Charles XII ; le peu de prérogatives qui restoit au Roi se réduisoient à ce qui suit :



1°. L'office de Roi étoit héréditaire ; tous les autres offices ne l'étoient pas en Suede.

2°. Il avoit la souveraineté ou la prééminence avec toute la pompe extérieure & les décorations de la Majesté.

3°. Sa personne étoit sacrée , de maniere que quiconque lui manquoit de respect par écrit ou de vive voix , encouroit la peine de mort.

4°. Il étoit l'unique source visible des honneurs , c'est-à-dire que lui seul pouvoit créer des Comtes & des Barons , ou introduire de nouveaux Membres dans la Chambre des Nobles ; mais il étoit bien restreint dans l'exercice de ce droit par l'un des articles de la forme du Gouvernement.

5°. Seul il pouvoit faire grace à un criminel après que sa sentence avoit été prononcée. Cependant le Sénat étoit autorisé à le dissuader de faire usage de sa prérogative , & cette autorisation suffisoit pour infirmer les résolutions de Sa Majesté dans ces occasions.

6°. Enfin le Roi avoit , comme on

l'a déjà observé, deux voix dans le Sénat.

Telle fut la forme de Gouvernement établie en Suede lorsqu'Ulrique-Eléonore y succéda à son frere sur le Trône.

Il est clair que le grand objet des Suédois qui l'établirent, fut d'ôter à leurs Monarques tout moyen de redevenir absolus.

Ils semblent ne s'être occupés que de priver la Couronne de toutes ses prérogatives. Aveuglés par les maux qu'ils avoient soufferts du despotisme sous les deux regnes précédens, ils ne virent pas que la liberté peut courir d'autres dangers que ceux des usurpations de l'autorité royale; ils oublièrent qu'un Prince gêné par de trop fortes entraves, peut s'abandonner au désespoir, & pour s'en dégager, recourir aux plus fatales extrémités.

Comme ils n'avoient vu en dernier lieu la monarchie que sous l'aspect le plus effrayant, celui du despotisme, ils l'eussent probablement abolie, si la masse du peuple n'avoit encore été prévenue en sa faveur. En conservant

l'Office de Roi , ils traitèrent leur Souverain comme un animal dangereux & féroce qu'on ne voudroit pas détruire , mais qu'on chargeroit de chaînes pour l'empêcher de nuire.

Cette forme de gouvernement qui anéantissoit le pouvoir du Roi , en en conservant le titre , étoit-elle propre à rendre la Nation libre ? Pouvoit-elle conduire à une fin si desirable & si difficile à obtenir ? Etoit-elle adaptée au génie , à la disposition & à la situation des habitans ? Les Suédois étoient-ils capables dans tous les cas d'en tirer quelque fruit ? Je crois qu'on ne peut répondre que négativement aux unes & aux autres de ces questions.

On a pu s'appercevoir qu'il y avoit dans la contexture même de ce Gouvernement , des vices qui dans le principe en annonçoient la chute. Ces vices infectant bientôt toute la masse de la Constitution avant que le peuple eût pu adopter les principes politiques qui convenoient à sa nouvelle situation , ne tarderent pas à faire éclore tant de corruption , de dissen-



sions , de confusion & d'anarchie , que la Nation , sans avoir à peine joui de la liberté , se vit exposée à tous les désordres & à toute la tyrannie que la violence des factions est généralement capable de produire.

Le vice le plus essentiel & le plus frappant de cette Constitution , qui seul devoit entraîner sa chute , étoit le défaut d'équilibre dans toutes ses parties. Car l'existence même du pouvoir exécutif dépendant du pouvoir législatif , celui-ci pouvoit s'arroger l'autorité entière.

Il pouvoit ainsi réunir en lui les deux pouvoirs , & y ajouter encore la puissance judiciaire. C'est ce qu'il avoit fait en érigeant ces tribunaux momentanés dont j'ai déjà parlé ; car leurs Membres étant tirés du Corps législatif même & nommés par lui , c'étoit à-peu-près comme si tout ce Corps fût devenu lui-même Cour de Judicature.

Cette forme de Gouvernement présentoit un autre vice , en ce que le Roi étoit totalement destitué de pouvoir.

Rien de plus absurde que l'idée de conserver l'Office de Roi dans une Constitution libre, sans tâcher de le rendre utile à la liberté.

Il étoit naturel à un peuple si violemment accablé par le despotisme, d'être excessif dans ses précautions contre l'autorité royale au moment où il se voyoit en état de lui prescrire des bornes; mais il ne connoissoit pas assez les vrais principes de la liberté, pour concilier les droits du Roi avec la liberté de la Nation. Les Suédois s'attachèrent tellement à restreindre leur Monarque, qu'ils ne songerent pas à garantir leur liberté des dangers qui la menaçoient d'autre part.

Ils ôtèrent à la Couronne toute espèce d'influence sur les Etats & tout moyen de les corrompre; mais, comme je le montrerai dans la suite, ils laissèrent le champ libre à une corruption plus fatale en elle-même, plus ruineuse pour le pays & plus destructive de la liberté. Ils n'avoient eu d'autre intention, en conservant l'Office de la Royauté, que celle de condescendre au goût du peuple encore attaché

ché à la Monarchie & auquel il falloit quelqu'un dans l'Etat qui portât le titre de Roi. On n'imagine pas en effet à quelle autre vue ce titre pouvoit répondre.

Le Roi n'étoit pas en état de réprimer la puissance législative, puisqu'il n'y avoit aucune part; elle pouvoit s'attribuer tous les droits de la puissance exécutive. Lorsque ces deux puissances résident dans les mêmes mains, la tyrannie doit s'ensuivre, & le seul moyen de prévenir leur union est de souffrir que le pouvoir exécutif ait assez de part à la législation pour être en état de défendre ses prérogatives.

L'établissement d'un premier Magistrat dans un Gouvernement libre, a le grand avantage de mettre le pouvoir exécutif dans les mains d'un seul; mais le Roi de Suede ne jouissoit que fort imparfaitement de ce pouvoir, que le Sénat se réservoit presque tout entier. Le Monarque ne pouvoit donc en aucune maniere contribuer à maintenir l'équilibre entre les parties de la Constitution. D'un côté, il ne pouvoit



empêcher les branches aristocratiques d'empiéter assez les unes sur les autres pour changer de Gouvernement en une Oligarchie continuelle ; de l'autre , il ne pouvoit réprimer la licence qui regne toujours dans une assemblée populaire qui ne reconnoît aucun supérieur.

Les Suédois furent alternativement exposés à ces deux genres de maux. Pendant l'assemblée des États, ils éprouverent tous les désordres qui naissent des factions & de la violence des partis ; & pendant les intervalles des Diètes , le Sénat leur fit ressentir toute la rigueur de l'oppression , qui est naturellement le fruit de l'Oligarchie.

Sans recueillir aucun des avantages qu'un Gouvernement libre peut tirer de la Royauté lorsque la Constitution lui laisse une portion raisonnable de pouvoir , les Suédois furent ainsi exposés à tous les dangers que pouvoient courir leurs libertés dans la situation d'un Prince qui , ne recevant d'une part que des mortifications , ne pouvoit de l'autre y voir que des motifs capables d'aiguillonner son ambition , ou de lui en

inspirer quand il n'y auroit pas été porté naturellement ; tandis que le peuple habitué à respecter le titre de Majesté, & conduit par l'impression que la pompe & la décoration extérieure font sur l'esprit des hommes , continuoit à le regarder du même œil que ses anciens Souverains. Il en résultoit pour le Monarque un moyen d'autant plus assuré de se concilier la bienveillance du peuple , qu'on ne pouvoit lui attribuer la mauvaise administration des affaires publiques , à laquelle il avoit si peu de part.

Si nous examinons ensuite la composition des Etats, leur situation & la condition de ceux qui étoient appelés à la fonction de Législateurs avec une autorité suprême & presque illimitée , nous découvrirons dans cette forme de Gouvernement des vices sans nombre qui à la première vue pouvoient avoir échappé.

Nous avons vu que les Etats étoient composés de la Noblesse , du Clergé , de la Bourgeoisie , & des Payfans.

Premierement : ce Corps des Nobles formoit en Saede , ainsi que dans d'au-

tres pays du Continent , une Classe absolument distincte du reste de la Nation , Les honneurs & les propriétés de chaque famille Noble se répartissoient également dans toutes ses branches. La Noblesse , nombreuse , fiere & pauvre , devoit donc être peu propre à avoir part à la Législation d'un pays libre. Tandis que leur pauvreté les rendoit nécessairement dépendans , leur orgueil les assujettissoit dans cet état , puisqu'ils dédaignoient d'acquérir par le Commerce cette indépendance à l'égard de la fortune , qui doit entrer dans le caractère d'un Législateur. La ligne de séparation tracée entre eux & le reste de leurs Concitoyens étoit trop bien marquée pour ne pas mériter attention , & l'orgueil en étoit trop flatté pour ne pas la faire appercevoir.

Ils s'associoient rarement aux Membres d'un autre Ordre ; ils les tenoient à une très-grande distance d'eux ; & dans un Gouvernement libre ils conservoient vis-à-vis leurs inférieurs cette arrogance qui dans les Monarchies absolues semble souvent les consoler du sentiment de leur propre néant auprès de leur Maître.



Leur corps étant trop nombreux pour s'assembler tous à la fois, le Chef de chaque famille avoit seul le droit de siéger aux Etats; mais ceux qui étoient revêtus de cet important privilege n'ayant pas plus de richesses que le reste de leurs familles, ils se trouvoient souvent hors d'état de l'exercer. Un grand nombre de ces nobles qui avoient droit d'assister aux Dietes ne pouvoient payer la petite dépense qu'occasionnoient leur déplacement & leur résidence à Stockholm pendant le peu de temps que durait la Diète.

Les Chefs de la plupart des plus anciennes familles de Suede, de celles mêmes qui tenoient le premier rang parmi les Nobles & qui jouissoient de la plus grande considération dans le peuple, n'avoient d'autre moyen de subsister que les émolumens des emplois qu'ils occupoient; les Membres mêmes du Sénat n'avoient d'autres revenus que les gages de leur Office; & comme en cas de déposition les Sénateurs ne pouvoient plus accepter d'emploi inférieur, ils étoient forcé de recourir à toutes sortes de moyens pour se

maintenir en place. En accordant un droit héréditaire dans la Législation aux Nobles dépourvus de propriétés , la Constitution les exposoit à être corrompus , ou les forçoit à l'être ; tandis que les Sénateurs étoient obligés eux-mêmes de chercher à corrompre , puisque leur existence même dépendoit du parti qu'ils pouvoient se former dans les Etats.

Si les Nobles qui avoient droit de siéger à la Diète , ne vouloient ou ne pouvoient point y assister en personne , ils avoient la liberté de donner à quelqu'un de leur Ordre , qui n'avoit pas le même droit , un plein-pouvoir d'y agir & d'y voter en leur nom.

Ceux qui recevoient ces pleins-pouvoirs exerçoient les fonctions de Membres de la Diète dans toute leur étendue , sans être comptables de leur conduite envers leurs Constituans.

Les Nobles Suédois étant si pauvres , il n'est pas surprenant que plusieurs aient donné leurs pleins-pouvoirs pour de l'argent ; & il n'en falloit pas beaucoup pour acheter un droit qui , faute de moyens pour l'exercer , seroit de-

meuré inutile au propriétaire (1), s'il fût resté entre ses mains.

Cet usage donnoit aux Sénateurs la facilité d'introduire dans la Chambre des Nobles autant de créatures qu'il leur en falloit pour mettre ce corps dans leurs intérêts. Comme le pouvoir du Sénat durait trois ans, & que pendant ce tems il disposoit de presque tous les emplois civils ou militaires, il avoit de quoi se faire parmi les Membres qui devoient composer la prochaine Diète un parti qu'il n'étoit pas aisé de détruire pendant le peu de temps qu'elle étoit assemblée. Il est donc clair que, l'influence étrangère à part, ce Gouvernement tendoit naturellement à l'Oligarchie.

Secondement: à l'égard du Clergé, il n'est pas nécessaire d'examiner ici quelle part on peut lui accorder dans la Législation d'un pays libre. Par la nature de son établissement il n'avoit

---

(1) En peu de temps ces pleins pouvoirs ( ou *fullinaghis* ) devinrent une espèce de marchandise : on les donnoit au plus offrant & dernier enchérisseur. Il falloit cependant que l'acheteur fût sur ses gardes ; il n'est pas sans exemple que les mêmes pouvoirs aient été vendus deux fois à différens Agens de partis opposés.



pas en Suede autant d'influence qu'il peut en avoir eu ailleurs (1).

Troisièmement : quant aux Bourgeois, ils étoient choisis par la Cités & les Villes en Corps, à-peu-près comme les Membres des Communes le sont en Angleterre. Mais elles ne pouvoient élire que des Bourgeois proprement dits, & non des Nobles ou des Gentilshommes (2).

Ce droit exclusif des Marchands & des Commerçans de représenter les Cités & les Villes, qui paroît assez propre à leur donner un certain degré de considération dans l'Etat, ne seroit en Suede qu'à maintenir & à perpétuer avec la plus grande précision la distinc-

(1) Le Clergé de Suede est peut-être le plus pauvre de l'Europe, de sorte que la grande & la petite Noblesse ne songent guere à prendre le parti de l'Eglise. Mais comme dans chaque district ce sont les Paroissiens qui élisent leurs Ministres, ceux-ci n'ont pas cet esprit servile que produit ailleurs la dépendance des Ecclésiastiques à l'égard de Patrons particuliers.

(2) Le mot de *Bourgeois* n'emporte pas en Suede la même signification qu'en Angleterre. Il ne désigne proprement que ceux qui sont ou qui ont été engagés dans le Négoce ou dans le Commerce, & il ne renferme aucun individu des autres Ordres participant des droits de Cité.

tion entre les Nobles & les Plébéïens.

Si par la Constitution les branches cadettes des familles Nobles eussent été éligibles pour siéger aux Etats parmi les Bourgeois , leurs vues se feroient tournées vers le Commerce ; par-là elles auroient acquis des propriétés qui les eussent rendues capables de devenir Membres indépendans de la Législation , au lieu de s'opiniâtrer à garder un caractère qui ne servoit qu'à faire contraster d'une maniere plus ridicule leur pauvreté avec leurs titres & leur orgueil.

Quatrièmement : ce que je viens de dire de l'Ordre des Bourgeois s'applique également à celui des Payfans.

Ils ne pouvoient élire leurs Représentans que dans leur propre Corps. Il falloit à la lettre être Payfan , pour pouvoir devenir leur Député.

Il étoit absurde de donner des droits à la Législation & une voix dans les plus importantes affaires de la nation à des hommes que leur état éloigne nécessairement des lumieres qu'exigent des fonctions de cette espece ; trop ignorans pour connoître

les moyens de faire du bien à leur pays , ou pour juger ceux que les autres proposent ; enfin d'autant plus sujets à être corrompus , qu'ils résisteront moins à une offre qui seroit insuffisante pour donner à des personnes d'un rang plus élevé la tentation de s'écarter de leur devoir.

S'il s'élève tant d'objections contre les personnes qui composoient les Etats , il ne s'en présente pas moins contre leur maniere de procéder dans leurs Assemblées. Les Bourgeois & les payfans ne siégeoient pas ensemble dans la même Chambre , comme font les Chevaliers & les Bourgeois en Angleterre. Ces deux Ordres s'assembloient chacun à part. Il en étoit de même du Clergé & de la Noblesse ; en sorte qu'on pourroit proprement dire , que la Législation étoit composée de quatre chambres de Parlement.

Le consentement des quatre Ordres n'étoit pourtant pas nécessaire pour donner force de loi : celui de trois suffisoit. Ainsi chaque partie constituante de la Législation , n'avoit



pas le droit d'opposition contre les trois autres, & étoit obligée d'acquiescer à leur décision.

Il arrivoit de-là que des délibérations pouvoient obtenir la sanction des États contre le gré même de la pluralité de tous les Membres pris collectivement. Supposons, par exemple, qu'un Ordre rejetât unanimement une proposition admise dans chacun des trois autres en vertu d'une très-petite pluralité de suffrages, cette pluralité pouvoit n'être que d'une ou deux voix dans chaque Ordre, & ne pas s'élever au-delà d'une demi-douzaine de suffrages dans les trois Ordres ensemble. Il est évident que dans ce cas l'opinion de six personnes devoit l'emporter sur un Ordre entier.

Par la même raison, un parti formé dans trois des Ordres pouvoit prendre des résolutions ou faire des lois très-préjudiciables à l'intérêt du quatrième, & se trouvoit maître de régler des points où le quatrième seul étoit intéressé.

Ainsi les Nobles qui méprisoient le commerce, le Clergé, qui n'y avoit

aucun intérêt , & les Payfans qui n'y entendoient rien , pouvoient donner force de loi à des actes importans sur cet objet , quoiqu'ils fussent rejetés unanimement par les Bourgeois. S'il paroît qu'il y ait eu quelquefois dans les quatre Ordres assemblés de petites altercations à vider , des ressentimens réciproques à satisfaire , rien ne semblera plus naturel quand on considérera qu'ils formoient des classes entièrement distinctes , & que , les Etats une fois séparés , les individus ne se rencontroient plus dans la vie privée.

Jusqu'ici je n'ai parlé que de quelques-uns des vices de la forme du Gouvernement en elle-même , & de ce qu'on peut justement objecter contre les personnes chargées de la Législation.

La grande erreur des auteurs de cette Constitution consiste , en ce qu'en donnant tant d'attention à la liberté politique & à la part que la Nation devoit avoir dans le Gouvernement , ils perdirent totalement de vue la liberté civile , ou celle des individus considérés comme Membres particuliers de la Société.

C'est la jouissance entiere de la liberté civile qui attache un peuple à la liberté politique. La premiere influence sur toute la Société, & le dernier de ses Membres participe aux biens qu'elle répand. Les avantages immédiats de la liberté politique ne se font sentir qu'à une portion du peuple infiniment plus petite.

N'accusons cependant pas de négligence les auteurs de la derniere Constitution de Suede, s'ils n'ont pas donné la même attention aux droits particuliers des individus qu'à la liberté politique de la Nation. La forme de Gouvernement par laquelle on se proposoit de l'introduire, a été établie tout d'un coup. Peut-être les lois qui ont pour objet la liberté civile ou la sûreté des personnes & des propriétés, ne sauroient être conçues & exécutées aussi promptement. Elles sont en général le résultat de l'expérience; & ce n'est qu'après de fréquentes épreuves, qu'elles atteignent à une perfection capable de remplir les vues de leur institution.

L'introduction immédiate des lois



de ce genre chez un peuple qui n'étoit pas encore disposé à les recevoir , étoit donc peut-être une tâche au-dessus de la capacité des nouveaux Législateurs de la Suede ; ou , satisfaits de leurs travaux quant à la liberté politique , ils laisserent à leur postérité le soin de pourvoir à celle des individus. Le changement qu'éprouva le Gouvernement n'en produisit presque aucun dans la condition du grand Corps du peuple ; il se trouva exposé à la même oppression qu'auparavant , & par conséquent n'eut pas lieu de s'applaudir d'une innovation qui ne lui procuroit aucun avantage.

D'ailleurs les Suédois étoient prévenus en faveur du Gouvernement auquel ils avoient été accoutumés. D'habiles & de grands Princes avoient occupé leur Trône ; en s'attachant à leurs Monarques , ils s'étoient attachés insensiblement à la Monarchie même. Leur vanité nationale avoit été flattée de la grande réputation que plusieurs de leurs Souverains s'étoient acquise , de l'éclat qu'ils avoient donné aux armes de la Suede , & de la

gloire qui en rejailissoit sur leur pays. Les maux qu'ils avoient soufferts par l'ambition ou le despotisme de leurs Rois furent oubliés en peu de temps; mais leur orgueil ne leur a pas permis d'oublier de même les exploits de Gustave Adolphe ou de Charles XII. La mémoire de Charles est encore profondément enracinée dans l'esprit de tous les Suédois. Il n'est connu parmi eux que sous le nom du grand Roi; & ceux qui se souviennent de l'avoir vu dans leur enfance, parlent encore de lui les larmes aux yeux.

## SECTION II.

*Progrès de la corruption : influence du Cabinet de Versailles dans les affaires de Suede : changement de système pendant la Diete de 1738 : Actes remarquables de la Diete de 1756.*

ON a vu dans la précédente Section que les derniers Réformateurs de la constitution Suédoise avoient non-seulement confiné le pouvoir de la Couronne dans les bornes

les plus étroites , mais qu'une expérience achetée bien cher leur avoit fait adopter toutes les précautions capables d'ôter à la Souveraineté l'influence qu'elle pouvoit acquérir par la corruption.

En mettant leurs libertés hors de la portée de toute attaque directe ou indirecte de la part de leurs Souverains , ils crurent les avoir suffisamment assurées ; ils ne prirent pas garde qu'ils laissoient une porte ouverte à une autre espece de corruption également fatale à la liberté , & dont les conséquences étoient infiniment plus dangereuses ; j'entends celle qui vient des Puissances étrangères.

La corruption qui provient du dehors est aussi funeste à la liberté d'un peuple , que celle du dedans provenant de la part du Souverain ; mais elle est plus préjudiciable aux intérêts du Royaume & en même temps sans remède. Qui la punira dans les Sénateurs , qui en arrêtera les progrès parmi eux , si le pouvoir exécutif réside dans le Sénat ? Qui la punira dans les membres de l'Etat , si les Etats sont eux-mêmes



eux-mêmes corrompus ? Au contraire , dans une monarchie tempérée , lorsqu'elle est bien constituée , le Prince est au-dessus de la tentation de se vendre aux étrangers ; & quelque penchant qu'il ait à corrompre ses propres sujets , il ne souffrira certainement pas que les Puissances étrangères acquierent par la même voie aucune espèce de pouvoir parmi les Membres de la Législation. Or quel étoit le cas de la Suede ? Le Roi n'y avoit , il est vrai , aucun moyen de corrompre les Membres de la Législation ; mais il n'étoit pas en son pouvoir d'empêcher la corruption étrangère de pénétrer & de gagner parmi eux. Borné dans ses finances & dans son autorité , sans participation à la direction des affaires publiques & aux avantages qui pouvoient résulter de la prospérité du Royaume , sa situation ne présente rien qui puisse lier les intérêts du Monarque à ceux de la Nation. D'autre part , la pauvreté de ceux qui avoient le pouvoir en main étoit si grande , qu'elle les portoit naturellement à se laisser corrompre , de quelque côté

que vinssent les offres, & justifioit à leurs yeux une condescendance qui les eût fait rougir dans d'autres circonstances.

Cet état des affaires de Suede ne devoit pas échapper long-temps à l'attention des Puissances étrangères. Chacune d'elles chercha à en tirer parti, pour acquérir dans ce pays l'influence qui convenoit à ses vues & à ses intérêts politiques.

La France y joua le plus grand rôle. Quelles qu'aient été jadis ses vues, il y avoit long-temps que les circonstances qui rendoient ses liaisons avec la Suede avantageuses aux deux Royaumes, ne subsistoient plus. Il s'étoit fait un changement total dans la face des affaires, & par conséquent dans les intérêts politiques du Nord.

Ce fut sous le Regne de Gustave Vasa que se conclut le premier traité entre la France & la Suede. J'en fais mention, parce qu'il n'est pas improbable que l'opinion d'un Prince tel que Gustave sur le choix d'un Allié, ait été le fondement de la préférence que ses Compatriotes ont donnée en-

suite à la France dans toutes les occasions. Il est aisé d'éclaircir les raisons qui engagèrent ce Prince à s'allier avec la France, & de sentir que n'ayant lieu que pour un temps, elles ne devoient pas produire une liaison qui durât plus long-temps qu'elles. Charles V avoit conçu le dessein de placer le Comte Palatin Frédéric sur les Trônes du Nord. Il étoit donc fort naturel que Gustave se liât avec un Prince ennemi déclaré de Charles, tel qu'étoit François I<sup>er</sup>. Il eût été dans la suite certainement plus avantageux pour son pays de s'être lié avec l'Angleterre; & tel eût été vraisemblablement le sentiment de Gustave, si l'inconstance du caractère de Henri VIII avoit permis de compter sur un semblable Allié.

Ce Monarque étoit d'ailleurs uni étroitement avec l'Empereur dans le temps où Gustave eut besoin de se fortifier contre les attaques de la puissance Impériale. Selon son étrange politique, Henri venoit d'acheter des Villes Anséatiques le Danemarck alors Allié de Gustave, ( quoique ces



villes ne fissent encore qu'en méditer la conquête ), & il leur avoit avancé vingt mille écus sur la somme qu'il étoit convenu de leur payer quand il en feroit mis en possession. Ces considérations devoient suffire pour déterminer Gustave à se tourner du côté de la France, dont l'alliance lui étoit nécessaire dans la situation où il se trouvoit.

Les Suédois entrèrent ensuite dans un traité subsidiaire avec la France sous Gustave Adolphe.

L'objet de la France étoit alors d'abaisser la maison d'Autriche ; & dans la situation des affaires de l'Europe , le Monarque Suédois étoit l'instrument le plus propre à remplir ses vues.

Quand Gustave fonda dans l'Empire , il étoit le plus puissant Souverain du Nord. La Russie encore barbare n'étoit comptée pour rien , & l'Electorat de Brandebourg ne s'étoit pas encore élevé au degré de puissance dont il jouit aujourd'hui. Il étoit parfaitement conforme à la politique ordinaire de Richelieu de former une

alliance avec une Puissance qui étoit peut-être la seule en disposition & en état de seconder ses desseins contre l'Empereur.

Si la préférence donnée à la France par Gustave Vasa dans le choix d'un Allié, semble avoir toujours fait pencher depuis les Suédois en sa faveur, il paroît aussi que les successeurs de Richelieu ont suivi son exemple dans leur conduite avec les Suédois, & probablement par la seule raison que c'étoit le plan adopté par ce grand Ministre; les Suédois & les François oubliant également que la différence des conjonctures & les nouveaux arrangemens du pouvoir demandoient une politique différente, & que ce qui étoit parfaitement sage dans une situation pouvoit cesser de l'être dans une autre.

Lorsque les Suédois n'eurent rien à appréhender de la Russie, & qu'ils purent ne faire aucun cas des Electeurs de Brandebourg, la France pouvoit attendre d'eux de grands secours contre l'esprit entreprenant de la maison d'Autriche; & les subsides de la Fran-

ce pouvoient mettre leurs Monarques en état de suivre leur passion pour la guerre sans qu'il en coûtât beaucoup à leur pays. Dans ce cas l'union des deux Nations étoit fondée sur la plus saine politique.

Mais lorsque la situation du Nord de l'Europe eut été totalement changée , & que la Suede , après avoir été l'une des premieres Puissances du Nord , se vit réduite à occuper entr'elles l'une des moindres places ; lorsque le petit Electorat de Brandebourg fut devenu un grand Royaume , assez puissant pour empêcher seul les Suédois de s'étendre en Allemagne au-delà de leur province de Poméranie ; lorsque la Suede eut pour confins un Empire immense dont jadis elle n'avoit eu rien ou presque rien à craindre , & qu'on a vu passer tout-à-coup de l'obscurité & de la barbarie à un degré étonnant de grandeur & de puissance avec une rapidité sans exemple ; quand cet Empire est devenu pour la Suede affoiblie un ennemi trop formidable pour qu'elle pût lutter seule contre lui ou être effica-



cement secourue par la France son Alliée ; certainement , dans cette situation des choses , les liaisons de la France & de la Suede ne répondoient plus aux vues que l'une & l'autre pouvoient avoir eues autrefois en les formant.

L'idée que pouvoit avoir le Cabinet de Versailles d'opposer la Suede à la Russie étoit une erreur. Semer la division entre ces deux Puissances , c'étoit fournir à la dernière un prétexte de faite des conquêtes sur l'autre , & par conséquent d'augmenter encore un pouvoir dont la diminution étoit le seul objet de la France dans les sommes immenses qu'elle répandoit secrètement en Suede , tandis que les subsides qu'elle donnoit publiquement étoient insuffisans pour compenser les pertes qu'occasionnoit aux Suédois leur rupture avec la Russie ( 1 ).

---

(1) Quelle qu'ait été la prédilection de Christine pour la France , cette Princesse , ainsi que Charles XI , tenoit pour maxime que la Suede ne devoit plus former d'alliance avec elle. Charles s'exprime ainsi dans une lettre écrite aux Sénateurs durant

On peut donc penser avec assurance que si l'alliance des François a nui dans plusieurs occasions aux intérêts de la Suede, la France à son tour s'étoit également méprise en se liant avec les Suédois. Cependant elle persistoit encore dans la même politique; & du moment où la dernière forme de gouvernement fut établie en Suede, tous ses efforts tendirent à s'y faire un parti assez considérable pour gouverner ce pays aussi facilement qu'elle gouvernoit ses propres Provinces.

Lorsque les auteurs de la dernière Constitution de Suede donnerent un nouveau Gouvernement à leur pays, ils adopterent un nouveau système de politique au-dehors. Ils avoient ouvert les yeux sur le changement arrivé dans la situation de quelques-unes des Puissances qui les environnoient. Les

---

une maladie dont il ne comptoit pas revenir.  
 » Comme je suis bien informé que parmi les Sé-  
 » nateurs que j'ai nommé Tuteurs de mon fils le  
 » Prince Charles, & dans le reste de ce Corps, il  
 » y en a plusieurs qui sont entièrement dévoués à  
 » la France, je ne puis m'empêcher de les exhorter  
 » à demeurer fermement attachés aux alliances  
 » que j'ai faites, comme étant les plus sûres &  
 » les plus avantageuses pour les Suédois ».

maux

maux qu'avoient entraînés les Guerres de Charles XII, rendoient la paix indispensable. Ils sentoient que les Armées Russes n'étoient plus composées comme au temps où vingt mille soldats se rendirent à discrétion à huit mille Suédois après la bataille de Narwa ; ils voyoient toute l'immensité du pouvoir que la Russie avoit tout-à-coup acquis, & jugerent que leur sécurité dépendoit du soin qu'ils mettroient à cultiver l'amitié de cette Puissance ; ils durent voir enfin que la Prusse mettroit un obstacle puissant aux tentatives qu'ils pourroient faire pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu en Allemagne. Sous ce point de vue, n'envisageant dans l'alliance avec la France aucune utilité, ils appréhendoient le danger de se voir replongés dans de nouveaux embarras.

Ces vues porterent le Comte Horn ( 1 ) & ses coopérateurs à juger que la politique la plus sage & la plus nécessaire dans la détresse où se trou-

---

( 1 ) Ce Comte joua le principal rôle dans l'établissement de la nouvelle Constitution.



voit leur pays , étoit d'entretenir une étroite correspondance avec la Russie , & de continuer à vivre en bonne intelligence avec tous leurs voisins.

La Suede se conduisit d'après ces principes jusqu'en 1738 , temps auquel les Suédois changerent entièrement de système.

Dans la Diète assemblée en 1738 un puissant parti s'éleva en faveur de la France. Les personnes qui le composoient furent distinguées par le nom de *Chapeaux*. Leur objet , vis à-vis la Nation , étoit de recouvrer quelques possessions cédées à la Russie , & par conséquent de rompre avec cette Puissance & de s'allier avec la France.

Le parti opposé avoit à sa tête le Comte Horn & ceux qui avoient contribué à établir la nouvelle forme de Gouvernement.

Leur objet étoit la paix & le bonheur domestique de la Nation , & par conséquent de se lier étroitement avec la Russie sans former de nouvelles liaisons avec la France. On les appela les *Bonnets*. Un troisième parti fut composé de ceux qui étoient en-

core indécis auquel des deux autres ils se joindroient ; ils furent nommés les *Bonnets de chasse*.

Dans cette Diète qui , contre l'ordinaire , dura onze mois , les *Chapeaux* eurent le dessus , & mirent fin à l'administration du Comte Horn & de ses collègues ; ils renversèrent leur système & prirent en main la direction de toutes les affaires publiques.

Il en résulta , comme on devoit s'y attendre , une guerre avec la Russie , guerre qui dès son commencement ne produisit que des pertes & des malheurs ( 1 ).

L'armée Suédoise fut entièrement

(1) Le temps que choisit le parti dominant pour commencer les hostilités contre la Russie , fut celui où les Russes étoient dans une profonde paix , & conséquemment en état de déployer toutes leurs forces pour repousser les attaques impuissantes de la Suede. On dit que pour faire prendre le change à la Nation sur cette guerre , le Sénat faisoit passer au Ministre de Suede à Pétersbourg la minute toute dressée des rapports qu'il devoit renvoyer en Suede , & qu'ils étoient conçus de manière à faire croire au peuple que les armées Russes étoient presque totalement ruinées par la dernière guerre avec le Turc. On peut présumer que le Baron Buddenbroke qui fut envoyé en Finlande pour vérifier l'état du pays , le représenta comme il convenoit aux vues guerrières de ceux qui gouvernoient.

détruite en Finlande , & tout ce pays-là perdu. Le Comte Lewenhaupt & le Baron Buddenbroke , qui la commanderent , payerent de leur vie , non leur mauvaise conduite , mais la folie & l'entêtement des auteurs d'une guerre si disproportionnée , & dans laquelle les Suédois se virent bientôt forcés à demander humblement la paix aux conditions qu'il plairoit à l'ennemi de leur imposer.

Tels furent les premiers fruits de l'influence du parti des *Chapeaux* dans les Dietes de Suede après l'établissement de la dernière forme de Gouvernement.

Je me hâte d'arriver aux événemens de la Diète de 1756 , pour donner au Lecteur une idée complète de la manière dont la constitution de Suede étoit administrée , des abus qui s'y étoient glissés , & des usurpations faites par les *Chapeaux* sur l'autorité royale ; autorité qui , comme on l'a déjà observé , n'étoit pas , dans le principe , suffisante pour répondre à aucune des fins utiles du Gouvernement , mais qui dans cette Diète fut presque réduite à rien.



Dès le commencement de l'Assemblée des États il s'éleva entr'eux & le Roi une dispute très-triviale en elle-même, mais à laquelle les États donnerent tant d'importance, qu'elle méritait bien d'être rapportée.

Quelque intérêt que mette un peuple libre à limiter l'autorité du Souverain dans les points qui ont rapport à la liberté, il est des objets liés à ses affaires privées dont il est peu honnête, dont il est même indécent que des sujets osent se mêler. Les Suédois semblent avoir été d'un autre avis, & ils agirent en conséquence. Dès le temps que ceux du parti des *Chapeaux* prirent les rênes du Gouvernement en 1738, ils se crurent dispensés de garder aucune mesure envers la Cour. Peu satisfaits de mettre continuellement des entraves à la puissance royale, ils résolurent de réduire le Roi à un état de tutele si absolu, qu'il ne pût plus avoir ni volonté ni propriété.

À peine la Diète fut-elle ouverte que les États présenterent à Sa Majesté une adresse fort singulière. Elle portoit que, suivant le treizième article de

l'Ordonnance de 1723, les Etats devant examiner en quoi consistoient les diamans & les immeubles appartenans à la couronne, tant ceux qui étoient dans le trésor du Roi, que ceux qui avoient été présentés à la Reine à Berlin ( 1 ) lors du mariage de Sa Majesté, ils desiroient savoir quand il conviendrait à Sa Majesté que ces diamans fussent visités par quelques Députés de leur Corps, & comparés avec les inventaires qui en avoient été faits.

Les Etats étoient, à la vérité, investis du pouvoir dont ils réclamoient l'exercice dans cette occasion; pouvoir dont jamais on n'avoit usé, & qui probablement ne devoit jamais être exercé, si ce n'est dans le cas d'une minorité, ou d'une vacance du Trône, pour empêcher la dissipation des effets appartenans à la Couronne. S'en prévaloir dans d'autres temps, c'étoit montrer les soupçons les plus désobligeans de la part des Etats, & vouloir

---

( 1 ) Le feu Roi épousa la Princesse Louise-Ulrique, sœur du Roi de Prusse régnant.

humilier le Souverain : mais étendre ce droit jusqu'aux diamans qui avoient été donnés par le Roi comme un présent de mariage ( 1 ), c'étoit tout à la fois insulter à la Reine & avilir la dignité des Etats.

Aussi la Reine refusa-t-elle de se soumettre à une visite » qui, disoit-elle, sembloit supposer quelque méfiance dans les Etats du Royaume. Je ferai connoître, ajoutoit-elle à deux Députés du Comité secret, ma façon de penser, qui est de séparer les diamans en question des miens, & de les remettre aux Etats, parce que dès ce moment je serois humiliée de les porter ».

Cette réponse produisit la plus sérieuse remontrance de la part des Etats. Comme elle peut servir à faire connoître leur manière de procéder & la

---

(1) M. Tessin, Ambassadeur de Suede à Berlin, avoit présenté ces diamans à la Reine au nom du Roi seul, & en conséquence elle les regardoit comme étant à elle. Il ne pouvoit certainement jamais venir dans l'esprit d'une Princesse étrangère, qu'un présent de cette nature dût être considéré par la Nation comme un simple dépôt dont on lui demanderoit compte.



situation du Roi, je la rapporterai presque toute entière.

» Les Etats ne peuvent dissimuler  
 » plus long-temps à Votre Majesté  
 » ce qu'ils n'ont pu s'empêcher d'ob-  
 » server; savoir, que la Reine ne re-  
 » garde pas les Etats sous le point de  
 » vue dans lequel ils doivent être  
 » considérés, comme possesseurs du  
 » pouvoir, comme vos fideles sujets,  
 » comme ayant élevé Votre Majesté  
 » à un rang si glorieux parmi les  
 » Rois, & comme prêts à exposer  
 » leurs vies & leurs fortunes pour le  
 » bien commun de Votre Majesté &  
 » du Royaume toutes les fois que  
 » l'occasion le requerra.

» La conduite de la Reine envers  
 » les Etats a été pareillement accom-  
 » pagnée d'un mépris pour les Séna-  
 » teurs & autres Officiers du Royau-  
 » me ( 1 ), qui s'est manifesté par des  
 » actions fondées sur le caprice, &

---

(1) Ce prétendu mépris pour les Sénateurs & les autres Officiers du Royaume, n'étoit qu'un ordre donné par le Roi, environ un an auparavant, de ne laisser entrer que les carrosses de la Famille Royale dans la cour intérieure du Palais. Les pre-

» dépourvues d'égard pour la dignité  
 » des personnes ; comme s'il y avoit  
 » d'autre fidélité & d'autre mérite  
 » que l'obéissance aux lois , ou d'au-  
 » tres marques de dignité & d'autres  
 » récompenses que celles que la jus-  
 » tice de Votre Majesté distribue par-  
 » mi ses fideles sujets.

» L'assemblée générale des Etats est  
 » convaincue avec tout le Royaume ,  
 » que Votre Majesté désapprouve  
 » entièrement ces procédés. Ils ne  
 » desireront pas un Gouvernement plus  
 » heureux que celui que leur promet  
 » la disposition bienfaisante & pater-  
 » nelle de Votre Majesté ; mais lors-  
 » qu'il se passe si près du Trône des  
 » choses contraires à cette disposition ,  
 » cela ne peut que donner matiere à  
 » réflexion parmi les étrangers , &  
 » causer de l'inquiétude & du trouble

---

mieres personnes auxquelles on en refusa l'entrée  
 furent des femmes de Sénateurs. Ils furent assez  
 prudens pour ne pas s'en plaindre en leur propre  
 nom , mais ils persuaderent à l'Ambassadeur de  
 France de s'exposer au même refus , & de s'en  
 plaindre au Sénat ; ce qu'il fit. Sur sa plainte , le  
 Sénat décida que toutes les personnes d'un certain  
 rang , qu'ils spécifierent , jouiroient de ces impor-  
 tant privilèges.

„ dans le Royaume. La sagesse de  
 „ Votre Majesté ne peut manquer  
 „ d'observer que ces sortes d'exem-  
 „ ples font impression sur les ames  
 „ tendres des Princes héréditaires ,  
 „ qui , au lieu de concevoir de l'a-  
 „ mour pour la Nation , pour un peu-  
 „ ple libre , & de l'estime pour la  
 „ fidélité & le mérite , apprennent à  
 „ regarder les autres hommes comme  
 „ les jouets de leur caprice . & comme  
 „ devant être heureux ou malheu-  
 „ reux , bien ou mal intentionnés ,  
 „ selon les faveurs ou les disgraces  
 „ qu'ils reçoivent à la Cour.

„ La Reine est venue dans ce  
 „ Royaume pour être l'Épouse de  
 „ Votre Majesté , & non pour ajou-  
 „ ter au poids du Gouvernement.

„ Ce poids doit être porté d'autant  
 „ plus aisément par un Roi si gra-  
 „ cieux & si juste , que Votre Majesté  
 „ possède le plus haut degré de pou-  
 „ voir & la plus sûre récompense dans  
 „ les cœurs de ses sujets. Lors donc  
 „ que d'autres personnes suivent une  
 „ route qui s'écarte des engagemens  
 „ qu'a contracté Votre Majesté devant



„ Diet & le Royaume , & qui par  
 „ conséquent s'éloigne de vos vues &  
 „ de vos intentions , elles tendent , ou  
 „ à introduire deux Gouvernemens  
 „ dans le Royaume , l'un établi sur  
 „ des lois , l'autre sans lois ; ou à faire  
 „ un Roi étranger à la Constitution ,  
 „ & à anéantir le pouvoir des lois.

„ Rien ne paroît devoir être plus  
 „ contraire à l'attente des Etats que  
 „ la déclaration de la Reine donnée  
 „ par écrit , où Sa Majesté dit qu'elle  
 „ regarde le desir du Comité secret  
 „ de faire la visite des diamans , com-  
 „ me une marque de méfiance , &  
 „ conclut en ces termes : *Qu'elle se*  
 „ *croiroit humiliée de les porter dé-*  
 „ *formais.*

„ Il n'est ni dans la coutume ni  
 „ dans la forme de notre Gouverne-  
 „ ment qu'il y ait aucune communi-  
 „ cation ou correspondance entre la  
 „ Reine & les Etats du Royaume tou-  
 „ chant les affaires de la Diète. Mais  
 „ quand les Etats n'ont rien fait pour  
 „ s'attirer de pareilles expressions de  
 „ la part de Sa Majesté , & qu'il leur  
 „ tombe entre les mains un Ecrit con-

» tenant un mépris si public du Gouvernément , il ne convient pas à  
» leur dignité de garder le silence ,  
» quoique ce que les Etats jugeront à  
» propos de faire dans cette occasion  
» ne tire pas à conséquence pour d'autres , & ne puisse devenir un exemple  
» pour la suite ; d'autant que l'assemblée générale des Etats espere &  
» *prendra soin aussi* , que ce qui occasionne aujourd'hui ces procédés n'arrive pas davantage » .

Après avoir insisté quelque temps sur leur droit à faire la visite en question , ils finissent ainsi leurs remontrances.

» Les Etats ne souhaitent pas que  
» Votre Majesté change de sentimens  
» à l'égard de la Reine , mais que  
» la Reine en change à l'égard du  
» Royaume.

» Tout ce qu'ils demandent est  
» qu'on laisse vaquer tranquillement  
» Votre Majesté à rendre ses sujets  
» heureux & son regne glorieux , &  
» partant ils desireront qu'une personne  
» dont le sort est si étroitement lié à  
» celui de Votre Majesté , puisse jouir

„ constamment de tout leur respect  
 „ & de tout leur dévouement.

„ Toute l'Assemblée des Etats s'en  
 „ rapporte humblement sur ce sujet  
 „ aux soins paternels de Votre Majesté,  
 „ & ils se réjouissent de *n'avoir*  
 „ *pas besoin de recourir aux moyens*  
 „ que Dieu & leur droit leur ont mis  
 „ entre les mains.

„ Les engagements de Votre Majesté  
 „ envers le Royaume sont les  
 „ premiers & les plus importants qu'El-  
 „ le puisse avoir; c'est de leur obser-  
 „ vation qu'une Nation entiere doit  
 „ attendre sa prospérité, & que dépend  
 „ le bonheur des générations suivantes.

„ En maintenant la Constitution  
 „ comme elle doit être maintenue,  
 „ Votre Majesté sera délivrée d'une  
 „ foule de soins, & le pays & ses ha-  
 „ bitans jouiront pleinement des fruits  
 „ du Gouvernement d'un si digne  
 „ Prince „.

Des remontrances aussi sérieuses de-  
 mandoient, de la part du Roi, une apo-  
 logie non moins formelle pour ce qui  
 paroissoit avoir si fort offensé les Etats.

Il les assura des sentimens d'amour



& d'estime que la Reine avoit pour la Nation. Il tâcha d'adoucir la dureté de quelques expressions dont elle s'étoit servie dans sa lettre aux Etats, les attribuant à ce qu'elle avoit écrit dans une langue qu'elle n'entendoit pas suffisamment. Il insista toujours sur ce que la Reine ayant porté les diamans de la Couronne plus de dix ans, sans que les Etats eussent songé à la visite dont il s'agissoit, elle ne pouvoit regarder leur conduite actuelle que comme l'effet d'une méfiance qui intéressoit son honneur de la maniere la plus sensible. Il déclara de plus que les diamans donnés à la Reine à Berlin lui ayant été offerts en son nom, elle ne pouvoit les regarder que comme lui appartenans, conformément à un des articles du contrat de mariage.

On imagineroit que cette misérable affaire ne pouvoit avoir d'autres suites; mais sur la réponse du Roi, les Etats lui envoyèrent d'autres Remontrances, pour prouver que les joyaux présentés à la Reine à Berlin, appartenans au Royaume, étoient par conséquent sujets à la visite. On y lit ce passage cu-

rieux sur l'influence supposée de la Reine. » Les Etats prient Votre Majesté d'être, sans que personne s'en mêle, maîtresse dans sa Cour, & le Roi de son Royaume; & enfin ils la supplient humblement de faire cesser toute correspondance ultérieure par rapport à ce sujet & d'autres semblables (1) ».

Après avoir emporté un point aussi mortifiant pour le Roi, les Etats se livrerent à des actes de pouvoir plus personnels & plus odieux encore.

Sa Majesté avoit nommé un Sous-Gouverneur au Prince Royal. Elle crut que dans le soin de sa propre famille elle étoit libre de choisir les personnes qui devoient l'approcher ainsi que ses enfans. Ce privilege fut jugé trop

(1) Voici le motif secret des Etats dans la visée qu'ils se propoient de faire, & qui donna tant d'importance à cette affaire. Le parti dominant avoit appris que quelques-uns des diamans de la Reine avoient été mis en gage à Hambourg; leur grand objet en l'obligeant de les racheter tout de suite, étoit de la priver par là de l'argent qu'elle auroit pu employer à soutenir dans la Diète le parti de la Cour.

Une Dame d'honneur de la Reine trahit le secret, & eut pour récompense une pension des Etats.

important pour être laissé entre les mains du Roi. Les Etats résolurent bientôt de supprimer l'office de Sous-Gouverneur de son Altesse Royale. La lettre qu'ils écrivirent au Roi à ce sujet est assez curieuse pour l'insérer ici. Rien ne fait mieux connoître l'humilité impérieuse qui accompagnoit leurs Requêtes au Trône. Elle étoit conçue en ces termes :

« Très-grand & très-puissant Roi,  
 » Après avoir délibéré sur l'éducation, qui est de si grande conséquence pour Votre Majesté & le Royaume, il nous a paru entre autres choses que l'office de Sous-Gouverneur de Son Altesse Royale n'est pas nécessaire. C'est pourquoi les Etats représentent avec soumission qu'un tel établissement est entièrement inutile, & que ce qui se pratique dans d'autres pays n'est point applicable à un Royaume qui a d'autres principes de Gouvernement qu'eux.

» Dans l'opinion des Etats, tant qu'un Gouverneur a assez de santé & de vigueur pour remplir la place qui lui est confiée, l'office de  
 » Sous-



» Sous-Gouverneur ne peut être d'au-  
 » cun avantage, & peut être suscepti-  
 » ble de quelque inconvénient.

» Les États respectent en toute sou-  
 » mission les vues sages & tendres qui  
 » ont porté Votre Majesté à cet éta-  
 » blissement, mais ils se flattent de  
 » montrer le même respect & la même  
 » soumission, en l'avertissant avec le  
 » plus grand empressement que ledit  
 » office de Sous-Gouverneur peut être  
 » absolument supprimé pour la suite.

» En outre, les États supplient très-  
 » humblement que, conformément au  
 » droit qui leur est donné par la forme  
 » du Gouvernement, il ne se fasse  
 » aucun nouvel établissement sans leur  
 » participation, dans ce qui a rapport  
 » à l'éducation des Princes, ni aucun  
 » changement dans les personnes,  
 » qui ne seroit pas conforme à ce qui  
 » est porté dans l'instruction du Gou-  
 » verneur ».

Les États eurent à peine aboli l'of-  
 fice de Sous-Gouverneur, qu'il parut  
 une adresse de leur part à Sa Majesté,  
 contenant un ordre en forme de sup-  
 plique, pour que M. Von Dalin fût

démis de son office de Précepteur de Son Altesse Royale. Ils n'articuloient aucun fait à sa charge, & leur motif est encore inconnu; mais ils ne laisserent pas de lui interdire tout commerce avec Son Altesse Royale, & tout accès à la Cour jusqu'à nouvel ordre. Deux jours après, nouvelles remontrances au Roi sur sa réponse au Comité secret, qui avoit choisi le Sénateur Scheffer pour le présenter aux Etats-généraux pour l'emploi de Gouverneur du Prince Royal.

La réponse de Sa Majesté portoit, que quoiqu'Elle fût aussi intimement persuadée que les Etats du mérite du Sénateur Scheffer, Elle ne pouvoit ni consentir ni acquiescer à sa nomination, attendu que le droit de nommer à cet emploi lui étoit clairement réservé par le troisieme Article de la forme du Gouvernement.

Rien ne peut donner une idée plus juste de cette forme de Gouvernement, que la réponse du Comité secret.

» Les Etats du Royaume, disent-  
 » ils, ont la puissance législative &  
 » exécutive; c'est par-là qu'ils sont

» distingués dans la forme du Gouvernement.

» Mais la législation & le pouvoir  
 » feroient sans effet, si les obstacles ou  
 » quelque résistance pouvoient en empêcher l'exécution, ou si les sentimens des Législateurs étoient sujets à la censure de qui que ce fût.  
 » Par cette raison, Sa Majesté s'est engagée par un serment solennel à être toujours d'accord avec les Etats assemblés, selon les termes du 5<sup>e</sup>. Article des assurances Royales; de manière que leurs actes sont ou doivent être le bon plaisir de Sa Majesté, &c. &c. ».

Ceci est traduit littéralement. Quoique conçu en termes obscurs, le sens en est assez clair pour n'avoir pas besoin de commentaire.

Les Etats procéderent donc à nommer non-seulement un Gouverneur au Prince Royal, mais encore ceux qui devoient être auprès de la personne de Son Altesse Royale. Le Roi fut obligé de céder sur ce point comme sur tout le reste.

Après ces exemples de l'étendue du  
 Y ij



pouvoir exercé par les Etats , & de l'impuissance de l'autorité Royale , elle devoit sembler assez restreinte pour qu'on ne songeât plus à lui rien ôter. Mais les Etats firent encore une démarche qui paroissoit tendre à anéantir totalement le peu de privileges dont ils avoient souffert que la Couronne jouît jusqu'alors.

Ils présentèrent une adresse à Sa Majesté dans laquelle ils demandoient , avec la soumission dérisoire qu'ils mon- troient ordinairement , qu'il fût remis entre les mains des Sénateurs une estampille , pour tenir lieu désormais de la signature du Roi dans certaines occasions où jusques-là elle avoit été requise.

Ils exposèrent que , suivant le seizième Article de la forme du Gouverne- ment , lorsque le Roi est absent ou assez malade pour ne pouvoir vaquer aux affaires publiques , les Sénateurs sont autorisés dans ce cas à signer les dépêches qui n'admettent point de délai ; que par le vingtième Article de l'Ordonnance de 1723 , si le Roi différoit de signer plus long-temps que

l'importance d'une affaire ne le comporte , les Sénateurs sont chargés de signer tout ce que les Etats-Généraux envoient à Sa Majesté pour qu'Elle l'exécute. Ils ajouterent qu'il y avoit d'autres causes que l'absence & la maladie qui pouvoient empêcher le Roi de signer ce qui lui étoit présenté dans cette vue , & qu'indépendamment des affaires décidées par les Etats-Généraux , il en étoit d'autres assez importantes pour ne souffrir aucun délai ; ils concluoient , en disant que l'humble opinion des Etats étoit que » dans toutes les affaires sans exception où la signature manuelle du Roi avoit été requise jusqu'alors , le nom de Sa Majesté fût apposé dorénavant par une estampille toutes les fois que sa signature ne suivroit pas la première ou la seconde réquisition du Sénat ».

On ne doit pas oublier que les Etats semblent découvrir naïvement , dans une partie de cette singulière adresse , quel avoit été leur but en conservant l'office de Roi dans leur forme de Gouvernement. » Les Etats-Généraux,

» y est-il dit , ayant scrupuleusement  
 » égard à cette considération , que *le*  
 » *grand nom de Roi* rend les com-  
 » mandemens & les expéditions plus  
 » efficaces ». Dans le fait , la masse  
 du peuple étoit attachée à la Monar-  
 chie , & on eût été embarrassé de le  
 gouverner si un Roi , n'en eût-il que  
 le nom , n'avoit paru présider aux Etats.

Ce fut ainsi que les *Chapeaux* dé-  
 pouillèrent la Couronne de ses droits  
 constitutionnels , sous prétexte de met-  
 tre les libertés de la Nation à couvert.  
 Il eût été difficile d'imaginer alors que  
 dans peu d'années les Chefs de ce  
 même parti adopteroient un système  
 opposé & renverseroient la Constitu-  
 tion pour rendre au Roi sa portion  
 légitime d'autorité.

On ne devoit cependant pas s'atten-  
 dre que le Roi ou ses partisans n'oppo-  
 seroient rien à des atteintes si fatales à  
 son autorité. Mais le succès de leurs  
 tentatives étoit fort incertain. La force  
 seule pouvoit conserver ou faire recou-  
 vrer au Roi des droits pour la défense  
 desquels les Etats ne lui avoient laissé  
 aucun moyen légal. Le Comte Brahe ,



le Baron Horn , le Maréchal de la Cour & quelques autres , formerent un complot dont l'objet semble avoit été de remettre du moins Sa Majesté en possession de tout le pouvoir qu'elle avoit au premier établissement de la forme du Gouvernement ; ils comptoient y réussir en excitant parmi le peuple un soulèvement en faveur du Roi , & en corrompant les soldats & les matelots à Stockholm.

Cette conspiration fut découverte au moment où elle étoit sur le point d'avoir son effet. Brahe , Horn & plusieurs autres personnes suspectes furent arrêtées par ordre du Comité secret.

Le Despotisme Asiatique n'eût pas , en pareille occasion , négligé aussi complètement les formes de la justice , que le fit le parti dominant dans le procès de ces infortunés. L'affaire fut portée , comme on pouvoit le présumer , à un de ces Tribunaux monstrueux dont les Membres étoient choisis par les Etats dans leur propre Corps.

Le nom même de ces Cours extraordinaires semble annoncer qu'on devoit les regarder comme une sorte

d'inquisition d'Etat. On les appeloit Hautes-Cours de Justice *secrettes*, comme si ces deux qualifications étoient compatibles. On ne souffroit pas que personne, hors les intéressés, fût présent à leurs procédures. Elles ne connoissoient ni loi ni forme, & n'admettoient pas même l'autorité de l'exemple. Leur volonté arbitraire & leur bon plaisir étoient la seule regle qu'elles suivissent dans des décisions qui intéressoient la vie & les propriétés de leurs co-sujets.

Ce fut devant cette Cour que comparurent le Comte Brahe, le Baron Horn & leurs complices. Ses Membres ayant été choisis par les Etats, c'étoit comme si ceux du parti dominant avoient nommé des Juges parmi eux. Ainsi le Tribunal étoit composé de ceux mêmes contre lesquels avoit été commise l'offense dont les prisonniers étoient accusés. Il faut peut-être avoir une meilleure opinion de la nature humaine que ne le permet l'expérience, pour se promettre quelque impartialité de gens qui réunissent le double caractère de Juge & de Partie. Com-  
bien

bien doit-on moins s'attendre à voir régner la simple équité, lorsque la chaleur & la violence des factions s'unissent à l'intérêt personnel pour égarer les Juges? Tous les aveux des personnes saisies à cette occasion furent arrachés par la question; pratique horrible, qui n'étoit point admise dans les Cours de Justice ordinaires.

Le principal chef d'accusation contre le Comte Brahe, étoit d'avoir fait amas de balles & de cartouches dans sa maison de campagne. Il alléguait pour sa justification qu'il l'avoit fait par l'ordre immédiat du Roi, & pour la défense de Sa majesté en cas d'une attaque imprévue: il fut condamné à perdre la tête avec le Baron Horn & six autres, & la sentence fut exécutée.

Non-seulement le crime pour lequel ces infortunés perdirent la vie n'étoit pas suffisamment prouvé pour autoriser leur condamnation, il étoit encore en lui-même d'une nature fort douteuse. Il n'a jamais paru que leur dessein fût de rendre le Roi absolu. Ils semblent n'avoir eu d'autre but que celui de lui rendre la jouissance de



ses droits constitutionnels ; & comme dans tout Gouvernement libre , tout pouvoir usurpé , soit par la Couronne , soit par les branches populaires de la Législation , peut être également dangereux à la liberté , la résistance dans un cas est peut-être aussi légitime que dans l'autre.

Après les vexations multipliées que le Roi avoit essuyées pendant le cours de cette Diete , il est aisé de concevoir combien ce dernier coup dut lui être sensible.

Dès le commencement de cette Assemblée il s'étoit vu insulter , dans la personne de la Reine , par la conduite du parti dominant envers cette Princesse ; conduite aussi déshonorante pour ses auteurs , que mortifiante pour Sa Majesté. Bientôt il vit la paix & la tranquillité de sa maison troublées par ce même parti ; ses droits de Pere & de Roi également envahis ; ses enfans livrés à des personnes choisies contre son gré , tandis qu'on éloignoit de sa présence ceux en qui il avoit mis sa confiance : les Etats vont enfin jusqu'à détruire dans ses dernières racines la

foible portion de pouvoir qu'il avoit conservée jusque là. Ils ne rougissent pas de rendre légale la pratique odieuse de forger sa signature & de publier en son nom , & comme revêtues de son seing manuel , des Ordonnances contre l'exécution desquelles il avoit probablement protesté de toute sa force. Pour comble d'outrages , ses meilleurs amis sont conduits à l'échafaud pour avoir formé le dessein de le tirer d'une situation si pénible.

Objet & témoin de tant de maux , il ne put tendre une main secourable à ceux qui avoient tout risqué pour le servir. Vainement s'abaisa-t-il , ainsi que la Reine son épouse , jusqu'à supplier de la manière la plus humiliante les Juges inflexibles qui avoient porté une Sentence si sévère , pour obtenir d'eux quelque adoucissement de la peine. Ils furent refusés avec dureté & dans un style aussi absolu que contraire au respect.

Telle étoit la condition où le parti des *Chapeaux* réduisit le Roi dans la Diète de 1756.

## SECTION III.

*Du système politique du Nord. Motifs qui engagerent les Puissances étrangères à se mêler du Gouvernement de la Suede pendant les trois dernières Diètes.*

**L**ES liaisons de la France avec la Suede pouvoient tendre à troubler la paix du Nord. Il n'étoit pas naturel que les Puissances voisines vissent avec indifférence des mesures auxquelles elles avoient un si grand intérêt.

La Russie avoit souvent éprouvé les effets de l'influence que la France avoit acquise dans le Gouvernement de Suede. Elle s'étoit vue engagée dans une guerre absolument inutile contre les Suédois (1); & quoiqu'elle n'eût pas lieu d'en regretter l'événement, elle ne pouvoit voir sans inquiétude qu'un voisin aussi proche que la Suede fût sous la direction immédiate d'une Puissance qui, depuis que les Russes étoient sortis de la barbarie, sembloit avoir pris à tâche de s'opposer à son élévation ou à son agrandissement.

---

(1) En 1742.



C'étoit sur ce principe que la Suede , par la médiation de la France , avoit fait alliance avec la Porte en 1740 ; alliance évidemment dirigée contre la Russie , puisque c'étoit seulement dans le cas d'une guerre avec elle qu'il en pouvoit résulter quelque avantage pour l'une ou l'autre des parties contractantes.

Le Roi de Prusse avoit également éprouvé , durant la dernière guerre , les suites de l'influence de la France dans les Dietes de Suede. Quoique les armées Suédoises n'aient peut-être jamais paru sous un point de vue plus désavantageux que dans cette occasion ; Sa Majesté Prussienne dut néanmoins connoître la nécessité de renverser le système de la France auprès d'une Puissance qui avoit , par la Poméranie , la facilité de s'introduire jusque dans le cœur de ses Etats , & de l'incommoder excessivement toutes les fois qu'il seroit en guerre avec d'autres Puissances.

A l'égard du Danemarck , ses intérêts relativement à la Suede ont totalement changé dans ce siècle. La paix

entre les deux Nations est aujourd'hui également nécessaire à l'une & à l'autre. Brouillées ensemble , elles ont tout à craindre de leurs puissans voisins ; unies , elles sont , sinon formidables , au moins respectables , & en état de maintenir leur indépendance.

La France avoit long-temps cherché à former entr'elles une étroite alliance pour opposer leurs forces réunies à la Russie , qui auroit pu être attaquée d'un côté , lorsqu'elle auroit eu de l'autre une guerre à soutenir contre le Turc. Mais cette alliance ne pouvoit que produire les conséquences les plus désavantageuses pour le Danemarck & la Suede.

Si l'antipathie naturelle , qui malheureusement n'est pas encore éteinte entre ces deux Nations , s'affoiblissoit assez pour permettre qu'elles s'unissent étroitement , le but de leur union devoit être la paix & non la guerre ; son objet devoit être de conserver l'amitié de la Russie , & non de réveiller sa jalousie. Les intérêts des différens Etats de l'Europe sont aujourd'hui tellement liés , s'entrelacent si fortement ,

que tout changement important dans le système politique d'un seul , ne peut manquer d'affecter plus ou moins la plupart des autres. Si le projet d'unir la Suede & le Danemarck pour causer une rupture entre ces deux Puissances & la Russie , avoit pu réussir , toutes les fois que la rupture auroit éclaté elle auroit probablement entraîné l'Europe dans une guerre générale.

C'est par la mer seule que le Danemarck & la Suede peuvent recevoir de la France des secours efficaces : or les grandes puissances maritimes ne souffriroient sûrement pas qu'une flotte Françoisse donnât des lois à la Baltique. Ainsi , ou les Suédois & les Danois seroient privés de la seule assistance qu'ils peuvent recevoir de leur Allié du midi , ou il faudroit que la France , pour la leur donner , s'engageât dans une guerre avec les puissances maritimes. Dans le premier cas , ils seroient à la merci de la Russie ; dans le second , leur commerce seroit nécessairement ruiné.

S'il est donc de l'intérêt du Danemarck de vivre en bonne intelligence



avec la Suede, il est également très-important pour lui d'entretenir la même union avec la Russie. L'objet du Cabinet de Copenhague auroit donc dû être (comme on l'a vu quelque temps avant la dernière révolution de Suede) de tâcher de détruire le système de la Cour de France à Stockholin, & de maintenir en même temps, s'il étoit possible, la forme de gouvernement établie en Suede.

Cette forme ne pouvoit plus admettre, de la part des Suédois, ces irruptions subites & violentes dont les Danois avoient si souvent & si cruellement souffert: elle étoit au contraire beaucoup plus favorable au repos du Nord, que l'autorité illimitée des anciens Monarques Suédois. C'est pourquoi un article secret d'un Traité conclu entre les Cours de Pétersbourg & de Copenhague en 1766, porte expressément: » D'autant qu'il est d'une  
 » grande importance pour les deux  
 » Couronnes que la liberté & la pré-  
 » sente Constitution de la Suede  
 » soient conservées en leur entier; &  
 » d'autant que, depuis peu, il s'est

» fait, par le moyen de l'influence.  
 » étrangere, divers changemens dans  
 » ce Royaume, dont l'effet a été de  
 » faire déclarer une guerre & mettre  
 » des impôts sur le peuple sans le con-  
 » sentement des trois États de la Na-  
 » tion; changemens qui, soit d'un  
 » côté, soit de l'autre, exposent con-  
 » tamment la Constitution fonda-  
 » mentale de l'Etat à être entièrement  
 » détruite : les deux hautes Puissances  
 » contractantes ordonneront à leurs  
 » Ministres respectifs à la Cour de  
 » Suede, d'agir de concert & en con-  
 » fidence dans toutes les Dietes futu-  
 » res pour maintenir la Constitution  
 » fondamentale de ce Royaume, &  
 » la rétablir selon le véritable esprit  
 » & le vrai sens des lois ».

Il reste à rendre compte des raisons  
 qui ont engagé l'Angleterre à prendre  
 autant de part aux affaires des trois  
 dernieres Dietes de la Suede, & à y  
 jouer le rôle qu'elle a rempli.

La Cour de Londres devoit certai-  
 nement attacher quelque importance  
 à détruire l'influence de la France en  
 Suede. Mais ce point par lui-même

n'étoit pas d'une assez grande conséquence pour justifier la dépense qu'il auroit fallu nécessairement pour y réussir ; il tenoit néanmoins à d'autres objets extrêmement essentiels. Il existoit un plan pour former dans le Nord une grande alliance dont la Grande-Bretagne & la Russie auroient été les parties principales ; la Suede & le Danemarck devoient suivre ; & enfin la Prusse devoit être invitée à y entrer. Cette alliance eût été capable de balancer l'étroite union qui régnoit alors & qui regne encore entre les trois grandes Puissances du Midi.

Comme les passions & les inclinations des individus ont toujours sur les affaires publiques plus ou moins d'influence , quoique le projet de renverser le système de la France en Suede s'accordât parfaitement avec le but que la Russie s'étoit proposé , d'acquérir plus de poids en Europe & particulièrement dans le Nord , il devoit peut-être son origine à la conduite de la Cour de France envers elle & quelques-uns de ses Ministres. Ce plan toutefois étoit grand , & admirablement propre à



maintenir la paix en Europe. Il paroît que cette dernière vue & une étroite liaison avec la Russie ont toujours été les deux grands objets de la politique Angloise depuis l'avènement de Sa Majesté au Trône. Il étoit donc naturel que le Ministère Britannique entrât dans un projet qui tendoit à procurer à l'Angleterre en particulier des avantages aussi grands que conformes en général à l'intérêt de l'humanité.

D'autres causes imposoient à l'Angleterre l'obligation de se mettre à la tête de ce projet.

Indépendamment de l'intention d'obtenir, relativement à son Commerce, quelques avantages dans un pays où la balance étoit constamment contre elle, de toutes les Puissances unies contre le système de la France par rapport à la Suede, l'Angleterre étoit la seule contre qui les préjugés populaires des Suédois n'étoient pas assez forts pour s'opposer à ce qu'ils s'unissent directement & étroitement avec elle. L'antipathie naturelle qui existe entre la Suede & la Russie n'est peut-être guere moindre que celle qui

subsisste entre la Suede & le Danemarck. Pour préparer les esprits des Suédois à un changement total de système à l'égard de la politique étrangere , il étoit donc nécessaire qu'ils se fassent préalablement avec une Puissance contre laquelle ils fussent moins prévenus que contre les autres. D'autres motifs plus secrets ont pu d'ailleurs déterminer la conduite de l'Angleterre en cette occasion.

Le parti de la France avoit gouverné la Suede d'une maniere absolue & sans l'aide de la Cour. Le compte sommaire que nous avons rendu de la Diete de 1756 , montre à quel degré d'anéantissement le Roi avoit été réduit. L'argent étranger avoit mis les *Chapeaux* en état de venir à bout de tout ce qu'ils avoient entrepris contre le pouvoir de la Couronne ; Sa Majesté Suédoise n'étoit donc pas blâmable d'avoir recours aux mêmes moyens pour recouvrer les prérogatives qui lui avoient été enlevées.

Après les énormités commises par la Diete de 1756 , la Cour de Suede demanda & obtint quelques secours

de l'Angleterre. La situation du Roi & de la Reine fut mise vers ce temps-là dans tout son jour par un des grands personnages qu'il y ait à Stockholm.

» Tous les efforts de leurs Majestés  
 » Suédoises, disoit-il pour l'avance-  
 » ment du bien national, ont été ren-  
 » dus inutiles par les puissans moyens  
 » de corruption que la France avoit  
 » fournis aux partisans de son systême  
 » politique. Elle a attiré à elle toutes  
 » les factions de la Nation qui, soit  
 » pour l'amour de l'argent qu'elle de-  
 » voit distribuer, soit pour jouir des  
 » revenus & des postes du Royaume,  
 » avoient employé tous leurs talens à  
 » soutenir leur parti; de maniere que  
 » la France gouverne la Suede avec  
 » autant d'aissance qu'une de ses Pro-  
 » vinces. Le trésor public a été pillé,  
 » la destination des revenus changée,  
 » la défense du pays négligée, & tou-  
 » tes les branches du commerce sont  
 » ruinées. Les Etats ont foulé aux pieds  
 » les droits de Leurs Majestés, se met-  
 » tant au-dessus des lois, même des  
 » lois fondamentales.

» Sous la même influence, ils ont



„ entrepris successivement deux guer-  
 „ res ruineuses qui ont mis le Royau-  
 „ me en danger de sa perte. Les ten-  
 „ tatives de Leurs Majestés pour corri-  
 „ ger ces abus n'ont fait que les aug-  
 „ menter ; elles avoient été prises en  
 „ mauvaise part : on faisoit entendre  
 „ par des insinuations malignes, qu'el-  
 „ les cachotent quelque dessein contre  
 „ la liberté. Des personnes innocen-  
 „ tes, malheureuses victimes de leur  
 „ amour pour leur pays, ont péri sur  
 „ l'échafaud ; & la Couronne a été  
 „ dépouillée non-seulement du pou-  
 „ voir qui lui appartenoit, mais mê-  
 „ me des droits & des prérogatives de  
 „ la Majesté ».

Dans cette extrémité , il étoit natu-  
 rel que leurs Majestés Suédoises eus-  
 sent recours à l'Angleterre , & qu'elles  
 desirassent son interposition pour les  
 dégager des entraves dans lesquelles  
 elles étoient depuis long-temps rete-  
 nues ; une semblable entreprise n'étoit  
 susceptible d'être exécutée ni aisément,  
 ni sur le champ. Toute correspon-  
 dance entre la Cour Britannique & le  
 parti dominant en Suede avoit été in-

terrompue depuis nombre d'années , & comme le renouvellement d'une telle correspondance eût été contraire aux intérêts des partisans de la France , il étoit clair qu'ils s'opposeroient de tout leur pouvoir à l'admission d'un Ministre Anglois à Stockholm. On devoit s'attendre que cette opposition seroit efficace , dès qu'elle devoit venir de ceux mêmes qui tenoient les rênes du Gouvernement.

Il étoit donc indispensable ou que les *Chapeaux* cessassent d'être tout-puissans , ou que les amis de la Cour & le parti des *Bonnets* eussent acquis assez de crédit dans le Sénat pour pouvoir lui persuader de consentir à l'admission d'un Ministre Britannique.

En attendant une pareille conjoncture , l'Angleterre jugea à propos d'entretenir , par le moyen du Chevalier J. Goodricke à Copenhague , une communication indirecte avec la Cour de Suede & les Suédois ennemis du système de la France. Cette correspondance dura jusqu'à la fin de la guerre , le parti de la France ayant eu le crédit d'empêcher qu'on ne reçût plutôt un Minis-

re de la Grande-Bretagne , sous le prétexte de l'étroite alliance de la Suede avec le Roi de France , & celle de la Grande-Bretagne avec le Roi de Prusse.

Mais à la fin de 1763 , au moment où le Chevalier J. Goodricke alloit quitter Copenhague par ordre de sa Cour , mécontente de celle de Suede , il entama avec M. Faxell , chargé alors des affaires de Suede en Danemarck , une négociation d'après laquelle la Grande-Bretagne & la Suede convinrent de s'envoyer réciproquement des Ministres.

Le retour de la paix ne laissoit plus au Sénat de prétexte pour refuser de recevoir un Ministre du Roi d'Angleterre. D'ailleurs la conduite impardonnable du parti des *Chapeaux* durant la Diète de 1756 , avoit considérablement ébranlé le crédit dont ils avoient joui jusqu'alors dans la Nation.

A mesure qu'ils perdirent la confiance publique , le crédit de leurs antagonistes s'accrut parmi le peuple. Le peu de succès de la guerre contre le Roi de Prusse , entreprise à l'insti-  
gation



gation des *Chapeaux*, le défaut d'argent occasionné par le faux calcul des dépenses de l'armée, & les délais qu'on éprouvoit de la part de la France dans le paiement des arrérages dus à la Suede, avoient commencé à ouvrir les yeux à la Nation sur les pernicieuses conséquences de ses liaisons avec cette Puissance.

Soit par ces raisons, soit par la considération des avantages qu'on avoit déjà vus résulter de la résidence du Chevalier Goodricke à Copenhague, la Cour de Suede commença à reprendre le dessus dans la Diète de 1760. Les Chefs du parti dominant mirent plus de circonspection dans leur conduite; & on auroit pu porter une atteinte essentielle aux vues & au parti de la France, si une grande partie des sommes que la Cour avoit obtenues dans ce dessein, n'eût été employée à assouvir des ressentimens particuliers.

La Diète de 1762 produisit peu de changement. La situation des affaires de la Suede devint alors si critique, qu'à moins d'adopter un autre système sa ruine devenoit inévitable. Les

arrérages des subsides de la France se montoient de dix à onze millions de livres tournois ; la guerre entreprise à son instigation par le Ministère Suédois , avoit tellement endetté la Nation , que non-seulement elle étoit hors d'état de continuer la guerre , mais même de faire face aux dépenses courantes du Gouvernement.

Au lieu de satisfaire aux demandes de la Suede , la Cour de Versailles se borna à offrir ( 1 ) d'entrer avec elle dans un nouveau Traité pour dix ans , pendant lesquels elle donneroit un million & demi par an , à condition que les Suédois lui accorderoient pendant cet espace de temps l'usage de six vaisseaux de ligne & de quatre frégates complètement armés & équipés.

Un traité de cette nature devoit intéresser puissamment l'Angleterre , en ce qu'il mettoit entre les mains de la France toutes les forces maritimes de la Suede.

La Cour de Stockholm répondit qu'il étoit impossible d'entendre à au-

---

(1.) En 1763.

cune proposition de la part de la France , avant qu'elle eût payé au moins quatre millions des arrérages qu'elle devoit à la Suede. On étoit si indisposé des délais du Cabinet de Versailles , qu'on fit en même temps courir le bruit que si la France ne satisfaisoit pas sur le champ à cette demande , le ministère Suédois consentiroit à recevoir à Stockholm un ministre Britannique.

La réponse de Paris ne fut pas satisfaisante , & la négociation avec M. Faxell ayant été heureusement conclue avant la fin de 1763 , le Chevalier J. Goodricke arriva au mois d'avril 1764 à Stockholm en qualité d'Envoyé extraordinaire de Sa Majesté Britannique.

C'étoit avoir beaucoup gagné pour détruire la prépondérance de la France en Suede , & cet avantage préparoit les moyens d'accomplir la grande alliance projetée dans le Nord.

Le Ministre Britannique avoit sans doute des obstacles sans nombre à combattre. Sa tâche étoit difficile , mais ses talens répondoient à la grandeur de l'entreprise , & ses succès cou-



ronnerent le zele avec lequel il les employa.

La France jusques-là n'avoit rencontré dans ses vues aucune opposition en Suede : il n'étoit rien moins qu'aisé de renverser un systême qui avoit prévalu pendant vingt-huit ans, qui portoit sur les fondemens les plus solides, qui étoit étayé par des subsides, & dont la conservation se trouvoit liée à l'intérêt personnel de ceux qui gouvernoient.

Le désordre des finances de la Suede, & l'impossibilité d'y remédier sans le secours de la France, ajoutoient encore à ces difficultés. La France mécontente de voir la Suede former une alliance ou des liaisons trop intimes avec l'Angleterre, pouvoit retirer ses subsides & mettre un obstacle insurmontable aux vues de cette dernière Puissance. Le seul moyen de faciliter une tentative de cette espece, eût été d'indemniser la Suede dans le cas où le paiement des arrérages que lui devoit la Cour de Versailles eût été suspendu; mais ni l'Angleterre, ni la Russie n'étoient disposées à lui offrir ce dédommagement.

Lorsque les Ministres d'Angleterre & de Russie commencerent leurs opérations , quelques circonstances cependant les favorisèrent. Ils durent cet avantage aux délais de la France dans le paiement des arrérages dus à la Suede , au défaut absolu de ressources dans l'intérieur du pays pour suppléer à la privation d'une somme aussi considérable , & enfin à l'état chancelant des partis qui étoient divisés entr'eux.

La premiere de ces circonstances avoit beaucoup diminué la partialité que le gros de la Nation montrait en faveur de la France ; la seconde rendoit indispensable la convocation d'une Diète extraordinaire ; & la division des partis dispoſoit de loin les esprits du peuple à la réforme de plusieurs abus dans la Constitution , que la violence des factions y avoit introduits.

Ajoutons encore que la Cour de Suede donnoit alors à Sa Majesté Britannique les plus fréquentes assurances de son attachement & de son dévouement aux intérêts de sa Couronne : la seule nécessité , disoit-elle , pourroit la faire consentir à continuer ses

liaisons avec la France. Nous verrons bientôt quel changement éprouveront ces dispositions à l'égard de la Cour de Londres.

A l'arrivée du Ministre d'Angleterre, son premier soin fut de se concerter avec le Comte Osterman, Ministre de la Cour de Pétersbourg. Il avoit assisté à la Diète de 1762, il étoit parfaitement au fait des affaires de Suede & du caractère de ceux qui les conduisoient. Les deux Ministres s'attachèrent aux moyens de former un nouveau système, & de faire convoquer une Diète extraordinaire, sans laquelle il n'eût pas été possible de faire aucun changement dans l'Administration. Les Sénateurs qui étoient à la tête des *Chapeaux* ne cherchèrent pas à traverser ces mesures, parce qu'ils virent que leur opposition seroit vaine, & parce qu'ils n'étoient pas unis entr'eux. Le Sénat prit une résolution totalement contraire aux intérêts de ceux qui étoient dévoués au parti de la France, en indiquant une Diète extraordinaire pour le mois de Janvier suivant.



Le succès des *Bonnets* dans cette occasion fut principalement l'ouvrage des talens supérieurs du Comte Lowenhielm , chef de ce parti dans le Sénat , & qui appuyoit fortement la négociation qui avoit amené un Ministre Anglois à Stockholm.

Jusques-là les choses avoient pris un tour aussi favorable que les *Bonnets* pouvoient le desirer. Mais tout dépendoit du succès de leurs élections à la prochaine Diète. Malgré les sommes répandues par la France , les Ministres Anglois & Russe prirent encore si bien leurs mesures dans cette occasion , que les *Bonnets* parurent avoir la grande pluralité dans les quatre Ordres. Aussi lorsque les Etats s'assemblerent en 1765 , le Maréchal de la Diète (1) & les Orateurs des trois

---

(1) L'Office de Maréchal de la Diète étoit de la plus grande conséquence , non-seulement par rapport à la distinction dont il jouissoit dans toutes les délibérations de la Chambre des Nobles , mais encore par rapport au privilege qui y est attaché , d'entrer & de voter dans tous les Comités , & surtout parce que le Comité secret ne pouvoit s'assembler sans lui ; c'est-là ce qui rendit cet Office si important au temps de la dernière Révolution.

Ordres inférieurs étoient-ils tous de ce parti.

Les *Bonnets* se trouvant ainsi maîtres de la Diète, ils décidèrent, 1°. Que les subsides payés par la France, loin d'être avantageux à la Suede, lui avoient été au contraire très-préjudiciables, en ce qu'ils l'avoient engagée dans des dépenses qui en excédoient au moins trois fois le montant, y compris ce que la France y avoit ajouté d'extraordinaire pour la guerre. 2°. Que les douze millions d'arrérages dus par la France avoient été réduits à sept millions suivant les comptes de cette Puissance. 3°. Que ces sept millions même, qui peut-être ne seroient pas payés en sept ans, ne pouvoient être mis en parallele avec les maux qu'entraîneroient une nouvelle guerre ou l'interruption d'un commerce avantageux avec l'Angleterre; sujets d'appréhension également susceptibles l'un & l'autre de se réaliser, sur-tout si l'on acceptoit la proposition de la France pour des vaisseaux. 4°. Que la Suede avoit en elle-même des ressources suffisantes pour se tirer de son embarras actuel,

actuel , sans l'assistance d'aucune Puissance étrangère , pourvu que la Couronne ne formât pas de nouveaux engagemens , ou qu'on maintînt la paix pendant un certain nombre d'années.

Quant à la réforme projetée des abus qui s'étoient glissés dans la Constitution , l'intention des *Bonnets* n'étoit pas de changer la forme de Gouvernement établie en 1720 , mais seulement de rétablir l'autorité royale dans les droits & les prérogatives que lui donnoient les lois , de régler les fonctions & les devoirs du Sénat , & de mettre de justes bornes au pouvoir des Etats.

Le projet favori de la France avoit été de procurer au Sénat la conduite absolue des affaires étrangères. On supposoit qu'elle surpassoit en libéralité toutes les Cours de l'Europe dans la distribution des pensions qu'elle faisoit à ceux qui la servoient dans les pays étrangers ; elle pouvoit ainsi toujours compter sur la pluralité des voix dans un Corps qui n'étoit composé que de seize personnes.

Les autres Cours , plus réservées sur  
*Tome III.* B b



les pensions accordées aux étrangers, se bornant à ne répandre de l'argent qu'accidentellement pour des services secrets, crurent qu'il étoit de leur intérêt commun de diminuer l'autorité du Sénat en faveur du Roi & des Etats. Ce but & le dessein d'ôter l'administration des affaires au parti de la France, devinrent les principaux objets de l'attention des Ministres d'Angleterre & de Russie pendant le cours de la Diète.

Mais un changement qui se manifesta bientôt dans les dispositions de la Cour, les obligea de changer aussi quelque chose à la première partie de leur plan.

Les partisans de la Cour avoient voté jusqu'alors de concert avec les *Bonnets*. Ils paroissoient cependant n'avoir eu en cela d'autre vue que celle d'assurer l'admission de quelques-uns d'entr'eux dans le Comité secret; car dès que ce Comité fut formé, les *Bonnets* ne tarderent pas à appercevoir qu'ils avoient perdu la pluralité dans la Chambre des Nobles; c'en étoit assez pour prouver que la Cour avoit chan-

gé de parti. Le développement de cet événement nous donnera le fil qui conduit à la Révolution arrivée sept ans après.

Durant la Diète de 1762 & deux ans avant l'arrivée du Ministre d'Angleterre à Stockholm, le parti de la Cour s'étoit trouvé frustré d'une partie des ressources sur lesquelles il comptoit; parce qu'au lieu de les employer à des choses essentielles, il les avoit dissipées dans d'autres qui ne l'étoient pas. Tandis qu'il avoit encore du crédit & que ses adversaires ne connoissoient pas la foiblesse de ses finances, il résolut d'entrer en composition, conformément au vœu de quelques-uns des Chefs du parti de la France, pour tirer de la fin de la Diète autant d'avantage qu'il seroit possible. Comme ils avoient de la Russie une appréhension extrême, les personnes avec lesquelles on traita à cette occasion convinrent de payer quelques-unes des dettes de la Reine, de révoquer un acte de la Diète précédente, qui étoit très-offensant pour Leurs Majestés; de rétablir le crédit de la Cour en plaçant dans

les postes les plus avantageux quelques-uns de ceux qui s'étoient montrés les plus zélés pour ses intérêts; & enfin ils promirent de donner à la prochaine Diète leur acquiescement à une nouvelle interprétation de plusieurs passages des lois fondamentales, dont le sens avoit été altéré dans les assemblées précédentes au préjudice de l'autorité royale.

Les particularités de cette convention étoient connus de très-peu de personnes; mais ses conséquences mécontentèrent plusieurs des opposans du parti de la France, fâchés de voir deux de ses principaux partisans accueillis à la Cour, & , selon toute apparence, fort avant dans la confiance de la Reine.

L'événement justifia le dégoût qu'ils avoient conçu. Depuis lors, ceux du parti de la France, qui par-là avoient trouvé accès auprès de la Reine, firent tous leurs efforts pour amener une rupture entre la Cour & les *Bonnets*; mais ce ne fut qu'au commencement de la Diète dont nous parlons que l'effet de leurs menées devint public, quoique les principaux des *Bonnets* eussent aupar-



avant été avertis en secret qu'un des Chefs du parti contraire avoit engagé l'Ambassadeur de France dans un nouveau Traité avec la Reine de Suede, par lequel il devoit s'efforcer de persuader à sa Cour, que le seul moyen efficace de rompre les mesures des *Bonnets*, étoit de donner l'autorité souveraine au Roi de Suede sous la condition que l'alliance de la France seroit conservée.

Alors se dévoila dans son entier le mystere que renfermoient les changemens observés dans la conduite de la Cour de Suede. On la voyoit alors protéger ceux qu'elle avoit autrefois voulu éloigner du timon des affaires, & appuyer le système contre lequel elle s'étoit si ouvertement déclarée depuis le commencement de la guerre avec la Prusse.

Abandonnés par Sa Majesté Suédoise, les Ministres d'Angleterre & de Russie, auxquels l'Envoyé de Prusse avoit depuis peu reçu ordre de s'unir, se virent obligés de former un nouveau plan.

Il ne s'agissoit plus pour eux d'aug-

menter la puissance royale aux dépens du Sénat ; tout ce qu'ils avoient à faire dans ce moment , étoit d'acquérir dans ce Corps autant d'influence que la France en avoit eu par le passé.

Il falloit pour cela réussir à faire renvoyer ceux des Sénateurs qui s'étoient montrés les plus ardens défenseurs du parti de la France , & à les remplacer par des *Bonnets* dévoués aux Cours de Londres & de Pétersbourg.

Cependant les partisans de la France n'étoient pas oisifs. Pour appaiser les clameurs de la Nation sur le délai du paiement des arrérages dus par la France , ils engagèrent la Cour de Versailles à faire à celle de Stockholm l'offre de donner douze millions en huit ans , en paiemens égaux de quinze cents mille livres par an ( 1 ). Quoique cette somme fût au-dessous des répétitions de la Suede , le Sénat jugea à propos de l'accepter. Les finances du Royaume étoient si délabrées , qu'ils s'attachoient avidement à tout ce qui leur paroissoit

---

(1) 22 Novembre 1764.

pouvoir les tirer de l'état de détresse où ils se trouvoient.

Par leur union avec les partisans de la Cour , les *Chapeaux* conservoient une pluralité considérable dans la Chambre des Nobles , & l'Ambassadeur de France n'épargna rien pour détacher les autres Ordres du parti Anglois.

Le Comité secret dans lequel les *Bonnets* avoient tout l'ascendant , suivoit cependant le plan qu'avoient tracé les Chefs de ce parti. Dans la vue de montrer à la France qu'elle avoit perdu toute influence dans la Diète , & d'arrêter les secours d'argent qu'attendoit son Ambassadeur à Stockholm , le Comité décida qu'il n'étoit pas nécessaire d'avoir un Ambassadeur à la Cour de Versailles.

Dans la résolution suivante il fut arrêté que sept Sénateurs ayant abusé de la confiance des Etats , on devoit par conséquent la leur retirer. Ils étoient connus pour tenir à la France , & en les congédiant pour mettre à leur place un nombre égal des Membres du parti opposé , le Comité suivoit exacte-



ment les vues des Ministres d'Angleterre & de Russie.

Il parut à cette occasion un changement très-extraordinaire dans la disposition de la Diète.

Lorsque la Chambre des Nobles agita si on devoit approuver ou non , sans autre délibération , le renvoi des Sénateurs , l'affaire , comme on devoit s'y attendre, fut décidée contre les *Bonnets*; mais au grand étonnement de ceux-ci , qui avoit eu jusques-là une pluralité décisive dans l'Ordre du Clergé , le nombre des voix pour & contre la même question y fut égal , & on renvoya à une autre séance à la débattre. Les *Bonnets* avoient eu également beaucoup d'ascendant parmi les Bourgeois , & après de longs débats leur parti ne l'emporta que de deux voix. Quand à l'ordre des Paysans , il ne s'en mêla point du tout.

Ce changement subit dans les Ordres en faveur du parti des *Chapeaux* , étoit aussi alarmant qu'inattendu pour les Chefs du parti opposé. La Diète entière parut bouleversée , & tout ce que les efforts du Ministre d'An-

gleterre avoient produits avec tant de peine , sembla détruit en un instant. Le parti François qui crut avoir recouvré la supériorité , déclara qu'il alloit faire un nouveau Maréchal de la Diète , casser le Comité secret , rappeler deux Sénateurs à qui la crainte des *Bonnets* avoit fait donner leur démission , & annuler entièrement ce qui avoit été fait. Cet événement est l'exemple le plus frappant qu'on puisse citer de l'épouvantable corruption qui régnoit dans les Etats : ses suites prouvent combien cette corruption craignoit peu de se montrer à découvert (1).

La veille du jour où la question devoit être débattue , l'Ambassadeur de France n'avoit pas répandu moins de sept mille livres sterling. Ses émissaires avoient été occupés toute la nuit

---

(1) Quelque temps avant l'assemblée de cette Diète , on proposa publiquement dans une coterie de Bourgeois , de prendre l'argent qu'on offriroit à chacun d'eux , en convenant néanmoins que tous voteroient suivant leur conscience. On avoit en vue d'intimider la corruption , & le stratagème réussit. Le parti des *Chapeaux* crut qu'il étoit plus sûr de se borner à des promesses ; & ce fut à cette raison que les *Bonnets* durent leur ascendant dans l'Ordre de la Bourgeoisie.

à distribuer cet argent aux différens Ordres. On disoit que le Clergé seul n'en avoit pas eu moins de trois mille pour sa part.

L'alarme des *Bonnets* & le triomphe de leurs antagonistes ne furent pourtant pas de longue durée, & l'Ambassadeur eut la mortification de voir que malgré cette grande dépense il avoit manqué son but.

Ses adversaires prirent si bien leurs mesures, que dès le lendemain ils regagnerent le Clergé, & que la question ayant été remise sur le tapis, il y eut en faveur de la résolution du Comité une assez grande pluralité de voix dans les trois Ordres inférieurs pour renvoyer les Sénateurs désignés.

Peu de temps après le Comte Lowenhielm, Chef des *Bonnets* dans le Sénat, fut élu Président de la Chancellerie ; & comme parmi les seize Sénateurs, douze d'entr'eux étoient cordialement opposés au parti de la France, il sembloit ne rien rester à faire pour détruire complètement l'influence que la Cour de Versailles avoit eue si long-temps en Suede.



Il restoit aux deux Ministres une grande difficulté à vaincre pour substituer le nouveau système qu'ils vouloient introduire, à celui qu'ils étoient venus à bout de renverser. Il falloit absolument une alliance étrangère pour donner quelque stabilité au nouveau Ministère. L'objet de l'Angleterre & de la Russie étoient bien d'en contracter une avec la Suede; mais le refus que faisoit constamment l'Angleterre, de donner des subsides, traversoit puissamment leurs efforts; la Russie tenoit la même conduite, & quand elle auroit voulu en donner, les *Bonnets* eussent beaucoup hasardé en les acceptant, attendu la jalousie qui avoit toujours subsisté entre les deux Nations, & l'appréhension qu'avoient les Suédois de donner à la Cour de Pétersbourg aucune influence publique dans leur Gouvernement.

Le peuple étoit d'ailleurs fortement persuadé que, si l'Etat étoit privé des subsides de la France, on ne pourroit y suppléer qu'en augmentant les contributions. Une alliance avec l'Angleterre qui ne devoit produire aucun

subside, ne pouvoit donc manquer de contrarier ses idées. Les Sénateurs étoient inquiets du compte qu'ils auroient à rendre de leur conduite dans une autre Diète, s'ils abandonnoient une somme aussi considérable que celle qui leur étoit due par l'ancien système, sans que le nouveau leur eût assuré quelque secours. Ils regardoient comme indispensable pour eux de présenter à la Nation quelque objet qui pût entrer en compensation des dix millions & demi tournois dus par la France, & que la Cour de Versailles auroit probablement refusé de payer dans le cas d'une alliance entre l'Angleterre & la Suede.

Dans de pareilles circonstances les chefs du parti des *Bonnets* jugerent que l'expédient le plus convenable, étoit de faire un simple Traité d'amitié entre les deux Royaumes, dont l'intention générale seroit de ne porter aucun ombrage à la Cour de France, & qui cependant pût servir de regle au Comité secret dans les instructions qu'il donneroit au Sénat sur la conduite à tenir entre les deux Dietes pour rui-

ner entièrement le système de la France. Ce Traité souffrit beaucoup de difficultés & de délais, par l'appréhension du Ministère Suédois, qui trembloit de contracter une alliance qui n'apporteroit aucun subside. L'habileté du Négociateur surmonta tout, & le Traité fut signé le 6 Février 1766. Le principal Article portoit, que les Sujets de chaque Nation jouiroient réciproquement dans leurs Royaumes respectifs, ports & havres, de tous les avantages & immunités dont jouissoient actuellement ou pourroient jouir dans la suite les Nations les plus favorisées. La France fut également mécontente & surprise de ce que ce Traité avoit été conclu sans sa participation. Elle suspendit le paiement d'une partie des subsides qui étoit échu depuis quelque temps. Elle menaça de plus que si la Suede contractoit une alliance défensive (1) avec l'Angleterre, elle prive-

---

(1) Un Traité fait entre la Suede & la France en 1738, & renouvelé en 1758, portoit que les deux Royaumes s'engageoient respectivement à ne conclure ou renouveler aucun Traité, convention ou alliance, sous quelque nom & avec quelque Puissance que ce fût, que de leur commun consentement,



roit les Navires Suédois de tous les avantages qu'ils possédoient dans les ports de France. Un passage de la déclaration que fit à cette occasion son Ambassadeur au Ministère Suédois , montre si bien la dépendance où elle tenoit la Suede , qu'il mérite de trouver place ici.

„ La véritable raison, dit-il, du  
 „ délai du paiement des subsides, est  
 „ que Sa Majesté Très-Chrétienne a  
 „ fait, en conséquence des Traités  
 „ qu'elle a observés religieusement,  
 „ certains arrangemens politiques re-  
 „ lativement à ses affaires intérieures;  
 „ qu'un de ces arrangemens de Sa  
 „ Majesté, par rapport au Nord, étoit  
 „ que la Suede ne concluroit point de  
 „ Traité sans le consentement de Sa  
 „ Majesté; qu'au mépris de cet enga-  
 „ gement, qui avoit été le motif des  
 „ subsides de la France à la Cour de  
 „ Stockholm, la Suede avoit fait un  
 „ Traité avec une Puissance étrangere  
 „ sans le consentement de Sa Majes-  
 „ té Très-Chrétienne; que la Suede  
 „ n'ayant point eu d'égard à cet enga-  
 „ gement, avoit dérangé les vues po-

» litiques de Sa Majesté, comme le  
 » défaut de paiement des subsides  
 » pouvoit déranger les vues économi-  
 » ques de la Suede ».

Revenons à la conduite de la Cour. Après le renvoi des Sénateurs elle ne garda plus de mesures avec les *Bonnets*, & ne chercha plus à cacher les liaisons étroites où elle étoit entrée avec l'Ambassadeur de France.

Il avoit été question pendant quelque temps d'un mariage entre le Prince Royal de Suede & la Princesse de Danemarck. Cet objet tenoit fort à cœur aux Danois, & ne paroïssoit nullement du goût de la Cour. Cependant elle fit faire des propositions au Ministère Danois par l'Ambassadeur de France, insinuant que si le Danemarck vouloit fournir quelque argent, la Cour seroit moins éloignée de conclure ce mariage. A peine les *Bonnets* en furent-ils informés, qu'ils se hâtèrent de faire le mariage eux-mêmes, afin que le Danemarck restât ferme dans les engagements qu'il avoit pris avec eux. Mais cette démarche ne fit qu'augmenter la méfintelligence qui

réugnoit entre eux & le parti de la Cour.

Celui-ci, soutenu par la France, en vint enfin à la résolution de tenter le rétablissement du pouvoir absolu dans la Suede. Le plan qu'il se proposa fut de brouiller ouvertement la Chambre des Nobles avec les autres Ordres; de hâter la conclusion de la Diete & de travailler tout de suite à en obtenir une autre; de décrier dans toutes les Provinces les opérations des *Bonnets* dans celle qui se tenoit actuellement; d'insinuer qu'ils étoient absolument voués à la Russie; que la Suede alloit devenir une Province de cet Empire; que les manufactures de la Suède seroient sacrifiées à celles de l'Angleterre; & enfin qu'il n'y avoit d'autre remède à ces désordres que l'interposition de l'autorité Royale.

On ne fut pas long-temps à acquérir des preuves de la réalité d'un pareil dessein.

Un nommé *Hoffman*, qui prétendoit agir par les ordres du Roi, excita un soulèvement dans une des Provinces; mais ne pouvant montrer ces ordres



drés, il fut livré par les Payfans & mené à Stockholm. Il parut, par son procès, que sa conduite avoit été l'effet d'un plan concerté; que trois autres Provinces devoient se soulever en même temps, & qu'Hoffman avoit fait échouer l'entreprise, & s'étoit perdu lui-même par sa précipitation, qui ne lui avoit pas permis d'attendre le jour fixé pour l'exécution du projet.

Il est à regretter que les *Bonnets* aient eu recours dans cette occasion à l'un de ces tribunaux odieux dont nous avons déjà parlé. Sa formation éprouva la plus violente contradiction de la part des *Chapeaux*, qui, oubliant ce qu'ils avoient fait eux-mêmes en 1756, crièrent que c'étoit une inquisition érigée pour la persécution. On doit en même temps avouer que les *Bonnets* de leur côté se départirent de la résolution qu'ils avoient prise alors, de ne plus former dans la suite de ces tribunaux extraordinaires. Leur conduite fut néanmoins différente de celle que leurs antagonistes avoient tenues en pareille circonstance. Pour avoir moins de sang à répandre ils évitèrent soi-

gneuferment de pousser leurs perquisitions trop loin; Hoffman & deux autres seulement furent condamnés à être décapités.

Comme la Cour n'avoit gardé aucun ménagement avec les *Bonnets*, malgré leur grande prépondérance dans cette Diète, de même les *Bonnets* parurent déterminés à n'en garder aucun avec la Cour.

On a vu précédemment que les bornes excessives du pouvoir qui étoit entre les mains du Roi, offroient non-seulement un vice dans la constitution de l'Etat, mais qu'elles pouvoient être dangereuses pour les libertés de la Nation.

Jusques-là les *Bonnets* sembloient avoir été de cette opinion, & nous avons vu qu'au commencement de la Diète, une partie de leur plan étoit d'augmenter la puissance du Roi & de diminuer celle du Sénat.

Mais lorsque la Cour eut pris le parti de se jeter dans les bras de la France, il auroit été difficile de déterminer quelle conduite devoient tenir les partisans de l'Angleterre & de la

Russie. Les offres de la France à Leurs Majestés Suédoises étoient telles, que les *Bonnets* eussent à peine pu se flatter de détacher la Cour des intérêts de cette Puissance par quelque offre qu'ils eussent pu avouer aux yeux de la Nation.

Ils crurent donc, peut-être à tort, qu'au lieu d'augmenter la puissance Royale, comme ils en avoient eu le dessein, il étoit plus sûr de lui mettre de nouvelles entraves: c'est ce qu'ils entreprirent dans un objet fort essentiel.

La forme du Gouvernement donnoit au Roi le choix sur trois personnes que lui présentoient les Etats, pour en nommer une à l'Office de Sénateur quand il vaquoit une place dans le Sénat; ce droit l'empêchoit d'être forcé de nommer quelqu'un dont il auroit eu trop à craindre. Or le parti des *Bonnets* régla que, dans le cas où un Candidat pour l'Office de Sénateur auroit été présenté trois fois au Roi par les Etats, & rejeté trois fois par Sa Majesté, les Etats le présenteroient une quatrième & dernière s'ils le trouvoient bon, & qu'alors Sa Majesté ne seroit plus en droit de le refuser. Ce n'étoit certainement pas le



moyen de réconcilier le Roi avec la forme de Gouvernement qui avoit déjà mis à l'autorité Royale tant de restrictions capables d'épuiser sa patience.

Pour compenser cette démarche imprudente, les *Bonnets* firent passer dans la Diète une autre résolution qui montrait plus de sagesse que la précédente.

Ils résolurent qu'on ne feroit aucun changement dans les lois fondamentales, à moins qu'il ne fût proposé dans une Diète, & approuvé dans une autre par les quatre Ordres. Rien n'étoit mieux imaginé pour donner au Gouvernement Suédois un degré de stabilité qu'il n'avoit encore jamais eu.

Non-seulement cette loi mettoit la Nation à l'abri de toutes les résolutions brusques des Etats, dictées souvent par la chaleur des partis & la violence des factions, elle assuroit encore davantage les libertés de la Nation, en donnant à chaque Ordre la négative contre les trois autres, dans toutes les questions concernant la Constitution.

D'après la première de ces résolutions, le Baron Duben présenté pour

une place de Sénateur, ayant été rejeté trois fois par le Roi, les Etats n'hésiterent pas à le nommer eux-mêmes.

Sa Majesté refusa de signer son brevet, disant qu'ils pouvoient l'estam-piller de son nom s'il leur plaisoit; & on répandit que la Reine ne souffri-roit pas que le nouveau Sénateur fût admis, comme c'étoit l'usage, à lui baiser la main.

Bientôt après le Roi fit une démar-che encore plus hardie. Trois person-nes lui furent présentées pour l'Office de Secrétaire-d'Etat; mais, de sa propre autorité & contre les termes exprès de la forme de Gouvernement, il en nomma une quatrième. Cette con-duite de Sa Majesté indiquoit assez qu'elle comptoit secrètement être puis-samment appuyée, & que ce qui s'étoit fait durant le cours de la Diète ne sub-sisteroit pas long-temps. Cependant le mariage du Prince Royal avec la Princesse de Danemarck fut conclu sous les auspices des *Bonnets* (1);

---

(1) Les États donnerent à l'occasion de ce ma-riage plusieurs exemp'es de cette petitesse d'esprit qui si souvent caractérisa leur conduite.

après quoi il fut déterminé de mettre fin à la Diète.

L'influence de la France auroit été complètement détruite pendant cette Diète, si l'Angleterre & la Russie eussent autorisé leurs Ministres à offrir un subside. Mais si on considère la multiplicité des obstacles que le défaut de cette offre dut nécessairement leur susciter, le changement qu'ils firent dans l'intérieur de la Suede quant à l'administration, au Sénat & à la disposition de la Diète, surpassoit infiniment ce qu'on pouvoit attendre d'eux dans de pareilles circonstances.

Le comte Lowenhielm, alors décidément opposé aux mesures de la France, se trouvoit à la tête des affaires. Des seize Sénateurs, douze étoient entièrement dévoués à l'Angleterre & à

Il s'éleva mille débats minutieux sur la maniere de régler les moindres cérémonies. Le Roi se proposoit de donner après le mariage une fête dans une de ses maisons de campagne; le Comité secret le força de la donner à Stockholm.

A l'arrivée de la Princesse, les États voulurent nommer jusqu'à ses femmes. Son Altesse Royale demanda qu'il lui fût permis de nommer Elle-même à cet emploi; & enfin il fut résolu qu'on en laisseroit la disposition au Roi.



la Russie ; les instructions du Comité secret pour la conduite du Sénat, étoient évidemment destinées à achever de détruire l'influence Françoisse, & à consommer l'union de la Suede & de l'Angleterre.

Elles enjoignoient au Ministère Suédois de déclarer à l'Envoyé de la Grande-Bretagne que la Suede étoit actuellement libre d'entendre aux propositions de l'Angleterre pour un Traité défensif.

Dans le cas où il se formeroit une alliance dans le Nord en conséquence de celle des Puissances du Midi, le Ministère Suédois devoit y accéder de préférence à toute autre. Il ne devoit écouter aucune proposition de la part de la France, ni par Traité séparé, ni par Traité accessoire, jusqu'à ce que les conditions portées par les Traités de 1757 & 1758 fussent complètement remplies, & sa dette envers la Suede payée : dans ce cas même il ne pouvoit prendre avec cette Couronne aucun engagement qui pût mettre obstacle au grand plan d'union dont nous avons parlé.

Enfin par la dernière résolution du Comité, il fut pourvu aux dépenses publiques jusqu'en 1770, sans compter sur les subides de la France; & c'est sur quoi les partisans de la France fonderent principalement l'espérance d'obliger le Sénat à convoquer une nouvelle Diète.

Tel fut le résultat de la Diète conclue le 11 Octobre 1766.

#### SECTION IV.

*Esquisse de ce qui s'est passé avant la convocation d'une Diète extraordinaire, en 1769, & des changemens faits durant cette Diète.*

DANS un Gouvernement aussi flottant que celui de la Suede, où la vénalité & la corruption étoient montées à un excès qu'on a peine à croire, & où l'indifférence des Membres de la Législation pour le bien public ne pouvoit être égalee que par leur ignorance des vrais intérêts de leur pays, on ne pouvoit guere s'attendre que le nouveau système de politique

litique produit par les travaux réunis des Ministres d'Angleterre & de Russie , résistât long-temps aux assauts qui ne manqueroient pas de lui être livrés.

La Diete fut à peine dissoute , que les partis de la France & de la Cour mirent tout en œuvre pour embarrasser le Ministère & forcer le Sénat à en convoquer une autre.

Le Ministère tenta de faire à Gênes un emprunt de cent cinquante mille livres sterling ; s'il les avoit obtenues , peut-être auroit-il pu conclure une alliance défensive avec l'Angleterre en se passant de subsides ; mais la France non-contente de persister dans son dernier refus de payer les dix millions & demi qu'elle devoit à la Suede , traversa encore ses desseins. Le Duc de Choiseul dit au Ministre de Gênes à Paris , en termes positifs , que le Roi son maître ayant sujet d'être mécontent de la conduite de la Suede , & ayant appris que les sujets de la république alloient lui prêter une grande somme d'argent , il avoit ordre de Sa



pêcher ce prêt. En conséquence le Gouvernement de Gênes envoya un ordre à la personne principalement intéressée, ainsi qu'à la banque, de suspendre toute opération relative à la souscription ( 1 ) ou aux remises.

Bientôt on ne fit plus un secret du projet que formoit la Cour de Versailles, de donner plus de pouvoir au Roi de Suede. La France offrit quatre millions & demi, à condition que la Suede renouvelleroit le Traité de 1738; on répandit parmi les Payfans que si l'argent de la France arrivoit, ils seroient déchargés de leurs contributions. Les *Chapeaux* avoient imaginé que sur ces bruits le peuple demanderoit la convocation d'une Diète extraordinaire à la quelle le Sénat ne pourroit se refuser.

Cependant il nomma des personnes pour traiter de l'alliance défensive avec le Ministre d'Angleterre; mais les négociations alloient lentement, parce

---

(1) Cette prohibition fut révoquée quelques mois après par le Gouvernement de Gênes, sur les remontrances du Ministre Suédois à Vienne.

que le refus de tout subside de la part de l'Angleterre y mettoit un obstacle insurmontable. Il étoit indispensable de contre-balancer aux yeux de la Nation la dernière offre de la France. La Suède demandoit à l'Angleterre cinquante mille livres sterling. Le Sénat proposoit que ce subside ne commençât que dans deux ans, & en donnoit cinq pour le payer, quoique la durée du traité fut de dix. Dans sa réponse à cette proposition le Ministre Britannique adoucit le refus du subside autant qu'il étoit possible de le faire; mais il étoit trop clair que quelle que fût la bonne volonté du Sénat il n'auroit pas osé s'engager sans avoir quelque indemnité à présenter aux Suédois pour la perte qu'ils essuyeroient des arrérages de la France en cas qu'ils se liassent avec l'Angleterre.

Tandis que cette affaire demeurait en suspens, les partis de la Cour & de la France s'occupoient sans relâche des moyens de parvenir à leur but. Ils formèrent un projet qu'ils jugerent avec raison ne pouvoir manquer de forcer le Sénat à la convocation d'une

Diete extraordinaire. C'étoit de faire déclarer par le Roi au Sénat, qu'il étoit résolu d'abdiquer la Couronne. Les deux partis de la Cour & de la France garantissoient à Sa majesté que les Etats une fois assemblés le prioient de la reprendre.

D'après ce plan le Roi produisit un écrit dans le Sénat, désirant qu'il y fût lu par le Prince Royal, & remis pour être inséré dans le protocole.

Il portoit : „ Que le Roi avoit été  
 „ appelé au Trône par le libre choix  
 „ des Etats.

„ Qu'il avoit travaillé pour le bon-  
 „ heur & la liberté de son peuple ;  
 „ mais qu'aussi-tôt après la mort du  
 „ feu Roi , les Etats avoient exigé de  
 „ lui une assurance conçue dans des  
 „ termes bien plus forts que ceux dont  
 „ s'étoit servi son prédécesseur immé-  
 „ diat ; qu'ensuite les Etats avoient  
 „ tellement porté atteinte à ses droits  
 „ & à ses privileges , qu'il n'étoit plus  
 „ que le premier esclave de la Nation.

„ Que dans la dernière Diete ils  
 „ avoient encore fait des Réglemens  
 „ préjudiciables à ses droits , aux-



» quels il déclaroit qu'il ne consenti-  
 » roit jamais, non plus qu'à la nomi-  
 » nation du Comte Poffe pour être  
 » auprès de son fils ..

Sur cela deux Sénateurs furent en-  
 voyés au Roi, chargés de lui représen-  
 ter la nécessité d'exécuter les ordres des  
 Etats & de signer les nouveaux Régle-  
 mens : ce que Sa Majesté refusa ab-  
 solument.

Dans ces conjonctures le parti Fran-  
 çois ne négligea rien de ce qui pou-  
 voit disposer les esprits du peuple à la  
 démarche extraordinaire que le Roi  
 devoit faire, d'abdiquer la Couronne.

Le Prince Royal fit dans le Royau-  
 me une tournée où son adresse insi-  
 nuante & ses manieres aimables lui  
 gagnèrent les cœurs du peuple ; il re-  
 cueillit diverses plaintes propres à  
 montrer la nécessité de convoquer les  
 Etats pour redresser les griefs qui les  
 occasionnoient.

Tous les Gouverneurs qui étoient  
 dans les intérêts de la Cour peigni-  
 rent d'une maniere affligeante leurs  
 Provinces respectives, représentant que  
 les manufactures étoient ruinées & le

peuple dans la plus grande misère. Les Négocians mêmes tâcherent de faire baisser le cours du change afin d'arrêter le travail des forges.

En un mot les *Chapeaux* prirent toutes les mesures capables d'embarrasser l'Administration , quelque ruineuses qu'elles pussent être pour leur pays.

Le Sénat , pour battre en ruine ses adversaires résolut de ne point convoquer de Diète extraordinaire sur une simple déclaration de la part du Roi , & d'attendre que Sa Majesté signât un Acte formel d'abdication , auquel ils pensoient que la Reine n'acquiesce-  
roit jamais.

Si dans cette occurrence ils eussent consenti à la convocation d'une nouvelle assemblée des Etats , c'eût été dans le fait souscrire à leur propre déposition. Lorsque le parti de la France eut perdu toute supériorité dans la Diète précédente , la Nation s'attendoit que les *Bonnets* seroient en état de former un nouveau système tant au-dehors qu'au-dedans : dès qu'ils ne répondoient point aux espérances qu'on fondeoit sur eux , il étoit impossible

qu'ils se maintinssent long-temps dans l'Administration. On les eût accusés pour lors avec une sorte de justice , d'avoir perdu les subsides de la France & rompu toute liaison avec elle , sans avoir compensé par rien ce que la Nation y perdoit.

Conformément au plan du parti de la France , le Roi avoit proposé aux Sénateurs , en février 1768 , de convoquer une nouvelle Diète. Cette proposition fut rejetée par treize voix , & il n'y eut qu'un seul Sénateur qui vota pour Sa Majesté. Les *Chapeaux* étoient déterminés à poursuivre leur projet à la première occasion favorable. Ils la trouverent dans la mort du Comte Lowenhielm qui arriva bientôt après , dans la guerre qui éclata entre la Russie & la Porte à peu-près dans le même temps , & dans l'arrivée d'un nouveau Ministre de France à Stockholm.

La mort du Comte fut un coup fatal au parti des *Bonnets* , tandis que la guerre entre les Russes & les Turcs redonna aux *Chapeaux* un nouveau degré de force & de vigueur.



Il fut donc résolu de mettre enfin à exécution le plan long-temps projeté de l'abdication du Roi.

Sa Majesté, qui avoit quelques appréhensions à ce sujet, fit déclarer à cinq des Chefs du parti François, que la démarche qu'on lui proposoit lui paroïssoit trop hasardeuse si Elle ne recevoit d'eux quelque sûreté pour les promesses qu'ils lui avoient faites ; qu'Elle demandoit en conséquence un engagement solennel de leur part, portant que la suite du plan de la Cour de France & de celui qui étoit formé pour le changement du Gouvernement, seroit la première affaire qui occuperoit les Etats dans la Diète suivante ; & qu'avant que cet objet fût terminé on n'en traiteroit aucun autre. Tous acceptèrent.

Encouragé par cette assurance, le Roi refusa le 12 Décembre 1768, de signer un Acte que lui présentoit le Sénat, & lui adressa une lettre dont la teneur étoit : « Que si quelque temps  
 » auparavant Sa Majesté avoit acquies-  
 » cé à la résolution du Sénat, lors-  
 » que la majeure partie des Sénateurs

„ s'étoit opposée à la convocation des  
 „ Etats, Elle l'avoit fait sans aucune  
 „ conviction des principes sur les-  
 „ quels ils fondoient leur opposition ;  
 „ que depuis lors les malheurs publics  
 „ avoient augmenté de jour en jour ,  
 „ comme l'attestoient les différentes  
 „ Requêtes présentées à son fils, la  
 „ décadence subite des forges , du  
 „ commerce & des manufactures ,  
 „ & même l'abandon de la culture  
 „ des terres ; que son cœur paternel  
 „ ne pouvoit qu'être vivement tou-  
 „ ché de l'idée du poids des taxes  
 „ présentes, & des vexations inouïes  
 „ qu'on commettoit pour les lever ;  
 „ que par la baisse imprévue du cours  
 „ du change , ses sujets avoient été  
 „ forcés de payer un tiers de plus que  
 „ ce qu'ils étoient convenus de don-  
 „ ner (1) ; qu'il étoit obligé de pren-  
 „ dre connoissance de ces maux , puis-

---

(1) Il n'y a presque point d'espèces en Suede , &  
 quoique la valeur nominale du papier monnoyé  
 soit toujours la même dans ce pays , sa valeur  
 courante varie perpétuellement. C'est d'après sa  
 valeur nominale qu'on se payent les taxes , de sorte  
 qu'on peut dire qu'elles augmentent à proportion  
 de sa valeur courante , & *vice versa*.

„ qu'il s'étoit engagé par un serment  
 „ solemnel à conserver à ses sujets  
 „ l'inviolable jouissance de leurs droits  
 „ & privilèges; qu'il n'inculpoit point  
 „ le Sénat de cette imposition illéga-  
 „ le, mais que, qu'elle qu'en fût la  
 „ cause, la Nation avoit droit d'exami-  
 „ ner si elle consentiroit ou non, c'est-  
 „ à-dire, qu'il falloit assembler les  
 „ Etats le plutôt possible. Si le Sé-  
 „ nat, ajoutoit-il, s'obstine, contre  
 „ mon attente, à en refuser la con-  
 „ vocation, je suis forcé de déclarer  
 „ que dans ce cas je renonce au far-  
 „ deau du Gouvernement, que les  
 „ larmes de tant de mes malheureux  
 „ sujets & la décadence de mon  
 „ Royaume me rendent insupporta-  
 „ ble, me réservant, lorsque mes fi-  
 „ deles Conseillers les Etats seront  
 „ assemblés, de leur exposer les raisons  
 „ qui me portent à me démettre du  
 „ Gouvernement jusqu'à ce moment.  
 „ Cependant je défends très-stricte-  
 „ ment qu'il soit fait usage de mon nom  
 „ dans les résolutions du Sénat „.

*Signé*, FRÉDÉRIC-ADOLPHE.  
 Sa Majesté insista pour avoir réponse



dans les vingt-quatre heures. Le Sénat éluda pourtant d'en donner une pendant quelques jours , durant lesquels les Ministres d'Angleterre & de Russie ne négligerent rien pour les engager à tenir ferme.

Le 14 , le Roi vint au Sénat , & demanda une réponse immédiate. On lui représenta l'impossibilité d'examiner en si peu de temps toutes les raisons pour & contre la convocation d'une Diète extraordinaire : ils demanderent jusqu'au Lundi suivant pour cet examen ; ajoutant , quant à l'abandon du Gouvernement , qu'ils espéroient que Sa Majesté ne persisteroit pas dans une démarche si contraire aux lois & à ses gracieuses assurances.

Le Roi répliqua qu'il prenoit cette représentation pour un refus ; déclarant que dès ce moment il ne se mêleroit plus de la Régence : aussi-tôt il se leva & quitta le Sénat.

Dès que Sa Majesté fut de retour dans son appartement, Elle envoya le Prince Royal dans un carrosse à six chevaux, accompagné de plusieurs Officiers de Son Altesse Royale , au Col-

lege de la Chancellerie , où Son Altesse Royale demanda formellement , au nom du Roy , qu'on lui remît l'escrampille dont on se servoit pour suppléer à la signature de Sa Majesté.

La Chancellerie ayant refusé de satisfaire à cette demande , le Prince se rendit aux autres Colleges ; il leur déclara que le Roi son pere s'étoit remis du Gouvernement , & leur donna un exposé imprimé des raisons qu'il avoit eues.

Cependant le Sénar , qui s'étoit toujours tenu assemblé , deputa quatre de ses Membres pour supplier le Roi de ne point abandonner la Régence. Sa Majesté répondit qu'Elle persistoit dans sa même résolution.

A leur retour , le Baron Triesendorf , Vice-Président de la Chancellerie , se leva & exposa la confusion dans laquelle alloit tomber tout le Royaume , si le Sénat prétendoit gouverner sans la participation du Roi pendant dix-huit mois qui devoient encore s'écouler jusqu'au terme ordinaire de l'assemblée de la Diète.

Il representa qu'il n'y avoit pas d'i-

dée plus contraire à l'esprit du peuple en Suede, que celle d'une Aristocratie; & conclut à députer de nouveau deux Sénateurs à Sa Majesté, pour l'informer qu'il y avoit quelque apparence que le Sénat se conformeroit à ses desirs, & pour la prier de reprendre les rênes du Gouvernement.

La proposition passa à la pluralité de six voix contre trois, n'y ayant pas plus de neuf Sénateurs présens. La réponse du Roi fut, que si l'on convoquoit la Diete, sa résignation tomboit d'elle-même.

Le discours du Baron Triefendorf avoit découvert les craintes du Sénat; ses antagonistes enhardis tenterent d'engager les Colleges, les Magistrats, le Clergé, en un mot tout le pouvoir exécutif du Gouvernement résidant à Stockholm, excepté la haute Cour de Justice, à embrasser ouvertement le parti du Roi. Le lendemain de l'abdication de Sa Majesté, le Sénat avoit publié l'espece de proclamation suivante, qui paroît vraiment ridicule par l'usage qu'on y fait du nom du Roi en opposition directe avec ce qu'il venoit de faire.



„ D'autant que Sa Majesté est in-  
 „ formée dans le Sénat que le Prince  
 „ Royal, par ordre particulier, a no-  
 „ tifié hier à tous les Colleges, que  
 „ le Roi ne prendroit aucune part aux  
 „ affaires du Gouvernement, il de-  
 „ vient indispensable de rappeler aux  
 „ Colleges comment le Royaume  
 „ doit être gouverné selon la forme  
 „ de Gouvernement qu'ils ont juré de  
 „ maintenir, & en conséquence de  
 „ la quelle les seuls ordres valides &  
 „ auxquels on doit obéir, sont ceux  
 „ émanés du Sénat au nom de Sa  
 „ Majesté, & duement contre-signés;  
 „ *Sa Majesté* ayant cette confiance  
 „ en tous ceux qui servent dans les  
 „ différens emplois du Royaume, que  
 „ dans des circonstances si pressantes  
 „ & si dangereuses pour la Nation &  
 „ la liberté, ils se conduiront selon la  
 „ forme du Gouvernement de ma-  
 „ niere qu'ils puissent justifier leur  
 „ conduite envers Dieu, le Roi, &  
 „ les Etats „.

Les principaux Colleges répondi-  
 rent que, comme par les lois fonda-  
 mentales de Suede ils ne pouvoient

pas plus être gouvernés sans Roi que sans Sénat, ils resteroient dans l'inaction, jusqu'à ce que les Etats fussent convoqués.

Les Corps chargés du pouvoir exécutif ayant ainsi refusé d'obéir au Sénat jusqu'à l'assemblée des Etats, il n'y eut plus moyen de se dispenser de la convoquer. Le Sénat fut obligé d'en venir à la résolution qui suit :

» Qu'attendu que les différens Col-  
 » leges avoient déclaré qu'ils n'obéi-  
 » roient point aux ordres de Sa Ma-  
 » jesté émanés du Sénat, jusqu'à ce  
 » que les Etats fussent convoqués; que  
 » la Trésorerie avoit refusé de four-  
 » nir de l'argent; & que le Colonel  
 » Ehrensward & le Général Fersen,  
 » commandant les deux régimens en  
 » quartier dans la ville, avoient dé-  
 » claré qu'ils ne pouvoient répondre  
 » de l'obéissance des soldats, le Sénat  
 » se trouvoit obligé de convoquer une  
 » assemblée des Etats pour le 19 d'A-  
 » vril suivant.

Cette résolution mit un obstacle invincible au Traité d'alliance avec l'Angleterre; le Sénat n'auroit jamais osé

prendre sur lui de le conclure après avoir convoqué les Etats. Il étoit naturel qu'une affaire de cette importance fût renvoyée au temps de leur assemblée ; & indépendamment de la manière dont ils auroient pu envisager le Traité en lui-même, les Etats eussent eu à se plaindre de la précipitation du Sénat, s'il s'étoit ingéré d'y mettre la dernière main.

Le parti de la France détruisit ainsi d'un seul coup le nouveau système que les partisans de l'Angleterre avoient introduit en Suede pendant la dernière Diète ; système qui suppose dans ceux qui l'avoient établi les plus grands talens & le zèle le plus infatigable.

Le Roi retourna au Sénat, où il témoigna toute sa satisfaction de la convocation des Etats. Il ajouta qu'il étoit sûr de pouvoir montrer combien ses intentions avoient été pures dans tout ce qui s'étoit passé les jours précédens, & qu'il étoit pleinement convaincu que sa conduite seroit approuvée soit à la tenue des Etats, soit dans la suite.

Ainsi finit l'interregne & la confusion



sion qui avoit régné quelque temps dans les affaires publiques. La démarche des *Chapeaux*, dans cette occasion, étoit la plus hardie qu'on eût osé faire depuis la dernière forme de Gouvernement. Elle prouvoit décidément que les Chefs de ce parti comptoient être puissamment soutenus par la France à la Diète suivante, & qu'ils n'avoient rien à appréhender d'une conduite qui, dans d'autres circonstances, eût pu conduire à l'échafaud quelques-uns d'entr'eux, & réaliser l'abdication du Roi.

La France avoit résolu d'allumer la guerre dans le Nord. On sait qu'elle eut beaucoup de part à celle où la Russie & la Porte étoient alors engagées. On ne doute guere que son Ambassadeur à Constantinople n'eût promis aux Turcs que les Suédois feroient une diversion en leur faveur, en attaquant la Russie dans le Nord, tandis que les armes Ottomanes poursuivroient leurs opérations dans le Midi.

Au mois d'Août précédent ( 1 ) le Ministre Suédois à la Porte eut au-

(1) En 1767.

dience du Reis-Effendi , qui lui demanda si ce que l'Ambassadeur de France à Constantinople avoit dit des préparatifs qui se faisoient en Suede , étoit vrai. Le Reis-Effendi lui rappella la générosité qu'avoient eue les Turcs , de remettre la dette de Charles XII , & insista pour obtenir une réponse positive.

La France craignoit de voir diminuer son crédit auprès de la Porte , si elle n'engageoit les Suédois à faire ce qu'elle avoit promis pour eux aux Turcs. Elle résolut de ne rien épargner pour recouvrer son ancienne influence en Suede , & pour mettre en exécution à la prochaine Diete le plan projeté depuis quelque temps , de changer la forme du Gouvernement. La destinée de cette forme , objet de la Diete , la rendoit l'assemblée la plus critique qu'on eût pu voir depuis son établissement ; elle l'étoit sous un autre point de vue , en ce que , dans les circonstances , elle pouvoit allumer la guerre dans l'Europe entière.

Tous les partis s'agitèrent puissamment pour diriger les élections des

Membres de la Diète selon leurs différens intérêts. Le Ministre de France avoit alors un avantage considérable sur ses adversaires. Tandis qu'aucun des Ministres des autres Cours ne connoissoit l'intention de leurs Souverains respectifs, par rapport aux mesures qu'exigeoient des circonstances si extraordinaires, il étoit seul muni d'ordres éventuels. On annonçoit que dans peu il auroit à sa disposition douze millions de livres tournois pour des subsides, &c. si la Suede vouloit entrer de bonne-foi dans les vues de la France. Bientôt après on apprit qu'il y avoit dix millions déposés dans quatre maisons d'Amsterdam à cette intention. L'Espagne même, qui devoit paroître peu intéressée aux affaires de Suede, prit part à ce qui s'y passoit; & pour détacher le Danemarck des intérêts de l'Angleterre & de la Russie, elle offrit aux Danois la permission de transporter les Negres aux Petites-Indes Espagnoles. D'un autre côté, les Marchands Suédois ouvrirent une souscription considérable pour soutenir les partisans de la France.



Des préparatifs aussi formidables sembloient annoncer à la fois l'entier rétablissement du système de la France & la ruine totale des *Bonnets*.

Ceux-ci ne restèrent pourtant pas oisifs. La Russie avoit trop d'intérêt à l'événement de la prochaine Diète, pour ne pas les appuyer fortement.

L'Angleterre avoit autorisé son Ministre à Stockholm à aider les *Bonnets* à obtenir la pluralité dans la Diète ; & le Danemarck entra dans les mêmes vues avec autant de zèle & de vigueur que la Russie.

Mais les *Chapeaux* avoient de grands moyens d'influer sur les élections ; & les ressources que leur donnoit l'appui de la France étoient immenses. A l'ouverture de la Diète, la grande pluralité, parmi les Nobles, le Clergé & la Bourgeoisie, parut bien décidée en faveur du parti de la France. Les *Bonnets* ne conserverent d'ascendant que parmi les Payfans. Les Orateurs des quatre Ordres avoient été élus au gré des *Chapeaux* ( 1 ). Le

---

(1) La nuit qui précéda l'élection de l'Orateur des Payfans, on répandit parmi eux que l'intention des

Général Fersen, l'un des plus zélés & des plus habiles partisans de la France, fut nommé Maréchal de la Diète; le parti François ayant à sa disposition tout le Comité secret, dans lequel on n'avoit pas fait entrer un seul *Bonnet*, se trouva tout de suite entièrement possesseur du Gouvernement, & en état d'exécuter dans toutes ses parties le plan que favorisoit la Cour de Versailles.

Heureusement pour les *Bonnets*, les partisans de la France étoient divisés en deux partis; l'un entroit dans tous les projets de la Cour pour rendre le Gouvernement absolu; l'autre n'avoit en vue que de déposséder le Ministère actuel pour se mettre à sa place, & ne montrait pas moins d'aversion que les *Bonnets* pour tout changement essentiel à la Constitution. Les premiers étoient appelés plus particulièrement le *parti de la Cour*; on nommoit les autres les *vieux Chapeaux*. Ils avoient à leur tête le Colonel Pecklin, homme du premier mé-

---

*Bonnets* étoit de déposer le Roi; ce qui leur fit perdre la supériorité dans cette élection.

rite, & qui avoit le plus grand crédit dans la Diète : on peut dire de lui, avec justice, qu'il n'appartenoit à un parti qu'autant que ce parti tenoit aux principes dont il ne s'est jamais écarté.

On devoit s'attendre que la première affaire dont s'occuperoit le Comité secret, feroit la déposition des Membres du Sénat attachés au parti des *Bonnets*. Tous les *Chapeaux* s'accorderent sur ce point ; ils ne s'étoient pas même fait scrupule, quelque temps auparavant, de dire ouvertement que ces Sénateurs seroient renvoyés, & feroient place à une Administration vouée au parti de la France. Rien de plus frivole ou de moins fondé que les motifs qu'on fit valoir contre eux, sans doute uniquement pour la forme ; puisqu'innocens ou coupables, ils ne pouvoient manquer de perdre leur place dans une Diète où les *Chapeaux* dominoient.

Ils furent déposés dès le commencement de l'assemblée des Etats, qui décidèrent que tous les Sénateurs remerciés par la Diète précédente seroient



rétablis, & que le Comte Eckebladt feroit rappelé à la présidence de la Chancellerie.

La Chambre des Nobles résolut qu'il feroit présenté une adresse à Sa Majesté pour la remercier de la grande bonté & de l'amour qu'Elle avoit marqué pour son peuple, en se déterminant à abdiquer la Couronne, si le Sénat ne se prêtoir pas à l'assemblée des Etats; & que le Roi remercieroit à son tour les Colleges, de la résolution qu'ils avoient prise de suspendre toute affaire si son abdication avoit lieu.

Les Ministres étrangers qui soutenoient le parti des *Bonnets*, convaincus de l'inutilité de leurs efforts pour empêcher la déposition des Sénateurs, ou le changement de l'Administration, ne l'entreprirent point; ils réserverent leurs forces pour l'assaut qu'on se propoisoit de livrer à la Constitution.

Le Ministre François ne négligeoit rien pour convaincre les Suédois de la nécessité d'entrer dans les plus étroites liaisons avec Sa Majesté Très-Chré-

tienne. Les *Chapeaux* alléguoient que la Suede manquoit de subsides tant publics que particuliers; qu'on en obtiendrait de la France & non de l'Angleterre; qu'il y avoit une amitié de trente ans entre la Suede & la France qui faisoit actuellement aux Suédois des offres très-avantageuses à leur commerce dans la Méditerranée ( 1 ); que l'Angleterre étoit leur rivale pour la construction des vaisseaux & les manufactures; qu'elle parloit ouvertement de tirer son fer de ses propres Colonies, qu'elle en avoit déjà tiré une grande quantité de Russie, pour n'avoir point d'affaires avec la Suede.

Ces argumens auroient pu être de quelque poids si l'on eût payé une partie des arrérages dus par la France; mais leur paiement dépendoit du succès des projets de cette Puissance relatifs à la Constitution. Le parti des *Bon-*

---

(1) La France venoit de conquérir l'Isle de Corse, & vouloit en faire un port libre. Dans le cas où la Suede se détermineroit à entrer dans une étroite alliance avec Sa Majesté Très-Chrétienne, elle offroit aux Suédois des privilèges, qui auroient formé de cette Isle un dépôt pour toutes les marchandises de leur pays.

*nets* ne manqua pas de tirer avantage de cette circonstance pour fomentier les mécontentemens du peuple. Ils avançoient que la France n'avoit d'autre but que de les engager dans une guerre contre la Russie; que le Royaume n'avoit déjà que trop souffert des deux dernières; que les subsides, qui leur avoient été accordés par la Cour de Versailles, n'étoient pas seulement au-dessous des dépenses qu'avoient entraînées leurs liaisons avec elle; mais que tout insuffisans qu'ils étoient, il étoit encore dû tant d'arrérages, que le pays s'en trouvoit réduit à la détresse la plus affreuse; enfin, que dans la conjoncture présente, l'état des finances, des établissemens militaires & de la marine de Suede, lui permettoit si peu de prendre aucune mesure vigoureuse, que le Royaume pouvoit se ruiner lui-même sans faire aucun tort à la Russie.

Les motifs allégués par les *Bonnets*, avoient assez de force pour faire impression sur la Nation; & la division qui régnoit parmi les *Chapeaux* mit les partisans de l'Angleterre & de la



Russie en état de s'opposer aux vues de la France pendant le reste de la Diète, avec un succès qu'ils ne pouvoient guere se promettre de la tournure qu'elle avoit prise dans le commencement.

Après la déposition des Sénateurs, & lorsque l'administration eut passé entre les mains des *Chapeaux*, il restoit encore aux partisans de la France trois choses à faire, sans lesquelles tous les efforts de cette Cour auroient été inutiles ou peu avantageux pour elle.

Il s'agissoit de changer la Constitution, d'engager les Suédois dans une alliance avec elle, & de leur faire déclarer la guerre à la Russie. L'objet de la Cour de Versailles, étoit principalement de donner au Roi & au Sénat le pouvoir de décider, dans l'intervalle des Diètes, toutes sortes d'affaires de quelque nature qu'elles fussent, & de former des alliances, ou même de faire la guerre sans la participation des Etats. Par ce moyen elle se seroit rendue maîtresse de toutes les forces militaires du Royaume, & n'eût trouvé

aucun obstacle au dessein qu'elle avoit de faire une diversion avantageuse pour les Turcs.

Les succès des partisans de la France ne répondirent pas à leur attente. Ayant fondé leurs amis sur le projet de donner au Roi la disposition absolue , & sans aucune présentation de tous les emplois militaires jusqu'à celui de Lieutenant-Colonel inclusivement , cette concession ne parut nullement de leur goût. Lorsque l'affaire fut portée devant la Diète , trois Ordres s'élevèrent avec chaleur & indignation contre cette proposition , qui fut rejetée par une très grande pluralité. Le Clergé seul décida en leur faveur.

Le parti des *Chapeaux* ne fut pas plus heureux , quant au Traité d'alliance entre les Cours de Stockholm & de Versailles. Un des articles de ce Traité portoit que la Suede n'en feroit point avec l'Angleterre , ni avec aucune autre Puissance , sans la participation de la France , qui demandoit aussi le rappel du Ministre Anglois , & qu'on n'en recût point désormais de la Cour de Londres lors-

que cette alliance seroit conclue Par un autre article, la Suede devoit tenir quinze mille hommes en Finlande, prêts à marcher au premier signal; ce qui ne laisse pas lieu de douter que l'intention de la France ne fût de mettre les Suédois aux prises avec les Russes. Enfin le changement de l'Administration fut le seul avantage qu'elle retira de ses dépenses & de ses efforts, durant le cours de la Diete; encore n'en recueillit-elle que fort peu de fruit. Ses partisans échouerent dans le projet de donner au Roi & au Sénat le pouvoir de faire une guerre défensive sans assembler les États; & il fut défendu au Sénat de faire passer des troupes en Finlande avant la prochaine Diete.

Cependant les instructions du Comité secret, pour régler la conduite du Sénat après la séparation des États, étoient presque entièrement opposées à celles qu'il avoit données dans la Diete précédente.

Elles portoient en substance, que quoique le Sénat dût maintenir la bonne intelligence avec toutes les



Cours voisins, il n'étoit pas prudent d'entrer dans une alliance défensive avec aucune d'elles pour le present, & particulièrement d'entrer dans la Ligue du Nord, projetée depuis quelque temps. Le Comité déclaroit que la France & la Porte Ottomane étoient les alliés naturels de la Suede, & recommandoit aussi l'Espagne & l'Autriche comme des amis, à cause de leur union intime avec la France.

Il observoit que l'objet de l'Angleterre étoit d'envahir l'empire de la mer, & d'augmenter son commerce aux dépens des autres Nations; qu'elle ne devoit donc pas être considérée comme bien intentionnée en faveur de la Suede, sur-tout depuis qu'ayant eu une occasion de se lier étroitement avec les Suédois en leur accordant un subsid<sup>e</sup>, elle n'avoit pas voulu en profiter. Il concluoit à ce que le Sénat ne contractât aucun engagement avec la Cour de Londres.

Il insinuoit en même-temps au Ministère François, que quoiqu'il eût été impossible à ses partisans de satisfaire

la Cour de France pendant la Diète , comme ils l'avoient promis , ils ne négligeroient aucun moyen de mettre le Royaume en état de défense , & d'empêcher toute Diète extraordinaire à l'avenir ; que le mauvais succès de l'affaire de la Constitution n'empêcheroit pas l'exécution du plan d'opérations ci-devant arrêté , & que le Ministère Suédois ne laisseroit pas d'aller en avant pourvu que les arrérages fussent payés & qu'on leur fournît de l'argent pour les préparatifs qu'on alloit faire , dès que la Diète seroit finie.

Il donnoit à entendre aussi à la Porte que la situation de la Suède ne lui permettoit pas de faire , dans le moment , une diversion en faveur des Turcs ; mais que son intention étoit néanmoins de saisir la première occasion de la tenter , & de continuer en même-temps les préparatifs nécessaires , pour que les troupes Suédoises n'eussent qu'à marcher.

Ce sont-là tous les événemens dignes d'être rapportés , que présente la Diète conclue le 30 Janvier 1770.

## SECTION V.

*RÉVOLUTION de 1772. Causes qui  
la déterminèrent.*

**J'** Ai tâché de présenter dans les deux Sections précédentes, un exposé succinct de l'état des affaires de Suède durant les deux Dietes qui précéderent celle où s'est faite la dernière Révolution.

Les desseins de la Cour, la nature des partis, les intrigues des Ministres étrangers, & les vues différentes des Puissances qui les employoient, étoient autant d'objets dont il falloit instruire le lecteur, pour le mettre à portée de connoître les véritables sources du grand événement que je vais rapporter.

Pendant la Diète précédente, le parti de la France n'avoit pu venir à bout de produire le changement dans la Constitution que cette Cour avoit en vue, par le moyen des Etats mêmes; voie, qui étoit à la fois la plus sûre & la mieux appropriée aux dispositions du feu Roi. Ceux qui voyoient dans les Membres de la Diète assez de corruption pour être disposée à se prêter à tout, n'attribuerent point à leur vertu la



conservation de la forme du Gouvernement; ils imaginèrent qu'ils avoient été aussi bien payés pour faire leur devoir, qu'ils auroient pu l'être pour le trahir.

Parmi les moyens qui pouvoient tendre à changer la Constitution, celui d'employer la force, dut paroître d'autant moins impraticable, qu'il sembloit convenir au caractère des Suédois; mais l'humeur douce & pacifique de Frédéric-Adolphe s'y opposoit; ce Prince étoit étranger, & la Nation ne pouvoit avoir en lui la confiance qu'elle auroit mise dans un Souverain né & élevé chez elle.

Doué de toutes les vertus de la vie privée, mais exempt de cette ambition qui est altérée de pouvoir, il n'avoit pas cet esprit entreprenant qui l'accompagne ordinairement. Fait pour goûter le bonheur domestique, ses sentimens paternels ne lui auroient jamais permis des démarches, qui, venant à échouer, eussent pu entraîner la ruine de sa famille. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il hasarda, quelque temps avant la dernière Diète,

d'abdiquer la Couronne ; l'âge ajoutoit encore aux dispositions naturelles qui le portoient à la tranquillité, & au repos.

Ces raisons devoient éloigner toute appréhension qu'on vînt à tenter, par la force, de changer la Constitution Suédoise, tant que vivroit Frédéric-Adolphe.

Cependant on affectoit de préparer des forces militaires, pour répondre aux assurances données à la Porte par le Ministère Suédois, pour entretenir les Turcs dans l'idée qu'on alloit faire une diversion en leur faveur, & les engager à continuer la guerre avec la Russie.

La lenteur du Danemarck à renvoyer en Suede son Ministre, qui en étoit absent depuis neuf mois, donnoit encore lieu au parti de la France de se flatter qu'il se faisoit, dans le système de la Cour de Copenhague, quelque changement favorable à l'ancien projet d'une alliance entre la Suede & le Danemarck, contre la Russie.

Le prince Royal étoit alors à Paris, & les partisans de la France fondon-

encore de grandes espérances sur l'issue de ce voyage. On supposoit que le Prince l'avoit entrepris pour se rendre au désir exprès du Duc de Choiseul, qui vouloit conférer avec ce jeune Prince sur les moyens de donner plus d'extension à l'Autorité Royale en Suède, & d'y établir le système de la France sur des fondemens plus solides.

D'un autre côté, les *Bonnets* ayant rompu les mesures les plus essentielles de leurs adversaires, dans la dernière Diète, n'étoient alarmés ni de la situation présente des choses, ni des projets que les partisans de la France paroissent méditer pour l'avenir.

Les dispositions du feu Roi leur garantissoient que la forme du Gouvernement ne seroit point attaquée par la force, au moins pendant sa vie; & quoique les *Chapeaux* se fussent comparés de l'Administration & des postes les plus importants du Royaume, le vœu de la Nation étoit évidemment contre eux.

Il l'étoit par deux raisons : 1.<sup>o</sup> Parce que le Peuple étoit pleinement convaincu de son impuissance à soutenir



une guerre contre la Russie, comme le vouloit le parti dominant, pour plaire à la France ; 2.<sup>o</sup> Parce que les délais de cette dernière Puissance par rapport au paiement des arrérages, avoient indisposé la Nation contre la Cour de Versailles.

Les Ministres d'Angleterre & de Russie ne manquerent pas de chercher à fortifier cette disposition dans la Nation, & à s'assurer la prépondérance la plus décisive dans la Diète prochaine.

Ils représentoient que la France paroïssoit étonnée de la dépense que lui occasionneroit cette contestation ; ils ajoutoient que si elle n'étoit pas plus heureuse dans la Diète future, qu'elle ne l'avoit été dans la précédente, elle abandonneroit ses partisans & attendroit l'occasion d'emporter par la force ce qu'elle n'avoit pu obtenir par des voies moins hasardeuses.

Les intentions de la France étoient bien connues, puisque, en quelque sorte, elles étoient avouées. On réveilla par-là dans le parti des *Chapeaux*, la jalousie de ceux d'entr'eux qui vou-

loient conserver la forme du Gouvernement en son entier, quelque attachés qu'ils fussent d'ailleurs au système de la France; & on confirma les *Bonnets* dans l'opinion où ils étoient, que pour garantir la Constitution des dangers qui la menaçoient, il n'y avoit d'autre moyen que celui de se jeter entre les bras de l'Angleterre & de la Russie.

On s'attendoit que les craintes qui travailloient le parti des *Bonnets*, les engageroient, à la Diète suivante, à embrasser l'alliance proposée par les Ministres d'Angleterre & de Russie, sans insister sur l'article du subside, qui jusqu'alors avoit été le seul obstacle à cette alliance.

Dans ce cas, l'Angleterre & la Russie devoient garantir à la Suede la forme de son Gouvernement; & la grande Ligue du Nord qui étoit indubitablement de l'intérêt de la Grande-Bretagne, eût été probablement la suite de l'union de ces trois Puissances.

Telle étoit la situation des choses, lorsque la mort du feu Roi (1) donna

---

(1) En Février 1771.

une nouvelle face aux affaires de la Suede.

Cet événement sembloit aussi fatal aux vues des *Bonnets* , que favorable à celles des partisans de la France. Les obstacles qui avoient empêché d'attaquer à force ouverte la Constitution de Suede , alloient s'applanir. Les partisans de l'Angleterre & de la Russie perdoient par-là la sécurité que leur donnoit l'opinion où ils étoient qu'on ne feroit pas une pareille entreprise , avant qu'ils se fussent suffisamment précautionnés contre elle.

Le Prince Royal apprit à Paris la mort de son pere. Il tâchoit d'y obtenir de la Cour de France certains points que l'Administration Suédoise avoit depuis long-temps vainement sollicités. La dignité Royale , en donnant au Prince négociateur une nouvelle importance , procura un succès inattendu à la négociation même.

La Cour de France convint de payer annuellement à la Suede un million & demi ; & il ne fut plus question de fournir de l'argent pour soutenir ses



partisans à la Diète suivante \*. Selon la nouvelle forme de Gouvernement , la nouvelle Diète devoit être convoquée trente jours après la mort du Roi. L'absence du Prince & la nécessité de lui laisser le temps de régler tout ce qui restoit à arranger entre lui & la Cour de France , porterent le Sénat à n'en fixer l'Assemblée qu'au mois de Juin suivant.

---

(1) Le Lieutenant-Général Comte de Scheffer , qui fut député par le Sénat pour complimenter Sa Majesté sur son avènement , obtint fort adroitement , de la Cour de France , une partie considérable des arrérages qu'elle devoit depuis si longtemps à la Suede.

Il étoit nuit quand il arriva à Versailles , pour informer le feu Roi de France de la mort de Frédéric Adolphe ; Sa Majesté s'étoit retirée dans sa chambre à coucher , & il eut de la peine à y être introduit. Il lui annonça brusquement la mort du Roi de Suede. Le Roi , qui ne s'attendoit pas à recevoir une visite à une heure si indue , fut frappé de surprise , & parut fort affecté de la nouvelle. Le Comte saisit ce moment , pour dépeindre à Sa Majesté la déplorable situation des Finances de la Suede & les maux qui en résultoient ; il insinua adroitement que le défaut de paiement des arrérages , dus par la France , en étoit la seule cause. Dans l'étonnement où il avoit jeté le Roi , l'éloquence du Comte ne pouvoit manquer de faire impression ; Sa Majesté lui promit que , le lendemain , Elle donneroit à ses Ministres l'ordre de satisfaire aux demandes des Suédois.

Ce délai favorable aux *Bonnets*, donna aux Ministres d'Angleterre & de Russie le loisir de faire, pendant l'absence du jeune Roi, leurs efforts pour procurer à leurs partisans la prépondérance dans la Diète.

Il étoit évident qu'elle décideroit du sort de la forme du gouvernement Suédois, & que si les partisans de la France y avoient l'ascendant, ceux de l'Angleterre & de la Russie n'auroient plus aucun moyen de résister au crédit de cette première Puissance; parce que les changemens projetés par la Cour de Versailles, leur ôteroient infailliblement le pouvoir de s'y opposer dans la suite.

Ils firent de si grands efforts dans cette occasion, & ils furent si puissamment soutenus par les Ministres d'Angleterre & de Russie, que les Eléctions faites, ils parurent avoir dans les trois Ordres inférieurs, une prépondérance considérable de leur côté.

Cependant le jeune Roi écrivoit dans les termes les plus obligeans au

Sénat; approuvant toutes les mesures qu'il avoit prises, & l'assurant plusieurs fois dans sa lettre, qu'il entendoit gouverner selon les lois.

Le langage des partisans de la France étoit le même : ils assuroient qu'on ne toucheroit point à la Constitution ; que leur unique but étoit de faire payer les arrérages dus par la France ; mais que pour en obtenir le paiement, ils ne feroient rien qui pût justement offenser aucune autre Puissance.

Ces propos ne tendoient qu'à adoucir leurs ennemis, & à conserver l'Administration jusqu'à ce qu'ils eussent détruit le parti de leurs adversaires, & acquis la liberté d'agir ensuite d'après les vues de la France.

A son retour de Paris, S. M. Suédoise fit une visite à son oncle le Roi de Prusse, & lui donna les assurances les plus positives de ses intentions pacifiques & de son desir de gouverner suivant les lois de son pays, sans aspirer à la moindre augmentation de son autorité. S. M. Prussienne lui en témoigna la plus grande satisfaction, &

lui



lui recommanda fortement de persévérer dans ces sentimens ( 1 ). Le Roi partit aussi-tôt pour Stockholm , où il arriva vers la fin de Mai.

Depuis l'établissement de la dernière forme de Gouvernement en 1720 , les Suédois n'avoient vu sur le Trône que des étrangers : Frédéric I & Frédéric-Adolphe. Ni l'un ni l'autre de ces Princes n'avoient eu de droit héréditaire à la Couronne ; & redevables tous deux de la dignité dont ils avoient joui , au choix libre du peuple qu'ils gouvernoient , ils n'avoient pas

---

(1) On a cru généralement que le Roi de Prusse avoit beaucoup contribué à la dernière révolution. Il en est tout autrement.

Lorsque le Roi de Suede arriva à Brunswick , qui étoit sur sa route à Stockholm , il écrivit au Roi de Prusse , & lui manda qu'il s'étoit avancé jusques-là , dans l'intention de lui faire sa cour à Berlin ; mais que , pressé de retourner en Suede , il lui seroit impossib'le d'avoir cette satisfaction. Le Roi de Prusse n'eut pas plutôt reçu sa lettre , qu'il envoya chercher le Prince Henri , auquel il dit , qu'il craignoit que son neveu n'eût été détourné de le voir , & qu'il paroîtroit étonnant à toute l'Europe , qu'il eût passé deux fois à Brunswick , sans aller à Berlin. Comme le Prince connoissoit mieux que lui le caractère du jeune Roi , S. M. Prussienne le chargea de lui écrire , à ce sujet , une lettre qui lui fût remise en main propre : ce fut d'après la lettre du Prince , que le Roi de Suede partit pour Potsdam.

imaginé pouvoir prétendre à une autorité plus étendue que celle qui leur avoit été accordée par la Nation : possesseurs d'un Sceptre pour lequel ils n'étoient pas nés, ils durent regarder les honneurs extérieurs de la Royauté comme une acquisition assez importante, & elle put éblouir assez des Princes qui n'avoient pas été accoutumés à l'avoir en perspective dès leur enfance, pour que l'éclat d'une Couronne leur fît oublier combien l'autorité que donnoit celle de Suede, étoit resserrée dans des bornes étroites.

Ce fut peut-être à ces circonstances que la Constitution de Suede dut en partie son maintien sous les regnes de ces deux Monarques ; mais elle n'en fut pas moins redevable à leur caractere & à leurs dispositions particulières.

Peut-être falloit-il nécessairement deux Princes de cette trempe, pour que la Constitution Suédoise, vicieuse & corrompue comme elle l'étoit, pût subsister plus long-temps. — Mais le fils & le successeur de Frédéric-Adolphe, offroit aux Suédois un Prince d'un génie bien différent.

Gustave - III étoit âgé d'environ vingt-cinq ans , lorsqu'il fut proclamé Roi de Suede. Sa mere Reine Douairiere actuelle, sœur du Roi de Prusse , sembla lui avoir transmis le courage & les grandes-qualités de son oncle ; comme il parut tenir de son pere cette bonté de cœur qui rend encore chere aux Suédois , la mémoire de Frédéric-Adolphe.

Les talens qu'il reçut de la nature , capables d'illustrer quelque rang que ce fût , semblerent s'adapter plus particulièrement à celui qu'il devoit occuper : ses qualités naturelles acquirent , en se développant , tout ce qu'on pouvoit attendre de l'éducation la mieux entendue , & la mieux appropriée à une situation qui devoit probablement un jour exiger qu'il les mît en usage dans toute leur étendue.

La douceur & la force de son éloquence , ses manieres engageantes & une adresse insinuante , lui gagnoient les cœurs de ceux qui ne le voyoient qu'en public ; l'étendue de ses connoissances & la profondeur de son jugement , captivoient l'admiration de



ceux qui avoient occasion de l'approcher de plus près. Mais ni les uns ni les autres ne soupçonnoient encore ce génie pour la Politique , cet esprit courageux & entreprenant qui l'ont distingué depuis. On s'attendoit encore moins que ce Prince , en employant ce génie au soutien de ses intérêts particuliers , ne perdrait jamais de vue le bonheur de son peuple ; que son courage seroit toujours dirigé par la prudence , & que toute sa conduite seroit caractérisée par une modération aussi touchante qu'elle est rare.

Indifférent pour les plaisirs sans en être ennemi , on le voyoit goûter les amusemens d'une Cour , sans en être dissipé , & conserver au milieu de l'application la plus sérieuse à l'étude , l'aisance & les graces qui font briller dans un cercle. Il s'exerçoit avec un égal succès dans l'art de gouverner & de plaire , & savoit tout à la fois se concilier le respect & l'affection de ses futurs Sujets.

Sous l'apparence du patriotisme le plus désintéressé , il cachoit une ambition aussi grande que ses talens , & le

zele pour le bien de ses Sujets couvroit si bien ses projets contre la liberté, qu'ils devoient échapper à la pénétration la plus habile.

Tel étoit ce Prince, destiné à porter un Sceptre qui ne devoit ni satisfaire son ambition, ni ouvrir à ses talens une carrière digne de lui; & qui doué de toutes les qualités qui pouvoient le faire chérir dans un Gouvernement populaire, devoit se soumettre aux caprices du Sénat, ou aux suggestions impérieuses d'un Ministre étranger: qui capable de gouverner les autres, ne devoit point avoir de volonté, & qui possédant les cœurs de ses Sujets, ne devoit être leur Roi que de nom; obligé de se contenter de la pompe extérieure de la Royauté, qu'il savoit dédaigner, & de se garder d'aspirer au pouvoir qui faisoit le grand objet de ses desirs.

Rien n'égale les démonstrations de joie de la Nation, à l'arrivée du Roi à Stockholm, si ce n'est la touchante affabilité avec laquelle il reçut tous ceux qui l'approchèrent. Rien de plus propre à étendre sa popularité, jusque

dans les parties les plus reculées de ses Etats, que la conduite qu'il adopta.

Trois fois par semaine, il donnoit régulièrement audience à tous ceux qui se présentoient. Ni le rang, ni la fortune, ni le crédit, n'étoient nécessaires pour avoir accès auprès de lui. Il suffisoit d'être opprimé, ou d'avoir quelque sujet légitime de se plaindre. Il écoutoit les derniers de ses sujets avec la dignité d'un Souverain, & avec la tendresse d'un pere. Il entroit dans les détails les plus minutieux sur ce qui les regardoit; il s'informoit de leurs affaires particulieres, & paroissoit prendre à leur bonheur cet intérêt qui flatte tant les infortunés & qu'on rencontre si rarement dans ceux que la supériorité du rang & de la fortune a mis hors de portée de sentir, ou même de connoître les souffrances des dernieres classes de la société.

Un Souverain qui descend à des soins de cette espece, ne peut manquer d'être considéré comme le pere de ses sujets. Dans la chaleur de leur reconnaissance, ils oublieroient que l'ambition pouvoit avoir part à une conduite



qui ne paroïssoit fondée que sur la plus pure bienveillance ; mais si la suite de ses actions prouve bien que Sa Majesté n'avoit à consulter que son cœur , l'événement a fait voir que la conduite du Roi étoit la plus sage qu'il eût pu choisir pour l'exécution du dessein qu'il méditoit.

En s'attachant à gagner le cœur de son peuple , ce Prince travailloit en même-temps à convaincre les principaux de la Nation , de son attachement sincere & inviolable à la Constitution de son pays ; il se monroit satisfait de la portion de pouvoir que cette Constitution lui avoit laissée , & faisoit toutes les occasions de déclarer qu'il se glorifioit d'être le premier Citoyen d'un peuple libre.

Il parut porter toute son attention à éloigner la corruption & à réunir les esprits ; il disoit qu'il ne vouloit embrasser d'autre parti que celui de la Nation ; & qu'il rendroit l'obéissance la plus implicite à tout ce que la Diète décideroit.

Ces assurances , suspectes à quelques personnes , inspirerent au plus grand nombre une sécurité fatale. Ceux

qui avoient le plus de pénétration , crurent que Sa Majesté s'avançoit trop pour tenir ce qu'Elle promettoit ; & quoiqu'Elle gardât l'apparence extérieure de l'impartialité , ils ne purent s'empêcher d'observer que tous ses favoris étoient du parti de la France , & que toute l'Administration sembloit vouée à la Cour de Versailles.

Il étoit évident pour les partisans de l'Angleterre & de la Russie , que , depuis que ces deux Puissances s'étoient mêlées de la politique intérieure de la Suede , ils n'avoient pas eu d'opposition aussi formidable à combattre , que celle qu'ils alloient trouver dans Gustave

Peu après l'arrivée du Roi à Stockholm , la Cour de France , qui n'avoit employé ci-devant en Suede que des Ministres du second ordre , y envoya un Ambassadeur ( 1 ) , qui , par ses grandes qualités & son mérite personnel , sembloit annoncer encore l'importance de la commission dont il étoit chargé. Bientôt on vit arriver un Ministre d'Espagne ; ce qui paroissoit in-

---

(1) M. Le Comte de V.....

obtenir une nouvelle assistance de la part de la Cour de Madrid, pour le soutien de la cause & des partisans de la France dans la Diete qui s'approchoit.

Cependant les Ministres d'Angleterre & de Russie ne négligerent rien pour se précautionner contre les desseins de la Cour de Suede; ils savoient qu'ils fermentoient depuis long-temps; & de si grands préparatifs leur faisoient juger qu'ils étoient sur le point d'éclater.

Le seul moyen de s'y opposer avec succès, étoit de conclure promptement le Traité d'alliance projeté entre l'Angleterre, la Russie & la Suede, qui devoit faire la base de la grande Ligue du Nord. Mais tant que le pouvoir étoit entre les mains d'une Administration vouée à la France, & fortement soutenue par le Roi de Suede, cette négociation ne pouvoit être renouvelée.

La premiere démarche qu'ils avoient à faire, étoit d'obtenir la destitution de la plus grande partie des Sénateurs, qui tous étoient dans les intérêts de la



France , & de faire passer l'Administration entre les mains des partisans du système de l'Angleterre & de la Russie.

Ce projet une fois rempli , ils pouvoient abandonner l'exécution du reste de leur plan aux seules appréhensions , que la découverte successive des intentions de S. M. Suédoise ne pouvoit manquer d'exciter , & parmi les *Bonnets* , & parmi ceux même du parti des *Chapeaux* , qui , d'ailleurs attachés à la France , n'étoient pas disposés à établir une liaison avec cette Puissance , aux dépens de leur Constitution.

Le Roi pénétroit aisément les vues de ses adversaires & tâchoit de les traverser par la politique la plus adroite. Lorsque la Diète s'ouvrit , le parti des *Bonnets* parut avoir la pluralité la plus décisive dans les trois Ordres inférieurs. Les *Chapeaux* à la vérité eurent la superiorité dans la Chambre des Nobles , & comptèrent par conséquent le Maréchal de la Diète au nombre de leurs partisans ; ce qui devint dans la suite de très-grande con-

séquence pour le Roi ; mais le Comité secret, composé de Membres pris dans l'Ordre de la Bourgeoisie, se trouvoit entièrement voué au parti des *Bonnets* ; on n'y comptoit que quatre *Chapeaux* élus par le Clergé.

Ce Comité, comme on a pu le voir, possédoit un pouvoir absolu en ce qui concerne les affaires étrangères, & dirigeoit presque entièrement les opérations de la Diète, qui adoptoit en général ses résolutions. L'ascendant que l'Angleterre & la Russie avoient acquis dans ce Corps, dût faire craindre au Roi que l'influence des partisans de la Cour ne s'évanouît tout à fait.

Jamais situation ne fut plus critique. Si les *Bonnets* devenoient maîtres de la Diète, comme il y avoit lieu de l'appréhender, tous ses amis & ses partisans alloient infailliblement perdre les emplois de confiance & de pouvoir qu'ils occupoient, & leur destitution devoit naturellement être suivie de la conclusion du Traité avec l'Angleterre & la Russie, qui lui eût enlevé pour jamais l'espérance de chan-

ger une Constitution , dont les Puissances contractantes alloient se rendre les garans.

L'ascendant des *Chapeaux* dans la Chambre des Nobles étoit très-réel ; mais ce parti même n'étoit pas à la dévotion de Sa Majesté. Au lieu de pouvoir compter avec quelque confiance d'être soutenue par eux , Elle sembloit au contraire destinée à devoir tout à son attachement pour eux.

Leurs Chefs se trouvoient trop bien depuis long-temps des largeesses des Puissances étrangères , pour se déterminer aisément à y renoncer , en consentant à un changement dans la Constitution. Le pouvoir qu'elle leur donnoit étoit leur seul titre à ces faveurs. Leurs espérances à cet égard s'évanouissoient en entier , s'ils laissoient porter atteinte à cette Constitution.

Le Roi avoit des amis qui lui étoient personnellement attachés , & prêts à le seconder dans tout ce qu'il voudroit entreprendre ; mais leur nombre étoit si petit , qu'ils ne pouvoient former un troisième parti dans la Diète ; ils ne purent même point y prétendre ,



& n'agirent d'eux-mêmes en aucune maniere.

A peine assis sur le Trône , n'ayant point encore éprouvé l'affection de ses sujets , ignorant la disposition des gens de guerre , dans un moment où ses projets pouvoient n'avoir pas encore mûri dans toutes leurs parties , ce Prince étoit astreint dans ses démarches à toute la circonspection qu'exigeoit une situation si délicate.

Ce n'étoit point assez pour les desseins du Roi , que le gros du peuple eût vu depuis long-temps la conduite de ceux qui le gouvernoient , avec un mécontentement sombre & muet ; il falloit que leur indignation s'allumât au point de se soulever en faveur du Monarque , dans le cas où sa première tentative viendroit à échouer. Sa sûreté dépendoit de leur attachement , si ses premiers efforts étoient sans succès. Ce n'étoit qu'en excitant leur courage & en mettant leur zele en action , qu'il pouvoit espérer les moyens de ne pas renouveler ses tentatives en vain.

La patience & la soumission avoient

depuis long-temps été le partage des classes inférieures du peuple ; il eût été difficile de les porter à la résistance, & quoiqu'on ne dût pas présumer de l'opposition de leur part au changement de la Constitution, l'on ne devoit pas s'attendre qu'elles y contribuassent, à moins que les esprits n'eussent été préparés d'avance à l'exécution d'un projet, dont la réussite demandoit tout à la fois du temps & des ménagemens infinis.

Le Roi sentoît ainsi, d'une part, le danger de précipiter l'exécution de son plan ; & , de l'autre, l'ascendant des partisans de l'Angleterre & de la Russie dans la Diète , lui monroit autant de risque à la retarder.

Sa conduite répondit à tout ce qu'on pouvoit attendre de sa prudence, de son jugement & de sa pénétration. Elle fut en imposer à tous les partis, & les conduire imperceptiblement à ses fins, autant qu'à renverser les projets de ses adversaires.

La déposition du Sénat devoit être un des premiers objets des *Bonnets* ; il étoit nécessaire que le Roi s'effor-

çât de la retarder, s'il ne pouvoit la prévenir. Il falloit pour cela tenir la Diète dans l'inaction autant qu'il seroit possible, en faisant naître des difficultés dans toutes les opérations qui, selon le cours ordinaire des affaires, devoient précéder celle-là.

Un des premiers objets dont s'occupèrent les Etats assemblés, fut de régler les engagements qu'on feroit signer à Sa Majesté avant son Couronnement. Il s'éleva à cette occasion une dispute très vive entre la Chambre des Nobles & les autres Ordres. Depuis quelque temps il régnoit entr'eux un refroidissement causé par une démarche fort imprudente, faite par le Sénat l'Eté précédent.

Dans une occasion particuliere, il avoit posé pour maxime, que tous les grands Offices de l'Etat ne pouvoient être remplis que par les Nobles. Les Ordres inférieurs prétendoient que c'étoit aller directement contre les lois fondamentales de la Constitution, & que tout homme de mérite, de quelque rang qu'il fût, pouvoit être admis aux plus grandes charges; ils euf-



sent même été disposés à accorder à un simple Bourgeois , le droit de parvenir à la dignité de Sénateur.

De pareilles contestations , dans un Etat libre , ont toujours été fatales à la liberté , & par un vice de la forme du Gouvernement Suédois , elle y étoit par sa nature plus particulièrement sujette.

Il étoit de l'intérêt du parti de la Cour d'augmenter la division entre la Chambre des Nobles & les autres Ordres ; & rien n'étoit plus propre à produire dans la Diete cette inaction si favorable aux vues du Roi.

Quoiqu'il soit à présumer que Sa Majesté fomentoit secrètement cette désunion dans les Etats , Elle avoit l'art d'en tirer tout l'avantage possible , & d'acquérir , aux yeux du peuple , tout le mérite de chercher à éteindre des divisions si préjudiciables au bien public.

Il paroissoit n'être occupé que de la réconciliation des différens partis , & il les amusoit par des propositions d'accommodement , qu'il savoit bien qu'on n'accepteroit pas , & qu'il ne désira

jamais de voir acceptées. Ses discours paroissoient si sinceres , & son zele , pour le bonheur de son peuple , si ardent ; il se monroit si indifférent pour ses propres intérêts , si empressé de rechercher tous les moyens de rétablir la paix dans la Diete , qu'il eût été presque impossible de deviner ses véritables intentions.

« Si , » disoit-il à la fin d'un de ses Discours , » si mes intentions » étoient moins pures , moins innocentes , moins sinceres ; si mon cœur » n'étoit rempli du plus tendre amour » pour mon pays , pour son indépendance , sa liberté & sa gloire , je » pourrois épier tranquillement l'occasion de tirer avantage , comme quelques-uns de mes prédécesseurs , de la désunion de mes sujets , aux dépens de leur liberté & de leurs lois ».

Tel étoit le langage tenu par Sa Majesté ; Elle fit plus : Elle envoya demander aux Ministres d'Angleterre & de Russie , si , par leur entremise , il n'y auroit pas moyen de rapprocher les partis désunis.

Sa Majesté entama dans les mêmes vues diverses négociations , dont le but étoit d'exposer aux yeux de la Nation la conduite des Etats , & de mettre la sienne dans le point de vue le plus avantageux. Il réussissoit ainsi tout à la fois à se rendre plus cher au peuple , & à le dégoûter de la forme de Gouvernement.

L'objet de la dispute entre la Chambre des Nobles & les autres Ordres , étoit de savoir si on ajouteroit quelque chose aux engagements qu'avoit signés le feu Roi en 1751.

Les trois Ordres prétendoient qu'y ayant eu depuis ce temps plusieurs lois nouvelles , il étoit nécessaire de les rappeler dans la formule des engagements qu'on exigeroit de sa Majesté ; la Noblesse insistoit pour qu'on n'y fit aucun changement. Les deux partis tenoient opiniâtrément à leur opinion , & ces débats arrêterent en grande partie les opérations de la Diète.

Les Ordres inférieurs avoient certainement dans cette occasion de justes raisons de se plaindre , & peut-être de suspecter la sincérité du Roi. D'après



la forme du Gouvernement, ce qui avoit été résolu par trois des Ordres ne pouvoit plus être regardé comme un objet de discussion, & devoit avoir force de loi. Mais les Nobles avoient éludé l'autorité de la Constitution, en s'efforçant de mettre le cas dont il s'agissoit, au nombre de ceux qui exigeoient le consentement unanime des quatre Ordres de l'Etat.

Ils prétendoient que leurs privileges recevroient quelqu'atteinte des additions que les Ordres inférieurs propofoient de faire aux assurances Royales. Sa Majesté, en tirant avantage de cette circonstance, & en refusant de signer les assurances sans le concours des Nobles, faisoit assez connoître qu'Elle étoit moins jalouse de ramener l'union entre les Etats, que de persuader à ses sujets qu'Elle en avoit l'intention.

Une raison plus forte venoit à l'appui de cette opinion. Les *Bonnets* avoient dans la Chambre même des Nobles un parti considérable; les amis du Roi, en abandonnant les *Chapeaux*, pouvoient déterminer la pluralité en faveur des premiers. Il dépendoit donc

de Sa Majesté d'obtenir ce concours de la Chambre des Nobles , qu'Elle sembloit attendre pour signer les assurances.

Ces discussions imprudentes entretenirent l'inaction de la Diète , & ses opérations furent tellement suspendues , que quoique les Etats fussent assemblés depuis le mois de Juin , les assurances ne furent réglées & signées par Sa Majesté que huit mois après , en Février suivant.

Alors même il y eut beaucoup de difficulté à s'accorder sur ce point , tant par l'opiniâtreté des Ordres inférieurs , que par l'impuissance où étoient les *Bonnets* d'obtenir l'ascendant dans la Chambre des Nobles ; & si l'affaire fut enfin terminée , on ne le dut qu'à la prudence & à la modération de quelques-uns des chefs du parti des *Chapeaux* , qui craignirent qu'on ne portât quelque atteinte essentielle à la Constitution , si la désunion duroit plus long-temps ; cette raison les décida à se ranger du côté des *Bonnets* dans la Chambre des Nobles.

Mais cette confusion dans les affai-

res publiques avoit déjà assez duré, pour faire sur le peuple une vive impression, pour rendre sensibles les vices de la forme de Gouvernement, pour montrer l'influence que les Puissances étrangères avoient acquise dans la Diète, & pour faire briller la sagesse, le désintéressement & le patriotisme du Roi, qui avoit offert si souvent, quoiqu'en vain, sa médiation pour terminer ces funestes contestations. Le désordre avoit été assez long pour donner au Roi le loisir de préparer l'exécution du projet qu'il méditoit.

Rien n'avoit été négligé pour former les jalousies qui régnoient entre les différens Ordres, & les porter, s'il étoit possible, à une rupture ouverte; des émissaires distribués dans tout le Royaume aidoient à aigrir le mécontentement des habitans, tâchoient de les détacher du Gouvernement établi, & de les porter à un soulèvement.

L'objet dont les Etats s'occupèrent ensuite, fut l'examen de la conduite du Sénat depuis la dernière Diète. La Commission secrète, nommée à cet



effet, ne finit son enquête qu'à la fin de Mars. Il en résulta que, les Sénateurs ayant trahi la confiance des Etats, les trois Ordres inférieurs conclurent à ce qu'ils fussent tous déposés.

Cette résolution étoit également violente, injuste & contraire à la Politique. Le parti des *Bonnets* ne l'adopta que contre l'avis exprès des plus sages de ses chefs, & celui des Ministres étrangers qui les appuyoient. La prudence la plus ordinaire leur eût fait garder quelques mesures avec les *Chapeaux*; elle eût exigé qu'ils n'eussent déposé qu'autant de Membres du Sénat qu'il étoit nécessaire pour s'assurer la pluralité dans ce Corps. C'étoit le comble de la folie que de réduire l'autre parti au désespoir, dans un temps où ils savoient qu'on tramait des projets contre la Constitution, & de rendre les *Chapeaux* indifférens à son sort, en leur ôtant tout intérêt à sa conservation. Au commencement de la Diète, il eût été moins dangereux de heurter & d'aigrir ce parti; après un délai de dix mois occasionné par l'obstination des trois Ordres inférieurs, délai

dont le Roi avoit tiré les plus grands avantages pour l'exécution d'un plan qui étoit à la veille d'être exécuté , il étoit fans doute impossible que les *Bonnets* tinssent une conduite plus propre à accélérer l'événement qu'ils vouloient prévenir. On peut donc regarder cette faute comme une des principales causes de la facilité extraordinaire avec laquelle s'opéra cette révolution.

Les *Bonnets* des Ordres inférieurs , devenus maîtres absolus de la Diète s'enivrèrent de leurs succès. Ils ne voulurent plus être gouvernés par les conseils de l'Envoyé Britannique & du Comte Osterman , auxquels ils devoient principalement la supériorité qu'ils avoient acquise sur leurs adversaires.

N'écoutant que leur animosité contre le parti opposé , égarés par leur avidité pour les émolumens attachés aux places , & par la soif du pouvoir , ils ne mirent point de bornes à leurs désirs , ils bannirent toute modération de leurs demandes ; rien ne pouvoit les satisfaire que l'expulsion totale des *Chapeaux* de

tout Office de rapport & de tout emploi de confiance ou de dignité. Dans la fiénesie de leur avidité , ils oublièrent que quant au maintien de la Constitution , plusieurs Membres du parti opposé n'avoient qu'un sentiment avec eux. Ils oublièrent les dangers qui la menaçoient , & ne songerent plus au besoin qu'ils auroient du secours du parti contraire , pour détourner le coup qui devoit probablement bientôt entraîner sa chute.

Le Roi, à la sagacité duquel rien n'échappoit , & dont la vigilance faisissoit habilement toutes les occasions qui pouvoient servir ses desseins , sentit la folie des *Bonnets* & ne perdit pas un instant pour en tirer avantage.

On vit avec surprise la résolution des trois Ordres inférieurs , relativement à la déposition des Sénateurs , n'essuyer aucune difficulté de la part de la Chambre des Nobles. On s'attendoit qu'elle auroit été contrariée puissamment par le parti de la Cour , & le succès des *Bonnets* en cette occasion , fut considéré comme la défaite entière du parti des *Chapeaux*. On l'eût mieux jugé



jugé en le regardant comme un trait de cette politique profonde qui dirigeoit la conduite de Sa Majesté.

S'il avoit été intéressant pour le Roi d'avoir, au commencement de la Diète, un Sénat voué au parti des *Chapeaux*, cet intérêt avoit désormais cessé. Il lui suffisoit d'avoir, pendant un certain temps, empêché que l'Administration ne fût au pouvoir des *Bonnets*, & il y avoit réussi. Plus leur parti mit ensuite de violence dans ses procédés, moins Sa Majesté avoit à appréhender l'opposition qu'Elle pouvoit attendre de la part de ceux des *Chapeaux*, qui jusques-là, s'étoient montrés partisans zélés de la Constitution. Peut-être le Roi devoit-il désirer de les voir dépouillés de leurs emplois & de leur pouvoir, & pros crits en quelque sorte par leurs antagonistes ; c'étoit dans la conjoncture présente, les mettre jusqu'à un certain point dans sa dépendance, & les accoutumer à le regarder comme leur unique soutien.

Tel étoit le but apparent de quelques démarches faites auparavant. Au mois de Décembre précédent, il avoit

été signifié au parti des *Chapeaux*, que tout secours pécuniaire cesseroit dès ce moment ; leur mécontentement fut d'autant plus grand, que plusieurs d'entr'eux n'avoient d'autre ressource que l'argent qu'ils recevoient de leurs chefs, pour vivre pendant le temps de la Diète. On tâcha néanmoins de les appaiser, en leur promettant de la faveur & de l'avancement auprès du Roi.

Les *Chapeaux* se virent dès lors privés, non-seulement de leur pouvoir & de leur crédit, mais de tout espoir de les recouvrer, si le plan des Ministres d'Angleterre & de Russie venoit à réussir. Ils prévirent que leur ruine seroit la conséquence immédiate de la nouvelle Administration des *Bonnets*, qui les avoient supplantés. Ils sentirent que, privés de l'appui de la France, ils alloient être à la merci d'un parti qu'ils avoient si souvent opprimé, dont ils avoient conduit ci-devant les chefs à l'échafaud, & dont le ressentiment contre eux se manifestoit par tant de preuves. Ils durent voir enfin leurs rivaux s'élever sur leurs ruines, & prêts

à adopter un plan qui devoit leur ôter à jamais toute part dans le Gouvernement.

Il étoit naturel que leurs craintes pour la Constitution , cédaient à des considérations personnelles, devenues si pressantes ; plusieurs pencherent en secret à se prêter à tout ce que le Roi voudroit entreprendre ; & parmi ceux qui s'étoient le plus ouvertement déclarés contre tout changement qui tendroit à renverser la Constitution , il y en eut plusieurs qui s'éloignerent de Stockholm , & se retirèrent dans leurs maisons de campagne , pour y attendre tranquillement l'événement.

Au nombre de ces derniers , fut le Feld-Maréchal Comte Fersen, l'un des chefs les plus habiles du parti des *Chapeaux* , partisan zélé de la Cour de France , mais qui n'étoit pas moins inébranlablement attaché à la forme de Gouvernement établie. L'absence du Comte , qui étoit en même-temps Colonel des Gardes , devint pour les vues de sa Majesté , la circonstance la plus favorable qu'eussent pu désirer ceux qui



étoient le plus fortement voués à ses intérêts.

Lorsque les Etats eurent arrêté la déposition du Sénat , ils procédèrent au choix des personnes qui devoient former la nouvelle Administration. Par la méthode que prescrivait la Constitution dans cette occasion , il étoit au pouvoir du parti de la Cour , de retarder cette opération autant que l'exigient encore les vues de Sa Majesté : cette circonstance & l'affaire du Couronnement , prolongerent les opérations de la Diète aussi long-temps qu'il fut jugé nécessaire.

Cependant le Roi rassembla un corps d'environ cent - cinquante Officiers , commandés par le Lieutenant-Colonel Spring-Porten , sous prétexte de les exercer à des manœuvres militaires ; mais dans le fait , pour sonder leurs dispositions & les attacher à ses intérêts. Ils le suivoient par-tout. Son affabilité lui gagna leur affection , & les remplit de zèle pour sa cause.

L'habileté de ce Prince fut mettre à profit tous les incidens que le hasard

lui présenta. Il y eut alors dans le Royaume une cherté accidentelle de grains, qui réduisit les habitans à la plus grande détresse. Le parti de la Cour s'empressa de répandre parmi le peuple, que la disette étoit uniquement l'effet de la négligence des Etats, qui auroient pu la prévenir en favorisant l'importation des grains étrangers. Le reproche cependant étoit mal fondé. Les Etats avoient fait leurs efforts pour soulager le peuple; ils avoient envoyé dans cette vue une grande quantité de blé aux Gouverneurs de différentes provinces, pour le distribuer parmi les habitans de leurs districts respectifs. Mais le parti du Roi, qui ne cherchoit qu'à aigrir le mécontentement de la Nation, réussit à persuader à ceux des Gouverneurs qui étoient voués à la Cour, de retenir les secours que la Diète leur avoit adressés, & parvint à aggraver ainsi le malheur public, en ajoutant une disette artificielle à celle qu'occasionnoient déjà les mauvaises récoltes des années précédentes. Rien ne pouvoit être plus propre à indisposer le peuple contre le

Gouvernement, & la ruse eut le succès qu'on pouvoit attendre de la politique qui l'avoit suggérée. Le Royaume retentit des plaintes de toutes les provinces; & il n'y eut que l'humeur endurante des Suédois qui les empêcha de se soulever.

Ces menées réussirent, non-seulement à préparer le peuple à un changement de maîtres, mais encore à lui faire désirer impatiemment de le voir arriver, & les amis du Roi tentèrent tous les moyens qui pouvoient tendre à produire un soulèvement.

Des émissaires, répartis dans les différentes provinces, exhorterent le peuple à se rendre à Stockholm, & à porter ses plaintes au pied du Trône. On usa des mêmes moyens jusque dans la Capitale; & s'il fut difficile de leur persuader de recourir à la violence, au moins furent-ils préparés à voir avec indifférence le renversement de leur Constitution.

Pendant que Sa Majesté & ceux qui avoient sa confiance s'occupoient ainsi, une nouvelle Administration, composée des partisans de l'Angleterre & de



la Russie, remplaça l'ancienne. On renoua sur-le-champ la négociation du Traité projeté entre la Suede & la Grande-Bretagne ; il y en eut une autre d'entamée, pour jeter les fondemens d'un Traité entre la Suede & la Russie. On devoit s'attendre que, dans la crise actuelle, ils auroient été l'un & l'autre conclus avec toute la promptitude que sembloient exiger de pareilles circonstances. Les mêmes difficultés, qu'on avoit élevées auparavant, reparurent dans toute leur force ; on objecta la perte des quinze cents mille livres qu'on recevoit annuellement de la France, & la nécessité de les remplacer par un subsidé. On insista sur cet objet aussi fortement que jamais. La nouvelle Administration parut plus jalouse d'enlever tout pouvoir au parti des *Chapeaux*, qu'empressée d'adopter le seul moyen qui pouvoit consolider le sien.

Elle étoit sans doute pleinement convaincue de la nécessité de cette mesure, & il n'étoit pas si facile de justifier les vrais motifs qui la portoient à y mettre obstacle, que les raisons os-

renfibles qu'elle alléguoit de fa conduite.

Dès le mois de Juin, les Etats avoient reçu de différentes personnes, dignes de foi, des avis sur la réalité des desseins du Roi contre la Constitution; mais ils ignoroient la maniere dont ces desseins devoient être mis en exécution, & se répandoient à cet égard dans des conjectures de toute espèce. Les uns s'appuyoient sur cette incertitude pour affecter de rejeter ces avis; d'autres ne voyoient rien que d'impraticable dans les différens plans dont ils avoient ouï parler; le plus grand nombre se persuadoit qu'en admettant qu'on essayât d'en réaliser quelques-uns, il seroit fort aisé de faire échouer l'entreprise.

Tels étoient au moins les différens propos tenus à cette occasion; mais dans le fait, la corruption de certains Membres de la Diète étoit si déplorable, qu'ils refusoient même leur consentement à des points auxquels leur salut étoit attaché.

Les trois Ordres inférieurs se prévalurent trop du pouvoir de faire passer  
leurs

leurs résolutions, malgré la Chambre des Nobles; le désir de montrer cet avantage, qui, par la Constitution, appartenoit à la pluralité des trois Ordres contre le quatrième, n'aboutit qu'à mécontenter la Noblesse, & produisit de grands maux.

On a vu que, lorsqu'il s'étoit agi de la déposition des Sénateurs, les *Bonnets* perdirent absolument de vue les dangers auxquels ils s'exposent, en refusant d'écouter les pressantes instances des Ministres des Puissances qui les soutenoient. Ils tinrent la même conduite dans les délais qu'ils mirent à former une alliance, d'où dépendoit leur existence même. Ils abandonnèrent leur sûreté à la sollicitude que ces Puissances avoient témoignée pour la conclusion de cette alliance, & parloient hautement des moyens de prolonger la Diète, tandis qu'ils négligeoient les démarches nécessaires pour conserver la forme de Gouvernement, sur laquelle elle étoit établie & fondée.

Un mois se perdit ainsi en de vaines tentatives, de la part de la Grande-



Bretagne & de la Russie, pour faire passer l'affaire des Traités dans les différens Ordres; & on touchoit au moment qui alloit décider du sort de la Constitution.

Les craintes du parti dominant furent enfin réveillées par un incident qui confirma trop bien l'avis d'un dessein formé contre la Constitution, pour leur permettre de rester plus longtemps dans l'inaction.

Jusques-là, les partisans du Roi avoient gardé quelque ménagement & quelque secret dans leurs tentatives, pour fomentier les mécontentemens du peuple. Mais alors on trouva des placards affichés dans toutes les places publiques de Stockholm, tendans à exciter les habitans à la révolte. Les chefs des *Bonnets* prirent aussitôt l'alarme. Ils s'assemblerent, & résolurent de porter l'affaire devant le Comité secret, où il seroit proposé des moyens pour se garantir de surprise.

Le Maréchal de la Diète, qui étoit entièrement dévoué au Roi, refusa de laisser assembler le Comité ce jour-là, & retarda ainsi des mesures, qui

ne pouvoient être prises trop promptement.

• Cependant lorsque le Comité fut assemblé, il ordonna à un bataillon du régiment d'Upland de se tenir prêt à marcher. Le Colonel Spring-Porten, qu'on soupçonnoit & dont on redoutoit la présence à Stockholm, reçut ordre de se rendre en Finlande, sous le prétexte d'empêcher qu'il n'y arrivât du tumulte; mais, dans le fait, pour le tenir éloigné. Le Général Rudbeck, grand Gouverneur de Stockholm, en qui le Comité avoit la plus grande confiance, & qui étoit en même-temps l'un des plus populaires du Royaume, fut envoyé en Scanie, à Gottembourg & à Calscrona, pour calmer l'esprit des habitans & détruire les manœuvres des émissaires de la Cour; le Général Pecklin, le plus hardi & le plus habile parmi les chefs des *Bonnets*, fut chargé de pourvoir à la tranquillité de la ville, en l'absence du Gouverneur.

La Commission, qui nommoit le Général à cet emploi, fut envoyée le même jour au Roi, qui étoit à une de

ses maisons de campagne , pour qu'il la signât. Sa Majesté ne jugea pas à propos de le faire , ni d'en parler ensuite dans le Sénat ; de sorte que le Général ne put entrer en exercice , que lorsque le Roi jugea qu'il étoit trop tard pour s'opposer à ses desseins.

Le grand désavantage qu'éprouvoit l'Administration dans cette occasion , étoit de ne pouvoir prendre aucune mesure sans la participation du Roi , ni rien exécuter sans l'approbation du Comité secret ; la réussite de leurs plans dépendoit alors en grande partie de la volonté du Maréchal de la Diète , sans le consentement duquel le Comité ne pouvoit s'assembler ; & on a vu combien le Maréchal étoit attaché aux intérêts de Sa Majesté.

Les Royalistes parurent fort alarmés des précautions qu'on prenoit contre eux. Le Roi seul n'en parut point ému ; sa contenance & ses discours n'annoncerent pas la moindre agitation.

Il continua à déguiser ses intentions , de manière à en imposer à ceux qui s'en méfioient le plus.



Il choisit ce temps-là même, pour avoir une entrevue avec le Ministre de Russie; il l'informa de l'intention où il étoit d'aller visiter l'Impératrice de Russie, d'abord après la conclusion de la Diète; il ajouta qu'il déclareroit le lendemain sa résolution au Sénat, & qu'il obtiendrait, pour son voyage, le consentement de ce même Comité, qu'il comptoit réduire si-tôt à l'impuissance de lui accorder ou de lui refuser aucune demande.

Les *Bonnets* commencèrent alors à déplorer la lenteur qu'on avoit mise à la conclusion du Traité entre la Grande-Bretagne & la Russie; ils parurent sincèrement disposés à souscrire aux propositions de ces deux Puissances. Ce changement de disposition fut trop tardif. Il falloit un certain temps pour terminer une affaire de cette nature, & le Roi étoit trop prudent pour ne pas tirer avantage de ce délai. Sa Majesté se crut alors sûre de la plus grande partie des Officiers de la garnison de Stockholm; mais il lui importoit de se former un parti puissant parmi les Troupes Provinciales.

Il n'étoit pas aisé d'y réussir. L'armée Suédoise consiste dans une Milice dispersée, qui ne se rassemble qu'à certains temps de l'année : il étoit impossible de leur faire prendre les armes dans un autre temps & contre la coutume, sans une raison plausible. Le Roi prévoyoit un obstacle insurmontable à ses vues, si les Etats, prenant l'avance sur lui, nommoient, pour les commander, des Généraux du parti des *Bonnets*. Il étoit absolument impraticable d'engager cette Milice à se soulever d'elle-même, pour entrer dans les vues du Roi ; de la décider à rompre de longues habitudes de soumission, & à tourner ses armes contre ceux auxquels elle étoit accoutumée obéir.

Les deux frères du Roi, le Prince Charles & le Prince Frédéric, étoient alors dans les Provinces de Scanie & d'Ostrogothie, où ils avoient résidé quelque temps sous divers prétextes.

Leur but réel avoit été de se concilier l'affection des Officiers, des Soldats & du peuple : ils usèrent des mêmes moyens que le Roi avoit em-

ployés à Stockholm, & s'en servirent à-peu-près avec le même succès. Mais aucun prétexte ne pouvoit favoriser encore l'assemblée des Troupes Provinciales. Les freres du Roi n'avoient sur elle aucune autorité légale; plusieurs des Officiers tenoient au parti des *Bonnets*, & on ne devoit pas s'attendre qu'ils voulussent obéir à des ordres donnés sans droit & sans autorité. D'après la forme de Gouvernement, une pareille obéissance eût pu être envisagée comme une trahison. Il devenoit donc indispensable de faire naître des circonstances capables de justifier les Officiers de s'être écartés de la rigueur de leur devoir, s'ils venoient à assembler leurs Corps respectifs, à la simple invitation d'un frere du Roi, sans attendre les ordres formels du Comité secret.

On avoit formé, depuis quelque temps, un plan pour cet objet. Parmi les Officiers subalternes, avec lesquels le Roi avoit occasion de converser, un Capitaine, nommé Hellichius, se faisoit remarquer par cet esprit hardi & entreprenant, que l'ambition peut porter aux entreprises les plus hasar-



deuses. Long-temps il avoit aspiré aux honneurs de la Noblesse, & brûloit de trouver l'occasion de se distinguer. Le Roi démêla son caractère, & résolut d'en faire l'un des principaux instrumens de ses desseins.

Hellichius fut admis dans le secret de la révolution projetée, & on l'instruisit du rôle qu'il devoit y jouer. Il étoit Commandant de la Forteresse de Christianstadt, l'une des plus importantes du Royaume. On arrêta qu'à un certain jour fixé, il publieroit contre les Etats un manifeste, dans lequel il insisteroit sur les malheurs du peuple, sur la cherté inouïe des choses nécessaires à la vie, & qu'il attribueroit tous ces maux à l'influence des Puissances étrangères, & à la corruption qui régnoit dans la Diète.

Il devoit aussi-tôt après exciter les troupes qu'il commandoit à la révolte, fermer les portes de la Forteresse, & se préparer à la défendre. Il fut convenu qu'il dépêcheroit en même-temps au Prince Charles un officier, qui, sous le prétexte de s'être échappé, l'informerait de ce qui venoit d'arriver,

& lui donneroît un motif d'engager les Officiers des régimens voisins à rassembler leurs troupes, & à se mettre eux-mêmes sous son commandement, dans la vue très-plausible d'étouffer cette révolte naissante. Jamais plan ne fut mieux conçu, ni plus heureusement exécuté.

Hellichius exécuta littéralement ses instructions, & le Prince parut presque aussitôt après à la tête de cinq régimens.

Comme ces troupes s'étoient mises volontairement sous les ordres du Prince Charles, elles ne pouvoient connoître quelles étoient ses véritables intentions; & rien n'étoit plus facile que de leur inspirer des dispositions favorables à ses vues, dans l'ignorance où elles étoient de ce qui se passoit à Stockholm. On fit répandre dans l'armée le bruit que la Constitution étoit en danger. On se disoit à l'oreille, qu'il y avoit une conspiration formée contre le Roi, & qui tendoit peut-être à quelque chose de plus qu'à le priver de sa Couronne; qu'on vouloit établir une forme de Gouvernement aristo-

cratique , sous la direction de la Russie ; Puissance contre laquelle les Suédois entretenoient une si ancienne antipathie. Ces bruits, qu'il étoit alors impossible de contredire , ne pouvoient manquer de faire impression. Si le Roi eût échoué dans ses projets à Stockholm , toutes les mesures que les États auroient pu prendre , eussent été regardées comme autant de preuves de la vérité de ces rapports. Si le Sénat eût fait arrêter Sa Majesté , on l'auroit attribué , non à la nécessité où Elle les auroit mis de recourir à ce remède violent ; mais au dessein prémédité dont ils avoient été accusés d'avance ; & dans ce cas , les troupes ainsi disposées , & sous le commandement du frere de leur Souverain , n'auroient pas hésité de marcher à son secours.

C'est ainsi qu'engagée dans une entreprise où le secret étoit si nécessaire , qu'il avoit à peine été confié à six personnes dans le Royaume , Sa Majesté fut pourvoir aux moyens de parer à tous les accidens qui pouvoient arriver. L'événement prouva qu'il n'avoit pas besoin d'autres ressources , que celles



qu'il tiroit de ses talens & de sa popularité.

Le Général Rudbeck , qui faisoit sa tournée dans la Scanie , ayant voulu visiter la Forteresse de Christianstadt , & ayant appris ce qui s'y étoit passé , retourna sur-le-champ à Stockholm , où il arriva , le 16 d'Août , bien avant dans la nuit ; le Comité secret s'étant assemblé le lendemain matin , il l'informa de la révolte d'Hellichius.

D'après son rapport , le Comité résolut qu'on feroit venir à Stockholm un bataillon du régiment d'Upland , & un autre du régiment de Sudermanie , & que la Cavalerie des Bourgeois feroit la patrouille dans les rues pendant la nuit.

Il fut aussi résolu de faire , sur-le-champ , investir la Forteresse de Christianstadt par deux régimens de Cavalerie ; & l'on fit une députation au Sénat , pour lui communiquer ces résolutions , & pour qu'il eût à les faire exécuter.

Le Sénat pria le Roi de rester dans la ville , & dépêcha deux couriers aux

Princes ses freres, pour leur ordonner de revenir sur-le-champ.

Quoique dès-lors la premiere démarche, qui devoit décider la révolution, eût été réellement faite, il auroit été impossible de pénétrer les desseins de Sa Majesté, d'après l'examen le plus attentif de sa conduite, si d'autres motifs n'avoient pu la faire soupçonner.

La surprise avec laquelle le Roi reçut la nouvelle de la révolte, le chagrin qu'il en témoigna, son zele à entrer dans toutes les mesures que le Sénat jugeroit à propos de prendre, non-seulement pour étouffer la rébellion, mais encore pour sa propre sûreté, étonnerent tout à la fois le petit nombre de ceux qui suspectoient sa conduite, & en imposèrent complètement à ceux qui étoient sans méfiance.

Lorsque le Général Rudbeck lui porta cette nouvelle, Sa Majesté l'embrassa, l'appella son meilleur ami, & parla des obligations qu'Elle lui avoit avec tant de chaleur, que le vieux Général se retira convaincu que, non-seulement le Roi n'avoit eu aucune

connoissance de la révolte tramée en Scanie , mais qu'il étoit impossible que les bruits qui s'étoient répandus sur ses desseins contre la Constitution eussent aucun fondement. Cette persuasion de la part du Général étoit d'autant plus extraordinaire , qu'il avoit été l'un des premiers à suspecter l'intention de Sa Majesté. Le Roi n'attendoit probablement , pour porter le dernier coup au pouvoir des Etats , que d'avoir appris que le Prince Charles étoit venu à bout d'assembler un corps considérable de Troupes Provinciales & de se mettre à leur tête. Il donna dans l'intervalle une nouvelle preuve de son habileté à mettre dans ses intérêts tous ceux avec lesquels il avoit occasion de converser.

Il accompagnoit la Cavalerie Bourgeoise , qui avoit ordre de faire la patrouille dans les rues. Le Sénat ne pouvoit blâmer une attention qui n'annonçoit , dans Sa Majesté , qu'un zele louable pour maintenir la tranquillité dans la Ville. Mais le Roi fut faire servir cette démarche à un autre usage. Tel fut l'ascendant de son habileté à



se concilier les esprits , que , dans l'espace de deux nuits seulement , ceux que les Etats avoient armés pour leur défense , devinrent les partisans les plus zélés de la cause du Monarque , & furent bientôt après les premiers à se déclarer en sa faveur.

Lorsque le Roi eut appris du Prince Charles, qu'il étoit à la tête de cinq régimens, il envoya sur-le-champ sa lettre au Sénat, qui la mit sous les yeux du Comité secret. Le Prince marquoit un ardent désir d'être continué dans le commandement des troupes qu'il avoit assemblées, & faisoit cette occasion de montrer l'attachement le plus inviolable à la liberté. Le Sénat cependant refusa, comme on devoit s'y attendre, de lui accorder ce qu'il demandoit, & désigna un de ses propres membres pour commander à la place du Prince.

Le moment critique étoit arrivé, où toute espece de délai, loin d'être encore nécessaire aux desseins du Prince, ne pouvoit au contraire que leur être fatal.

Il n'y avoit pas plus de deux jours

que la nouvelle de la révolte de Scanie s'étoit répandue dans Stockholm. Le Roi avoit employé une partie de ce temps à gagner la Cavalerie des Bourgeois. Le reste fut employé, par ses émissaires, à parler & à traiter avec les soldats des Gardes & de l'Artillerie ( 1 ). Sa Majesté elle-même assembloit tous les Officiers qui lui étoient dévoués, se montrait à leur tête dans les rues, autant pour se faire voir au peuple, que pour converser avec ceux qui s'approchoient de lui. Les Sénateurs & d'autres, qui étoient le plus intéressés aux suites de ce qui se passoit, furent avertis de ces mouvemens. Les uns s'en reposoient avec confiance sur les précautions déjà prises & à la veille d'avoir leur exécution; les autres, & c'étoit le plus grand nombre, intimidés par l'affection du peuple pour le Roi, & par l'attachement que les Of-

---

( 1 ) Un soldat donna, dans cette occasion, un exemple de fidélité, qui mérite d'être cité. La nuit qui précéda la révolution, le Roi vint à l'arsenal pour le visiter, & donna ordre à la sentinelle de le laisser entrer. Le soldat le refusa. Sais-tu à qui tu parles, lui dit le Roi ? Je le sais, répondit le soldat ; mais je sais aussi quel est mon devoir.

ficiers lui témoignaient, pensoient que si on entreprenoit de confiner le Roi dans son Palais, ou qu'on montrât trop ouvertement la méfiance qu'il donnoit aux Etats, on accéléreroit la révolution, & on la feroit éclater avant que les régimens commandés pour la sûreté de la Ville, & qui étoient encore à un jour de marche, eussent eu le temps d'arriver.

Mais les mêmes raisons qui empêcherent le Sénat de se porter à aucune démarche violente avant l'arrivée de ces régimens, obligeoient Sa Majesté de hâter l'exécution de son plan avec toute la diligence possible.

Si nous jetons actuellement un coup-d'œil sur l'état de la Suede, depuis que l'Angleterre & la Russie avoient cherché à balancer l'influence que la France y avoit acquise, on verra tous les défauts & les vices du Gouvernement parvenus dans le cours de cette période à leur maturité complète. Les germes de corruption que recéloit originairement la texture même de la Constitution, couvés & développés par le concours des Puissances étrangères  
qui



qui les entretenoient , étoient venus au point de porter , parmi les Suédois , la vénalité la plus vile à son dernier période.

Dans les rangs les plus élevés parmi le peuple , l'attachement à la Constitution , ou même à la Patrie , étoit étouffé par la violence des partis , ou distrait par l'avidité du gain dans les rangs inférieurs : une soumission abjecte & servile & le trafic des suffrages dans les Dietes , avoient avili l'esprit & le caractère de la Nation. La contagion de la corruption s'étoit répandue de la Capitale dans les Provinces les plus éloignées. Une Constitution destinée à servir de fondement à la liberté , n'avoit été , entre les mains de ceux qui avoient quelque pouvoir , qu'un instrument , ou un prétexte pour attirer l'or étranger. Pendant les neuf dernières années , le Gouvernement n'avoit cessé d'être agité par deux différentes especes d'hommes opposés d'intérêts , suivant des systèmes contraires , soutenus par des Puissances rivales , persécuteurs & persécutés tour-à-tour , & qui , dès qu'ils avoient quelque avan-

tage , ne songeoient qu'à venger leurs injures ou à se prémunir contre le ressentiment de leurs antagonistes. On ne devoit pas s'attendre qu'un Gouvernement aussi mal conduit , se conciliât le respect & la confiance du peuple.

Si l'on considère ensuite la politique avec laquelle le Roi fit servir ces circonstances à ses intérêts , l'adresse avec laquelle il sut fomenter les mécontentemens du peuple , son habileté à préparer les esprits au changement qu'il méditoit , le succès avec lequel il mit au grand jour la venalité & la corruption des Etats , par l'effet d'une conduite qui lui concilia en même-temps l'affection de ses sujets. Si , à ces considérations , on ajoute celle de la haute vénération que les Suédois ont eue de tout temps pour la dignité Royale à un degré qui n'a point d'exemple en Europe , peut-être jugera-t-on que le Roi , dans cette conjoncture , ne couroit que peu de risque , ou n'en couroit aucun d'entreprendre de renverser d'un seul coup un édifice ébranlé dans toutes ses parties , dont on avoit déjà s'appé depuis long-temps les fondemens , & qui ,

par la dépravation de ceux qui étoient intéressés à le défendre , se trouvoit alors sans appui & sans soutien.

Il n'en étoit pas ainsi. Ces circonstances , il est vrai , favorisoient infiniment le Roi ; mais , d'un autre côté , il étoit sûr de rencontrer de l'opposition de la part d'un parti qui tenoit seul les rênes du Gouvernement ; il n'avoit lui-même aucune part dans le pouvoir exécutif ; il ne pouvoit donner des ordres à la seule Compagnie de ses propres Gardes , à l'insçu du Sénat , sans enfreindre la Constitution. Le Sénat connoissoit ses intentions contre lui ; il avoit pris les précautions convenables ; & des troupes commandées par des Officiers dévoués au parti dominant , n'étoient plus qu'à quelques heures de marche de Stockholm.

Sûre de l'affection de son peuple , Sa Majesté pouvoit peut-être n'attendre aucune opposition de sa part ; mais la soumission de ce même peuple ne lui laissoit aucun lieu d'espérer qu'il agît en sa faveur. Tout dépendoit de l'impression que feroit sa première harangue sur les Soldats. Pour peu qu'ils



hésitassent d'embrasser sa cause , il n'avoit plus pour perspective que la tragique catastrophe de 1756 , suite d'une entreprise semblable à la sienne.

Le 19 Août au matin , Sa Majesté se décida à lever le masque , & à s'emparer , par la force , d'un pouvoir dont les Etats avoient si long-temps abusé , ou à périr dans cette tentative.

Au moment où Elle se disposoit à quitter son appartement , il parut quelque agitation dans sa contenance , mais elle ne paroissoit venir d'aucune inquiétude pour son propre sort. Quelle que fût l'ambition de ce Prince , son humanité ne cédoit en rien à ce sentiment ; il appréhendoit que le sang de quelques-uns de ses sujets ne fût versé dans une entreprise où il étoit difficile de réussir sans avoir recours à la violence ; & sa conduite , soit pendant ce jour mémorable , soit après la révolution , justifie bien cette conjecture. Nombre d'Officiers & d'autres personnes attachées à la cause du Roi , avoient été avertis de se rendre le matin auprès de Sa Majesté. Avant dix heures le Roi

monta à cheval , & passa en revue le régiment d'Artillerie. Il se montra , dans les rues , encore plus civil qu'à l'ordinaire , saluant familièrement jusqu'au plus bas peuple. A son retour au Palais , le détachement qui devoit monter la garde ce jour-la , s'étant mis sous les armes , ainsi que celui qu'il venoit relever , Sa Majesté fit entrer tous les Officiers dans sa Salle des Gardes , & leur adressa la parole avec cette éloquence qu'il possède si bien. Après leur avoir fait entrevoir que sa vie étoit en danger , il leur peignit , de la maniere la plus vive , le malheureux état du Royaume , les entraves dans lesquelles le tenoit l'or des Puissances étrangères , & les dissensions & les troubles qui en étoient résultés & qui avoient déchiré la Diète pendant quatorze mois. Il les assura que son unique but étoit de mettre fin à ces désordres , de bannir la corruption , de rétablir la vraie liberté , & de faire revivre l'ancien éclat du nom Suedois , si long-temps terni par une vénalité aussi publique que déshonorante. Enfin , leur protestant , dans les termes les plus forts , qu'il renonçoit à

tout pouvoir absolu , ou à ce que les Suédois appellent *Souveraineté* ; il finit par ces paroles : » Je suis obligé » de défendre ma propre liberté & » celle du Royaume contre l'aristo- » cratie qui regne ; voulez-vous m'être » fideles , comme vos ancêtres l'ont » été à Gustave-Vasa & à Gustave- » Adolphe II ? alors je risquerai ma » vie pour votre bien & celui de mon » pays ».

Des Officiers qui , pour la plupart , étoient de jeunes gens dont le Roi connoissoit depuis long-temps l'attachement , qui peut-être ne virent pas toute l'étendue de ce qu'il leur proposoit , & à qui on ne laissoit pas le temps de la réflexion , consentirent à tout , & jurèrent de lui être fideles.

Trois cependant refusèrent. L'un deux , Frédéric Cederstrom , Capitaine d'une Compagnie des Gardes , alléguoit qu'il avoit déjà & depuis peu de temps , prêté serment de fidélité aux Etats , & qu'il ne pouvoit par conséquent prêter à Sa Majesté celui qu'Elle exigeoit de lui. Le Roi le regardant d'un œil sévère , lui dit : Songez à ce que vous allez faire ?



Cederstrom répondit : » J'y songe , &  
 » ce que je pense aujourd'hui , je le  
 » penserai demain ; si j'étois capable  
 » de violer le serment , par lequel je  
 » me suis engagé envers les Etats ,  
 » je serois également capable de man-  
 » quer à celui qu'exige de moi Votre  
 » Majesté ».

Le Roi lui ordonna de remettre son épée , & le mit aux arrêts. Cependant , craignant l'impression que la conduite juste & résolue de Cederstrom pouvoit faire sur l'esprit des autres Officiers , il radoucit sa voix ; & s'adressant de nouveau à Cederstrom , il lui dit que , pour preuve de sa confiance & de la bonne opinion qu'il avoit de lui , il lui rendoit son épée , sans insister sur le serment , & qu'il le prioit seulement de le suivre ce jour-là. Cederstrom demeura ferme : il répondit à Sa Majesté , qu'Elle ne pouvoit mettre sa confiance en lui ce jour-là , & qu'il la supplioit de le dispenser du service.

Tandis que le Roi étoit ainsi enfermé avec les Officiers , le Sénateur Kalling , à qui le commandement des

Troupes de la Ville avoit été donné deux jours auparavant, se présenta à la porte de la Salle des Gardes, & on lui dit qu'il ne pouvoit entrer. Il insista sur ce qu'il devoit être présent à l'ordre, & il le fit demander au Roi. On lui répondit de se rendre au Sénat, où Sa Majesté lui parleroit.

Les Officiers reçurent alors du Roi l'ordre d'assembler sur-le-champ les deux régimens des Gardes & de l'Artillerie, & de poster un détachement de trente-six Grenadiers à la porte de la Chambre du Conseil, pour empêcher qu'aucun des Sénateurs ne sortît.

Mais, avant l'exécution de ces ordres, il falloit que le Roi fît une autre démarche, dont le succès de l'entreprise alloit dépendre, c'étoit celle de haranguer lui-même les soldats, qui ignoroient entièrement ses desseins, & qui étoient, depuis long-temps, accoutumés à obéir aux ordres du Sénat, qu'on leur avoit appris à recevoir avec le plus grand respect.

Lorsque Sa majesté, accompagnée des Officiers, se rendoit, dans cette  
vue,

vue, de la Salle des Gardes à la parade, quelques-uns de ceux qui le suivirent, plus circonspects, ou peut-être plus timides que les autres, commencerent à appréhender les suites de l'engagement qu'ils venoient de prendre. Ils témoignèrent au Roi l'inquiétude où ils étoient qu'il ne réussît pas, si quelques personnes d'un plus grand poids & d'une plus grande considération ne paroissent épouser sa cause. Le Roi s'arrêta un instant, & parut hésiter. Le sort de la révolution tenoit à cet instant. — Un Sergent des Gardes qui avoit entendu leur discours, s'écria : — « il réussira : Vive Gustave ! » — Sa Majesté reprit sur le champ : — « Allons, je suivrai ma fortune ». Et marchant aux soldats, il leur tint à-peu-près le même discours qu'aux Officiers & avec autant de succès. Ils lui répondirent par de grandes acclamations. Une seule voix s'écria : *Non* ; mais on n'y fit pas attention.

Cependant quelques-uns des émissaires du Roi avoient répandu dans la Ville que Sa Majesté étoit arrêtée. Ce bruit attira le peuple en foule vers le



Palais, où ils arriverent à l'instant que le Roi venoit de finir son discours aux Gardes. Ils exprimerent, par des acclamations réitérées, leur joie de le voir sain & sauf. Cette disposition devint le pronostic de ses succès.

On s'assura dans l'instant même des Sénateurs. Ils avoient vu, des fenêtres de la Chambre du Conseil, ce qui se passoit à la parade devant le Palais; & curieux de la cause de ces acclamations, ils descendoient pour s'en éclaircir, lorsque trente Grenadiers, la baïonnette au bout du fusil, leur notifièrent que le bon plaisir de Sa Majesté étoit qu'ils demeuraissent où ils étoient. Ils commencerent à se plaindre fort hautement. On ne leur répondit qu'en poussant & fermant la porte sur eux.

Lorsque le Comité secret eut appris que le Sénat étoit arrêté, il se sépara de lui-même, chacun de ses Membres cherchant à pourvoir à sa propre sûreté. Alors le Roi monta à cheval, & , suivi de ses Officiers, d'un gros corps de Soldats & d'une nombreuse populace, il se rendit aux autres quartiers de la

Ville, où étoient postées les Troupes qu'il avoit ordonné de rassembler. Il les trouva toutes également disposées à embrasser sa cause, & prit leur serment de fidélité. A mesure qu'il passoit dans les rues, il annonçoit au peuple qu'il n'avoit d'autre but que celui de les défendre & de sauver son pays, & que, s'ils ne vouloient pas lui donner leur confiance, il quitteroit le sceptre & abdiqueroit la Royauté. Il étoit tellement chéri du peuple, qu'ils le conjuroient, les larmes aux yeux, & quelques-uns même à genoux, de ne les point abandonner.

Le Roi poursuivit l'exécution de son dessein; &, en moins d'une heure, il fut se rendre maître de toutes les forces militaires de Stockholm.

On distribua de la poudre & des balles aux soldats. On tira de l'Arse-  
nal plusieurs pieces de canon, qui furent postées au Palais, sur les ponts, & dans d'autres endroits de la Ville; mais particulièrement à toutes les avenues qui y conduisoient. Des soldats y étoient placés en faction, avec leurs mèches allumées. Toute communica-

tion au-dehors fut fermée, & il ne fut permis à personne de sortir de la Ville sans un passe-port de Sa Majesté.

On afficha dans toutes les rues une Déclaration du Roi à ses fideles sujets. Elle portoit » que, par ces présentes,  
 » Sa Majesté exhortoit tous ses fideles  
 » sujets & habitans de la Ville capi-  
 » tale à demeurer tranquilles & res-  
 » pectueux spectateurs de toutes les  
 » mesures qu'exigeoient la conserva-  
 » tion de la sûreté publique, l'indé-  
 » pendance du Royaume & sa vraie  
 » liberté; attendu que Sa Majesté  
 » avoit été obligée d'user du pouvoir  
 » qui lui restoit encore, pour s'affran-  
 » chit Elle même & le Royaume,  
 » du Gouvernement aristocratique,  
 » disposé actuellement à opprimer  
 » plus que jamais tous ses fideles  
 » sujets.

» Sa Majesté enjoint aussi tres-ex-  
 » pressément à ses fideles sujets & ha-  
 » bitans de cette Ville, de rester dans  
 » leurs maisons & d'en tenir les por-  
 » tes fermées, pour prévenir les dé-  
 » sordres; déclarant que toute per-  
 » sonne, de quelque état ou rang



» qu'elle puisse être, qui s'oppose-  
 » roit à son Roi légitime, ou trans-  
 » gresseroit son serment ou devoir de  
 » Sujet, sera punie à l'instant, ou se-  
 » lon les circonstances. Sa Majesté en-  
 » joint également de n'obéir à aucuns  
 » ordres autres que ceux qui se-  
 » ront donnés par Sa Majesté, sous  
 » peine d'être traité comme Sujet in-  
 » fidele «.

On dépêcha un Officier, portant  
 ordre aux régimens d'Upland & de Su-  
 dermanie, qui étoient à quelques heu-  
 res de marche de Stockholm, de re-  
 tourner dans leurs quartiers, & à l'Of-  
 ficier commandant, qui étoit l'un des  
 Membres les plus violens du parti des  
*Bonnets*, de se rendre sur-le-champ à  
 Stockholm. Ces mesures n'éprouverent  
 pas la plus légère difficulté, attendu  
 que, par la précaution qu'avoit prise le  
 Roi de ne laisser sortir personne de la  
 Ville, ces Troupes ignoroient absolu-  
 ment ce qui venoit de s'y passer. Les  
 ordres donnés dans cette occasion  
 étoient dans la forme ordinaire, con-  
 tre-signés du Secrétaire-d'Etat. Il étoit  
 impossible que l'Officier comman-

dant pût savoir s'ils émanoient ou non du Comité secret, & le parti le plus sage pour lui étoit d'y obéir purement & simplement.

Un autre Officier, dépêché au Général Pecklin, n'eut pas le même succès. Le Général avoit son passe-port & des ordres signés par le Roi deux jours auparavant, pour assembler son régiment & deux autres. Il étoit parti de Stockholm avant midi. Le même jour il y eut d'autres ordres donnés pour le suivre & le faire revenir. L'Officier qui en étoit chargé le trouva partant de Suder-Zelir, à sept lieues environ de Stockholm. Il fit part de son message au Général, qui lui demanda s'il avoit des ordres par écrit, & sur la réponse qu'il n'en avoit point, le Général répliqua que les siens l'étoient, & qu'il n'étoit pas tenu de croire la première personne qui viendrait lui faire une histoire. L'Officier n'étant pas en force pour l'arrêter, il échappa pour le moment.

Outre les Sénateurs qu'on avoit confinés dans des appartemens séparés du Palais, le Général Rudbeck & tous

les chefs du parti des *Bonnets*, avec plusieurs autres moins distingués, furent mis aux arrêts. Aucun ne tenta de résister, de se plaindre ou d'échapper; & le Roi, qui le matin s'étoit levé le Prince le plus limité de l'Europe, se rendit, en deux heures, aussi absolu à Stockholm, que le Roi de Prusse peut l'être à Berlin, ou le Grand-Seigneur à Constantinople.

Le parti des *Chapeaux*, transporté de la chute de ses adversaires, parut oublier, dans l'ivresse de sa joie, que la subversion du parti opposé étoit en même-temps celle de la Constitution. Ils virent, avec un délire insensé, arracher le pouvoir des mains de leurs rivaux, sans songer qu'ils ne gagnoient rien à un événement dont le Roi seul recueilleroit tout l'avantage.

Les *Bonnets*, se défiant réciproquement les uns des autres, & ignorant la plupart jusqu'où s'étendoient les desseins du Roi, & jusqu'où les *Chapeaux* y étoient entrés, obéirent sans murmurer aux ordres de Sa Majesté; plusieurs même s'empressèrent de faire leur cour au Roi, à l'envi des *Cha-*



*peaux* , & de lui témoigner leur satisfaction de ce qui étoit arrivé ; le plus grand nombre parut moins affligé de la perte de leur liberté , que jaloux d'en obtenir le dédommagement dans la faveur de Sa Majesté ; les dernières classes du peuple , qui n'avoient pas assez d'importance pour être de quelque parti , se réjouissoient de la chute d'un gouvernement auquel elles n'avoient aucune part , & dont elles ne recueilloient aucun avantage. Elles virent avec satisfaction le pouvoir d'une aristocratie , dont ils n'avoient éprouvé que de l'insolence & de l'oppression , passer dans les mains d'un Monarque qui étoit déjà leur idole.

Ce fut ainsi que , sans verser une goutte de sang , sans la plus légère apparence de tumulte & de désordre , les habitans de Stockholm renoncèrent à cette Constitution , que leurs ancêtres leur avoient léguée , après la mort de Charles XII , comme un boulevard contre le despotisme de leurs Monarques futurs.

Au commencement de la révolution , le Roi envoya prier les Ministres

étrangers de se rendre au Palais. Lorsqu'ils y arriverent, il leur adressa ces paroles : » C'est pour votre sûreté,  
 » Messieurs, que j'ai souhaité de vous  
 » voir ici. Je serois très-fâché qu'il  
 » vous fût arrivé quelque chose de désagréable, & la crise du moment  
 » ne m'a pas permis de répondre de  
 » l'événement. Je ne vous dirai rien  
 » au sujet de ce qui se passe; vous  
 » avez dû le prévoir depuis longtemps. Mais il y a une chose, que  
 » je ne veux pas vous laisser ignorer  
 » un instant, & que je vous prie de  
 » communiquer incessamment à vos  
 » Cours respectives, c'est que tout ce  
 » qui est arrivé ne change rien au désir  
 » que j'ai de la paix, & que je cultiverai avec soin l'amitié de mes  
 » voisins & alliés «.

Le reste du jour fut employé, par Sa Majesté, à visiter les différens quartiers de la Ville, à recevoir les sermens des Magistrats, des Colleges & de la Milice.

Son cortège se grossissoit à chaque instant, les Officiers des deux partis se réunissant à sa suite. Ils lièrent tous

un mouchoir blanc autour de leur bras gauche , à l'imitation de Sa Majesté , qui , au commencement de l'entreprise , en avoit fait autant , & avoit souhaité que ses partisans se distinguassent , par cette marque , de ceux qui ne l'étoient pas.

Il passa toute la nuit suivante à faire sa ronde dans la Ville , où les Troupes restèrent sous les armes.

Non contente de recevoir les sermens de tous les Officiers civils & militaires , Sa Majesté étoit résolue de faire prêter au Corps entier de la Nation , s'il étoit possible , un serment général de fidélité : mesure qui , vu la disposition religieuse qui regne dans les classes inférieures du peuple Suédois , n'étoit certainement pas sans utilité. Le bruit de son intention s'étant répandu dans la Ville , plusieurs milliers d'habitans s'assemblerent , le 20 , dans une grande place. Lorsque le Roi y arriva , il se fit un profond silence ; Sa Majesté , à cheval & l'épée nue à la main , s'avança quelques pas en avant de son cortège ; Elle fit au peuple un long & pathétique discours , d'une



voix si claire & si distincte, que l'auditoire n'en perdit pas une syllabe. Il déclara que son unique but étoit de rendre la tranquillité à sa patrie, de réprimer la licence, d'abolir la forme aristocratique du Gouvernement, de faire revivre l'ancienne liberté Suédoise & les anciennes lois de Suede, telles qu'elles étoient avant 1680. —

„ Je renonce dans ce moment, ajou-  
 „ ta-t-Elle, comme je l'ai déjà fait,  
 „ à toute idée d'un despotisme abhor-  
 „ ré, ou à ce qu'on appelle *Souverai-*  
 „ *neté*, faisant consister à present,  
 „ comme je l'ai fait ci-devant, ma  
 „ plus grande gloire à être le pre-  
 „ mier Citoyen d'un peuple vraiment  
 „ libre „.

La populace, qui, depuis Charles XII, n'avoit pas entendu son Souverain parler Suédois, l'écouta avec toute l'admiration que devoit lui causer naturellement une démarche aussi nouvelle. Le Roi fut souvent interrompu par les p'us vives acclamations, & plusieurs d'entr'eux verserent des larmes de joie. Le Roi lut ensuite le serment qu'il faisoit au peuple, après

avoir lu celui que le peuple devoit lui prêter.

Les Héraults se rendirent dans les différens quartiers de la Ville , pour y proclamer une assemblée des Etats , pour le lendemain. Cette proclamation menaçoit tout Membre de la Diete , qui oseroit s'absenter , d'être regardé & puni comme traître à sa patrie.

Tandis que Sa Majesté accomplissoit ainsi l'exécution de ses desseins , à Stockholm , Elle n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit en assurer le succès dans les Provinces. Les régimens , qui étoient en marche pour la Capitale , s'étoient , comme nous l'avons dit , tranquillement retirés dans leurs quartiers. Les freres du Roi étoient , l'un & l'autre , à la tête d'un corps considérable de Troupes ; Hellichius avoit remis Christianstadt entre les mains du Prince Charles ; le Prince Frédéric avoit confiné le Général Pécklin dans le Château de Gripsholm , à cause d'un Manifeste qu'il avoit publié , & dont le Roi s'étoit procuré une copie : tous les ordres adressés aux Gouverneurs

des Fortereſſes & des Provinces , étant expédiés dans la forme preſcrite par la Conſtitution , furent par-tout exécutés avec exactitude. Tout ſe paſſa dans l'intérieur des Provinces avec auſſi peu de tumulte & d'oppoſition , que dans la Capitale.

Les ſoldats & le peuple des Provinces ignoroient , à la vérité , en grande partie , ce qui étoit arrivé à Stockholm , & le Roi eut la ſageſſe de ne leur en laiſſer parvenir aucune nouvelle authentique , avant que les Etats , aſſemblés en Diete , euſſent ratifié , de la maniere la plus ſolemnelle , les changemens qu'il avoit faits.

Ce fut par cette raiſon que le Roi fixa , par la proclamation , l'Assemblée des Etats , au 21 ; Aſſemblée dans laquelle ils devoient abolir l'ancienne forme de Gouvernement , & le Roi en propoſer une nouvelle , qui , par les meſures qu'on avoit priſes , ne devoit pas éprouver d'oppoſition.

On ſema , dans cette vue , adroitement le bruit , qu'un corps conſidérable de Troupes , que le Roi faiſoit venir de Finlande , étoit actuellement



aux portes de Stockholm , & on leur assigna des quartiers , comme si le fait eût été vrai. Les Etats ne pouvoient manquer d'en être d'autant plus intimidés , que , personne ne pouvant sortir de la Ville , sans un passe-port du Roi , il étoit impossible de s'assurer de la vérité , ou de la fausseté de ce rapport.

Sa Majesté ne s'en tint pas là. Le 21 , au matin , un détachement considérable des Gardes reçut ordre d'occuper la place , où est la Chambre des Nobles. Le Palais fut investi de tous côtés par des Troupes ; des canons furent braqués dans la cour qui fait face à la Salle , où les Etats devoient s'assembler. Ils étoient chargés ; & les soldats , la mèche à la main , prêts à y mettre le feu au premier ordre.

On ne permit point , dans cette occasion , aux différens Ordres des Etats , de s'assembler dans leurs Chambres respectives , & de marcher en Corps , précédés de leurs Orateurs , selon l'usage. Chacun des Membres se rendit comme il put au Palais , où ils entrèrent tous , sans observer aucune forme

ou cérémonie ; tous ne songeant qu'à éviter la peine décernée contre ceux qui s'absenteroient. On remarqua que le Maréchal de la Diète entra dans la Salle des Etats , sans le bâton , qui étoit la marque de son office.

Le Roi , assis sur son Trône , environné de ses Gardes & d'une troupe nombreuse d'Officiers , adressa aux Etats une harangue , dans laquelle il peignit des plus vives couleurs les excès , les désordres & les malheurs dans lesquels avoit été plongée la Nation , par les divisions des partis. Il leur rappela les peines qu'il s'étoit données pour les accorder , & l'ingratitude dont ils l'avoient payé. Il insista sur l'infamie dont ils s'étoient couverts par leur vénalité publique , par la bassesse qu'ils avoient eue de sacrifier à l'or étranger les intérêts les plus chers de la Patrie. Et , se levant tout-à-coup au milieu de son discours , il s'écria : „ Si quelqu'un „ de vous peut nier ce que j'ai avan- „ cé , qu' il se leve & qu' il parle “.

On s'étonnera peu que , dans la situation où se trouvoit l'Assemblée , personne n'osât répondre au Roi. D'ail-

leurs , il y avoit tant de vérité dans ce qu'il avoit avancé , que la honte pût avoir autant de part que la crainte au silence que gardèrent unanimement tous les Membres des Etats.

Lorsque Sa Majesté eut fini , Elle ordonna à un Secrétaire de lire la nouvelle forme de Gouvernement qu'Elle proposoit , pour être acceptée par les Etats. Elle consistoit en cinquante-sept articles ; il suffira d'en citer quatre , pour donner une idée de la plénitude de pouvoir dont alloit jouir S. M. Suédoise. Par un de ces articles , le Roi a le droit d'assembler & de séparer les Etats à volonté. Par un autre , il a seul la disposition de l'Armée , de la Marine , des Finances , & de tous les emplois civils & militaires. Par un troisieme , quoique Sa Majesté ne prétende pas ouvertement au pouvoir de mettre des impôts dans tous les cas , cependant les impositions existantes sont rendues perpétuelles ; & en cas d'invasion ou de *nécessité pressante* , le Roi se réserve la faculté d'en établir quelques-unes *en attendant* l'Assemblée des Etats. Or , c'étoit Sa Majesté  
qui



qui devoit être juge de cette nécessité ; & nous avons vu que l'Assemblée des Etats dépendoit absolument de son bon plaisir. Par un quatrieme , les Etats assemblés ne pouvoient délibérer que sur les objets proposés par le Roi.

La forme de Gouvernement ayant été lue , le Roi demanda aux Etats s'ils l'approuvoient. Forcés par les circonstances , ils ne répondirent que par des acclamations. Un Membre de la Noblesse s'éleva , pour proposer de limiter les contributions à un certain nombre d'années ; mais le Maréchal de la Diete refusa de mettre la question en délibération , sans le consentement du Roi , qui témoigna qu'il désiroit que les Nobles eussent dans ses soins paternels la même confiance que les autres Ordres , qui n'avoient point proposé cette limitation.

Le Maréchal de la Diete & les Orateurs des autres Ordres signerent la forme de Gouvernement , & les Etats prêterent au Roi le serment que Sa Majesté dicta elle-même. Cette scene extraordinaire se termina d'une ma-

niere qui ne l'étoit pas moins. Le Roi tira un livre de prieres de sa poche , & ôtant sa Couronne , il entonna le *Te Deum* , qui fut très-dévotement chanté par toute l'Assemblée. Sa Majesté ne prétendoit certainement pas en imposer aux Etats , par une dévotion affectée ; mais cette cérémonie devoit nécessairement faire une vive impression sur le peuple , dont le tour d'esprit est fort religieux en Suede.

La révolution fut alors accomplie ; les Princes Charles & Frédéric avoient été informés de ce qui se passoit à Stockholm. Aussi-tôt que le changement du Gouvernement eut reçu la sanction des Etats , ces Princes assemblerent les Officiers des Troupes qu'ils commandoient , & , après leur avoir fait lecture des lettres qu'ils avoient reçues du Roi , ils leur ordonnerent de prêter à l'heure même le serment de fidélité à Sa Majesté. Aucun n'hésita de se soumettre à des ordres , revêtus en apparence de l'autorité des Etats ; peut-être même ces Officiers n'étoient-ils pas exactement instruits de la maniere dont on

avoit obtenu le consentement des Etats, ni de la nature des changemens qu'avoit fait le Roi.

Les Princes se rendirent, avec une diligence égale à leur zele, dans toutes les Villes de quelque importance, & y reçurent, au nom du Roi, le serment de fidélité à sa Majesté, de la part des Habitans & des Troupes. La révolution qui, à Stockholm, avoit été l'ouvrage de quelques heures, s'opéra, dans tout le Royaume, dans l'espace de quelques jours, sans opposition & sans murmure.

Les Sénateurs & tous ceux qui avoient été arrêtés, à la réserve du Général Pecklin & d'un autre Officier-Général en Finlande ( 1 ), furent mis en liberté, dès qu'ils eurent prêté serment de fidélité. La plus profonde tranquillité & l'unanimité la plus entière semblerent régner parmi les habitans d'un pays, qui, peu de jours auparavant, étoit en proie aux dissensions civiles & à toute l'animosité des partis. Le calme, qui succéda tout-à-

---

(1) Ils furent aussi élargis quelques mois après.



coup au trouble & à la confusion , la clémence , la sagesse & l'impartialité que montra le Roi , l'amour que lui portoient la plus grande partie de ses Sujets , & l'admiration que ne pouvoient lui refuser ceux-mêmes qui avoient le plus de penchant à s'opposer à ses desseins , tout contribua à faire goûter ce changement au corps entier de la Nation , & à convaincre le petit nombre de ceux qui y perdoient , de l'impuissance où ils étoient de s'opposer aux dispositions du peuple en faveur du Monarque.

L'acquiescement fut donc général , & la plus grande partie de la Nation vit avec plaisir , avec reconnoissance même , la conduite du Roi ; elle faisoit autant d'honneur à son humanité , qu'à son génie & à ses talens. Le 19 , dans le cours même de l'entreprise la plus dangereuse , la plus critique & la plus importante dont il pût s'occuper , il donna les preuves les plus frappantes de cette bienveillance qui le distingue particulièrement. Rien ne la caractérise mieux que l'attention qu'il témoigna , au milieu même du

tumulte & des agitations de cette journée mémorable , aux parens ou aux amis de ceux qu'il avoit fait arrêter. Il envoya des messages particuliers aux femmes & aux parens des prisonniers, les faisant prier de n'être point inquiets , & les assurant que tous ceux qui étoient renfermés recouvreroient bientôt leur liberté. Le Général Rudbeck , qui étoit de ce nombre , adressa au Roi une lettre qu'il écrivoit à son épouse , suppliant Sa Majesté de lui permettre de l'envoyer à son adresse. Le Roi y ajouta de sa propre main quelques lignes , dans lesquelles il la prioit , dans les termes les plus obligeans , d'être tranquille sur la situation de son mari , qui n'éprouveroit qu'une détention de quelques jours. Il envoya un exprès aux enfans même d'un pauvre Curé , qui avoit été arrêté , pour leur dire que leur pere leur seroit bientôt rendu , & qu'ils n'avoient rien à appréhender pour lui. Des soins si délicats , dans un moment où l'on devoit présumer que toutes les pensées de Sa Majesté seroient absorbées par des objets plus importans pour Elle , décelent intail-

liblement la bonté de son cœur. En effet , on ne peut se dispenser de reconnoître que , durant tout le cours de cette entreprise , le Roi parut bien plus inquiet qu'il n'arrivât le moindre malheur au dernier de ses Sujets , que du succès même de ses desseins.

Le traitement que la Famille Royale avoit essuyé de la part de quelques-uns des Chefs , sous la dernière forme de Gouvernement , eût pu justifier en quelque sorte le ressentiment du Roi , devenu possesseur du pouvoir suprême ; Sa Majesté toujours impartiale , n'en témoigna pas le plus léger souvenir. Elle sembla n'avoir acquis d'autorité , que pour répandre des faveurs & distribuer des récompenses , & non pour faire sentir à ses Sujets le fardeau de sa Puissance. Ceux qui avoient particulièrement été les instrumens de ses desseins , furent récompensés au-delà de leurs espérances. Le reste de la Nation partagea également sa faveur , sans aucune distinction de parti. Plusieurs des *Bonnets* furent continués dans des emplois de la plus grande confiance & du plus grand re-



venu. Le Roi en conféra même de cette espece à quelques-uns de ceux qui, dans la Diete de 1756, avoient foulé aux pieds avec tant d'indécence les droits de la Couronne, & conduit avec tant d'injustice les amis du feu Roi à l'échafaud. Une conduite si impartiale & si noble devoit lui concilier en général tous les esprits, comme il avoit auparavant su se concilier tous les cœurs.

Un de ses premiers soins fut d'abolir l'horrible usage de la question, souvent employée, comme nous l'avons vu, dans les Cours extraordinaires de Justice. Le Roi fit ensuite une proclamation, pour abolir ces noms qui avoient distingué les différens partis, dans les quels les Suédois avoient été si long-temps divisés, & qui avoient attiré tant de malheurs sur leur pays. Cette défense devoit produire des effets d'autant plus salutaires, que le Roi lui-même montrait le premier, par sa conduite, qu'il regardoit ces dissensions comme entièrement éteintes.

Peu de temps après que les Etats eurent donné leur consentement à la nouvelle forme de Gouvernement, ils

s'assemblerent de nouveau , & résolurent de présenter une adresse au Roi , pour le remercier de ce qu'il avoit exposé sa personne , pour délivrer le Royaume de l'anarchie & de la confusion. La Chambre des Nobles fit frapper une médaille , en mémoire de cet événement , & les trois autres Ordres voulurent contribuer à cette dépense. La Diete finit le 9 Septembre suivant ; & Sa Majesté prévint les Etats , qu'Elle les rassembleroit dans six ans.

Ce congé donné aux Etats , étoit tout ce qui manquoit pour mettre la dernière main à l'ouvrage que le Roi venoit d'achever si heureusement.

Le Maréchal de la Diete & les Orateurs des trois autres Ordres ne se bornerent pas à donner dans leurs harangues les plus grands éloges au Roi ; ils se condamnerent eux-mêmes d'une manière qui les rendoit vraiment ridicules.

Rien ne dut mieux contribuer à justifier la conduite du Roi , que ce que publièrent les Etats mêmes , dans un acte appelé le *Recez* de la Diete :

„ Une

» Une division déjà ancienne dans  
 » la Nation, disent-ils, a brisé les  
 » liens, qui auroient dû réunir les  
 » Sujets dans une confiance & un  
 » amour réciproques. Sa Majesté,  
 » ajoutent-ils, a souvent tâché, dans  
 » ses gracieuses harangues, de rap-  
 » procher les esprits divisés, & de  
 » ramener l'union, la concorde & le  
 » zele patriotique, le fondement du  
 » bonheur & de la force des Nations  
 » libres: mais, voyant que les effets  
 » de sa bienveillance seroient perdus,  
 » tant que les lois ne seroient pas im-  
 » muables, qu'il n'y auroit point de  
 » balance du pouvoir dans le Gou-  
 » vernement, & que l'on pourroit  
 » abuser de la libetté; notre généreux  
 » Monarque a enfin fait éclorre, au  
 » milieu de la tempête, un moment  
 » de calme, pour nous donner le  
 » temps de réfléchir plus mûrement  
 » sur notre situation & celle de no-  
 » tre pays.

» Il seroit superflu de rappeler ici  
 » le changement qui se fit dans le  
 » Gouvernement du Royaume, lors-  
 » que les Suédois considéroient la  
*Tome III.*



„ Puissance Royale comme plus dan-  
 „ gereuse , & que nous craignons  
 „ plutôt que nous n'aimions celui qui  
 „ régnoit. Une expérience également  
 „ longue & douloureuse nous a con-  
 „ vaincus que les lois fondamentales  
 „ ont été souvent soumises à des chan-  
 „ gemens , à des interprétations for-  
 „ cées & des restrictions hors de pro-  
 „ pos ; qu'on s'est permis , sur le pou-  
 „ voir de la Couronne , des usurpa-  
 „ tions , d'où il est résulté une foule  
 „ de désordres ; que l'exécution des  
 „ lois a souvent été confiée à ceux-  
 „ mêmes qui en étoient les auteurs ;  
 „ que , la corruption des mœurs étant  
 „ devenue générale , les lois n'obte-  
 „ noient plus le respect , & les Juges  
 „ l'obéissance , qui leur étoient dus ;  
 „ des vues étrangères influoient sur  
 „ les délibérations nationales ; les se-  
 „ mençes de la discorde étoient foi-  
 „ gneusement cultivées , dans un sol  
 „ déjà malheureusement trop bien  
 „ préparé à leur faire produire une  
 „ moisson abondante ; la haine & la  
 „ vengeance éclatoient par des persé-  
 „ cutions publiques ; l'ambition &

„ l'envie ont fait couler le sang , &  
 „ causé des mécontentemens , des  
 „ troubles sans nombre ; on sentoît  
 „ que l'amélioration de la Constitu-  
 „ tion étoit indispensablement néces-  
 „ saire , pour soutenir un édifice chan-  
 „ celant ; qu'il falloit à la sûreté publi-  
 „ que de nouvelles lois ; enfin que le  
 „ joug imposé aux citoyens , insup-  
 „ portable en tout temps , avoit acca-  
 „ blé un peuple , qui devoit s'appli-  
 „ quer entièrement à regagner son  
 „ ancienne force & son ancienne  
 „ splendeur , par le recouvrement de  
 „ sa liberté légitime , sous un Roi ,  
 „ qui faisoit des lois la règle de sa  
 „ conduite.

„ Ce devoit être l'ouvrage de no-  
 „ tre Roi chéri , le Magnanime Gu-  
 „ stave III ; & ce sera pour lui une  
 „ gloire immortelle d'avoir , avec l'ai-  
 „ de de la Providence , par sa propre  
 „ intrépidité , & par le courage &  
 „ l'amour patriotique de leurs Al-  
 „ tesses Royales , les Princes Charles  
 „ & Frédéric , sauvé le Royaume sur  
 „ le penchant de sa ruine. Nous re-  
 „ connoissons & révérons l'intrépidité

„ & la clémence de notre Roi. Nous  
 „ bénissons ce grand ouvrage , accom-  
 „ pli par un Monarque soumis aux  
 „ lois , qui , de son propre mouve-  
 „ ment , a abjuré le despotisme , par  
 „ un nouveau serment & une nou-  
 „ velle assurance. Nous voyons l'an-  
 „ cienne liberté & la sûreté des Sué-  
 „ dois confirmées , dans la nouvelle  
 „ forme de Gouvernement , que nous  
 „ avons acceptée , approuvée & con-  
 „ firmée , tant en notre nom , qu'à  
 „ celui de nos descendans , le vingt-  
 „ un Août de cette année , & que  
 „ nous acceptons , approuvons & con-  
 „ firmons en dernière instance , com-  
 „ me si elle étoit insérée ici mot pour  
 „ mot. Par ce moyen , la Suede a ob-  
 „ tenu l'avantage de voir son Trône  
 „ rempli par un véritable Roi , &  
 „ tous les Habitans de l'État peuvent  
 „ laisser à présent , sans inquiétude ,  
 „ l'Administration entre les mains  
 „ d'un Monarque , à qui il convient  
 „ de les gouverner & de les protéger ;  
 „ qui est Roi , non pas pour son avan-  
 „ tage particulier , mais pour celui  
 „ de ses Sujets , & qui met sa plus



» grande gloire à régner sur un peu-  
 » ple indépendant, & à être le pre-  
 » mier Citoyen d'une Société libre «.

Tel étoit le langage tenu par ces mêmes États, qui, quelques semaines auparavant, n'hésitoient pas à mettre la signature du Roi à des résolutions directement contraires à sa volonté. Telle fut la conclusion d'un événement qui, d'un côté, rendit au Roi tous les anciens droits de sa Couronne, & qui, de l'autre, bannit du Royaume les divisions des partis, la corruption & l'influence étrangère.

En donnant, dans la première partie de cet ouvrage, un exposé succinct de tout ce qui peut, dans l'histoire de Suede, contribuer à répandre quelque lumière sur le caractère national & le génie des Suédois, je me suis attaché à montrer à quel point ils étoient capables de constituer un peuple libre. J'ai tâché de développer les défauts de la dernière forme de Gouvernement, & la conduite absurde & corrompue de ses Administrateurs. On a vu, dans le principe, le fondement des révolutions auxquelles la Suede a

été de tout temps sujette , aussi bien que de celle qui vient d'arriver. Ce que j'ai dit des vices du Gouvernement, nous conduit aux causes particulieres de la facilité étonnante avec laquelle le Roi régnant est venu à bout de détruire la Constitution. Peut-être seroit-il superflu d'ajouter aucune réflexion sur les événemens que j'ai décrits ; mon objet n'ayant été que de mettre le lecteur à portée de juger & de réfléchir lui-même.

Je me bornerai à remarquer que cette révolution nous fournit un exemple frappant , & je puis dire encore utile , des funestes effets de la corruption : car , dans la Grande-Bretagne même , ce vice funeste a trouvé des apologistes. Cet exemple prouve qu'il est également dangereux de trop restreindre le pouvoir de la Couronne , & de refuser aux classes inférieures du peuple la jouissance légitime des avantages que doit procurer une Constitution libre ; que quand on éloigne la Nation des branches populaires de la législation & qu'on la porte à se méfier de ses Représentans , on sappe le

Gouvernement; & enfin que la célérité & la facilité avec lesquelles cette révolution s'est faite, doivent apprendre à un peuple libre à ne jamais trop se reposer sur l'opinion qu'il peut avoir habituellement de la sûreté de ses libertés, & à ne pas se livrer à l'idée qu'il n'y a point de danger prochain, parce qu'il n'y en a point d'apparent.

Par rapport au Roi de Suede, je me contenterai de remarquer que, si jamais Monarque a pu être justifié d'avoir renversé la Constitution de son pays, S. M. Suédoise se trouve particulièrement dans ce cas. En effet, il n'a ôté à ses Sujets qu'une forme de Gouvernement incapable, par sa nature, d'être bien administrée, pour lui en substituer une, qui peut l'être bien, & qui le fera certainement, tant qu'il régnera.

En cessant de s'arrêter aux attraites que le Pouvoir Souverain offroit à un Prince jeune & ambitieux, & à la force qu'ils devoient acquérir à ses yeux, dans cet état d'inaction & d'ennui, où une politique mal-entendue tenoit les Rois de Suede; l'influence



des Puissances étrangères dans les Etats & le Sénat, les vices & les défauts du Gouvernement, & la vénalité impudente de ceux qui en tenoient les rênes, justifient peut-être l'entreprise de Sa Majesté, autant que l'usage qu'Elle a fait de son pouvoir a prouvé depuis combien Elle étoit digne de ces succès.

Si Elle a détruit la Constitution, Elle a sauvé l'indépendance de son pays; car cette Constitution ne servoit, depuis long-temps, qu'à assujettir la Suede aux vues de ses ambitieux voisins, ou de ses prétendus amis.

En un mot, si S. M. Suédoise continue de régner comme Elle a fait jusqu'à présent, nous verrons s'accomplir le souhait de Milord Bolingbroke : » Nous verrons un Roi ami  
» du peuple, & un Roi patriote, à  
» la tête d'une Nation unie ».



---

## A P P E N D I C E,

*Contenant les discours du Roi régnant de Suede, depuis le temps de son accession au Trône, jusqu'à la clôture de la Diete de 1772, avec quelques autres pieces relatives à la Révolution.*

---

*DISCOURS du Roi à l'ouverture de la Diete, le 23 Juin 1771.*

**T**OUT, dans ce moment, jusqu'à la place que j'occupe, me rappelle notre grande & commune perte. Lorsque les Etats du Royaume terminerent leur derniere Assemblée, ils virent, dans ce Palais, un Roi également respecté & chéri, environné de Sujets fideles & de trois fils, qui leur disputoient l'avantage de lui donner les plus fortes preuves de leur vénération & de leur amour. Au lieu de ce spectacle imposant, vous ne voyez aujourd'hui que trois fils, privés d'un pere chéri, & plongés dans la douleur,

qui mêlent leurs larmes aux vôtres, & qui sentent leurs plaies se rouvrir, à la vue de celles dont vos cœurs paroissent déchirés.

Les larmes des Sujets sont le plus glorieux monument qu'on puisse élever à la mémoire d'un bon Roi; celles que vous répandez aujourd'hui sont pour moi un aiguillon, qui m'anime encore à la vertu, & un encouragement pour mériter, à l'exemple d'un pere si sincèrement regretté, votre attachement & votre confiance, par la clémence & la bonté.

Je ne vous parlerai pas ici des changemens arrivés dans le Gouvernement, depuis votre dernière Assemblée. Vous en ferez informés par les pieces qui vous seront communiquées. Mon absence m'a empêché de rien faire pour le bien public. Si nous avons aujourd'hui le bonheur de voir la paix régner au-dedans & au-dehors, l'amitié & la confiance bien établies avec nos voisins & les plus anciens Alliés de ce Royaume, ce sont les fruits de la prudence & de la sagesse d'une Administration, pour laquelle je suis



bien aise de témoigner ici publiquement ma reconnoissance.

Quant à l'objet qui vous rassemble aujourd'hui, je ne crois pas qu'il soit besoin de vous en parler. Vous savez ce que le grand changement arrivé dans l'État exige de vous. Vous connoissez vos droits, & c'est pour les exercer que vous avez été convoqués. Je vous souhaite pour cela la bénédiction du Ciel, afin que la paix & l'union président à vos Conseils, & leur préparent un heureux succès.

Né & élevé parmi vous, j'ai appris, dès ma tendre jeunesse, à aimer la Patrie, à regarder comme mon plus grand bonheur d'être Suédois, & comme ma plus grande gloire d'être le premier Citoyen d'un peuple libre. Tous mes désirs seront remplis, si les résolutions que vous allez prendre contribuent à affermir la félicité, la gloire & l'indépendance de la Suede. Mon premier objet est de la voir heureuse, le dernier terme de mon ambition est de gouverner un peuple libre & indépendant. Ne croyez pas que ce soient là de vaines paroles, démenties peut-être

par les mouvemens secrets de mon cœur ; elles font la fidelle expression des sentimens de ce cœur , qui brûle du plus ardent amour de la gloire & de sa Patrie ; d'un cœur trop sincere pour n'être pas de bonne-foi dans ses promesses , & trop fier pour manquer jamais à ses engagements.

J'ai vu plusieurs pays , j'ai tâché d'en connoître les mœurs & le Gouvernement , & de m'instruire des avantages & des désavantages de la situation du Peuple. J'ai trouvé que ce n'est ni le pouvoir absolu , ni le luxe , ni la magnificence , ni les trésors amassés par l'économie , qui font le bonheur des Sujets , mais l'unanimité & l'amour de la Patrie : il ne dépend donc que de nous d'être la plus heureuse Nation de la terre. Puisse cette Diète être à jamais distinguée dans nos annales , par le sacrifice de toute vue particuliere , de toutes haines & de toutes jalousies personnelles , au grand intérêt du bien public ! Je contribuerai de mon côté , autant qu'il dépendra de moi , à rapprocher les esprits divisés , à réunir les cœurs alié-

nés les uns des autres , afin que cette Assemblée puisse , avec l'aide du Tout-Puissant , devenir l'époque de la félicité de ce Royaume.

---

*RÉPONSE du Roi aux Députés de la Noblesse , le 20 Juin 1771.*

**L'**AFFLICTION que témoigne la Noblesse , r'ouvre dans mon sein une blessure , que le temps seul est capable de guérir parfaitement. Les larmes , que le Peuple a répandues sur la tombe d'un si bon Roi , m'invitent à imiter son exemple. Le bonheur du Roi est si intimement lié à celui de la Patrie & de la Noblesse , que vous devez être assurés que je ne négligerai rien de ce qui peut contribuer au vôtre. Ma première attention sera de maintenir les lois & la liberté de mon Peuple , de préparer , de fortifier & d'augmenter leur union. Descendu d'un Gentilhomme Suédois , qui mérita la Couronne , pour avoir éteint le feu de la discorde , & délivré son pays des chaînes étrangères , je ne puis tenir ce Sceptre à un titre plus noble , ni



donner de plus fortes preuves de la droiture de mes intentions , qu'en m'attachant à suivre ses traces.

---

*DISCOURS du Roi au Sénat assemblé , le 28 Novembre 1771.*

**L** n'est pas possible , Messieurs , que la triste perspective d'une malheureuse division dans l'Etat , ait échappé à votre pénétration & à votre zele pour mon service & celui de la Patrie. L'expérience montre à quels excès la haine & la discorde civiles peuvent se porter , particulièrement dans un pays libre , & quelles en sont les funestes conséquences pour le Royaume. Fortement pénétré de ces considérations , j'ai déclaré aux Etats , à l'ouverture de la Diète , que mon premier soin seroit de réunir leurs cœurs , d'éteindre ces animosités qui , si long-temps , ont agité le Royaume , sous mes deux augustes prédécesseurs. Ma conscience m'est un sûr garant de la sincérité de mes sentimens , & ce qui s'est passé dans le cours de cette Diète , sous les yeux de toute la Suede , fera un té-

moignage non-suspect que mes actions ont répondu à ce que je promis alors.

Mais , plus j'ai pris de peines pour parvenir à ce but salutaire , plus j'ai été affligé de voir les divisions des deux partis se changer en une dissension plus dangereuse , & diviser les Ordres mêmes. Je ne puis plus en douter , je ne puis même plus être censé l'ignorer , depuis qu'un Mémoire authentique , avoué des Ordres de l'État , a informé le Royaume de leurs différens. Sans remonter à des causes éloignées , je n'ai besoin que de consulter mon cœur , qui m'avertit assez des dangers de ma Patrie , & c'est lui que je consulte en ce moment. Si ma naissance & mon devoir n'avoient pas irrévocablement lié mon bonheur avec celui de l'Etat , si je ne regardois pas comme le plus grand honneur de régner sur un peuple libre & indépendant , je resterois tranquille spectateur de l'événement , ou je m'assurerois à moi-même , dans l'avenir , une situation plus brillante aux dépens de votre liberté. Mon cœur n'est pas susceptible de pareils sentimens. J'ai pro-

mis volontairement à mon Peuple d'être le gardien de ses libertés, & je le ferai, tant que la Providence me permettra de porter ce Sceptre. C'est en conséquence de cette intention, Messieurs, que je me trouve obligé de déposer dans votre sein mes inquiétudes. Je ne désire point entrer dans les délibérations des Etats; mais je pense qu'il est autant de votre devoir que du mien, de prévenir les suites que la turbulence d'esprits enflammés peut occasionner, suites qui peuvent avoir les effets les plus funestes, & détruire la liberté de l'Etat. J'ai résolu de mander les quatre Orateurs des Etats, pour leur représenter les dangers de notre situation présente; les affaires de la Diete sont suspendues, mes assurances remises, le temps de mon Couronnement que j'avois fixé au 24 Septembre dernier, est encore indéterminé. Que de semences de dissension germent à toute heure, & quelles inquiétudes ne doit pas ressentir le Royaume, témoin de ces événemens! rien ne peut être plus intéressant pour nous tous. Notre pays a  
besoin



besoin d'un prompt secours , qu'il ne peut recevoir que de moi & des Etats. Tout ce que j'é veux dire tournera , j'espere , à leur avantage & au maintien des lois. Je suis leur Roi & l'enfant de l'Etat. Par mes droits & mon devoir , je n'appartiens pas plus à un Ordre qu'à un autre , & je suis attaché à tous , avec le même degré de tendresse. Telle est , Messieurs , la résolution que je voulois vous communiquer , conformément aux lois du Royaume. Mais j'y suis encore plus porté , par l'opinion que j'ai de vos talens , & de l'intérêt que vous prenez au bien de la Patrie.

---

*DISCOURS du Roi au Maréchal de la Diète , & aux Orateurs des différens Ordres , le 28 Novembre 1771.*

**I**L y a près de trois mois que j'ai informé les Etats , par un extrait des registres du Sénat , de mon désir de voir la cérémonie de mon Sacre , pour mettre aux pieds de l'Eternel la Couronne de mes ancêtres , qu'il lui a plu de placer sur ma tête. J'ai attendu

en silence la réponse des Etats ; mais il est arrivé depuis des événemens , on ne peut pas plus inattendus , dont les fatales conséquences me donnent la plus grande inquiétude. Je ne croirois pas remplir , je ne dis pas les devoirs d'un Roi , mais ceux d'un Citoyen , les plus forts & les plus sacrés que j'aye jamais contractés depuis ma naissance , si je voyois tranquillement la situation actuelle des affaires publiques.

Depuis le moment où je me suis trouvé , par la volonté de la Providence , inopinément placé sur le Trône , par l'événement le plus affligeant & le plus inattendu , mon premier soin a été constamment de rétablir l'harmonie dans mon Royaume divisé. Mes actions sont connues de tous ; & par elles , vous pouvez juger de la droiture de mes intentions. C'est avec ces intentions que je reçus les Etats à l'ouverture de la Diète. Je leur annonçai que je ferois tous mes efforts pour concilier leurs différens & réunir leurs cœurs aliénés. Je ne prévoyois pas qu'avant la fin de la Diète , l'esprit

de parti produiroit les altercations les plus funestes pour la liberté de la Nation.

J'ai trop de considération pour les Etats, & trop de respect pour les lois, pour m'ingérer dans leurs Délibérations. Loin de moi une telle pensée; mais, lorsque le danger est imminent, ce seroit un crime que d'en rester spectateur indifférent; ce seroit une mauvaise preuve d'attachement pour mon pays & d'amour pour mes Concitoyens, que de voir, sans émotion, des événemens qui peuvent les conduire au précipice. Pénétré de ces sentimens, j'ai cru devoir vous mander, vous, Maréchal de la Diète & Orateurs des trois Ordres, pour vous donner à connoître l'affliction que me donnent les querelles subsistantes entre les quatre Ordres qui composent conjointement les Etats du Royaume. Je ne puis plus les ignorer, depuis qu'elles ont paru authentiquement imprimées, & qu'elles ont attiré l'attention, tant chez l'étranger, que dans l'intérieur du Royaume.

Si mes intentions étoient moins pu-



res , moins droites , moins innocentes ; si mon cœur n'étoit pas pénétré du plus ardent amour pour mon pays , pour sa prospérité , son indépendance , sa liberté , sa gloire & son bonheur , je pourrois attendre tranquillement les événemens , & , d'après l'exemple de plusieurs de mes prédécesseurs , épier l'occasion de profiter de leurs divisions , aux dépens des lois & de la liberté. Mais la première fois que je saluai les Etats , comme leur Roi , je contractai avec eux un engagement , d'autant plus sacré , qu'il étoit libre ; engagement trop solennel , pour me permettre d'oublier ce que m'impose mon honneur , & encore plus ce qu'exigent de moi les sentimens de mon cœur. Je fais que les Rois de ce pays ont été assez malheureux pour avoir quelquefois été regardés , moins comme de tendres Pères appelés à unir les cœurs de leurs enfans , que comme des Puissances Etrangères , avec lesquelles il falloit capituler. Mais je me sens animé d'un zèle si sincère pour mon pays , si dégagé de tout intérêt personnel , que j'espère établir , entre

le Roi & ses Sujets , cette confiance mutuelle , que les temps antérieurs n'ont que trop détruite.

C'est avec ces intentions , que j'ai communiquées ce matin au Sénat , que je vous avois mandés , pour que vous représentiez aux Etats , de la manière la plus forte , les fatales conséquences qu'eux & le Royaume en général ont à craindre , s'ils ne les préviennent pas à temps , s'ils ne mettent pas fin à ces querelles rebutantes , d'autant plus dangereuses , dans le temps où nous sommes , que la disette générale d'argent rend la prolongation de la Diete un fardeau très-lourd , & qu'une mauvaise récolte semble nous menacer de la famine , de la peste ou de quelqu'autre maladie contagieuse. Toutes ces calamités , qui nous menacent en même-temps , exigent de prompts remèdes , de mûres délibérations , des résolutions pleines de force & de vigueur.

Heureux d'y pouvoir contribuer , en ce qui me regarde , je m'offre , comme un lien de concorde , entre les Etats , mes chers Concitoyens & mes Sujets.

Je leur laisse à déterminer comment & de quelle maniere ils veulent faire usage de mes bonnes intentions. Ils peuvent me confier cette importante tâche, avec d'autant plus de sécurité, que je leur ai déjà déclaré & que je leur déclare de nouveau, en présence de leurs Orateurs, que, satisfait des droits qu'ils me laissent, je ne demande rien pour moi-même. Je suis la seule personne dans le Royaume, qui, née enfant de l'Etat, n'appartient particulièrement à aucun Ordre, qui les aime tous également; & comme mon sort est intimement lié avec les intérêts de l'Etat, seul je puis être impartial dans une affaire si délicate. Je désire que toutes ces considérations soient mises sous les yeux des Etats, auxquels je prie le Maréchal de la Diète & les autres Orateurs, de rendre compte de cette Déclaration.





---

*DISCOURS du Roi au Sénat assemblé  
le 21 Août 1772.*

**P**ÉNÉTRÉ de la plus vive douleur , à la vue de la situation malheureuse de la Patrie , je me trouve obligé d'exposer au grand jour des vérités amères. Lorsque le Royaume est à deux doigts de sa perte , vous ne devez pas être surpris si je ne vous reçois pas avec les mêmes sentimens de joie dont mon cœur étoit rempli , lorsque vous vous assembliez devant le Trône. Je n'ai pas à me reprocher de vous avoir jamais rien déguisé. Deux fois je vous ai parlé , avec la franchise qu'exigeoit ma dignité , & avec la sincérité que l'honneur inspire. La même sincérité , la même franchise , vont me guider dans ce discours. Il faut vous rappeler le passé , pour porter remède au présent.

C'est une vérité bien triste , mais généralement reconnue , que la haine & la discorde ont déchiré le Royaume. Depuis long-temps la Nation est en proie aux dissensions de deux partis ,

qui en ont fait , pour-ainſi-dire , deux peuples diſtincts , mais conſpirant enſemble à la ruine de la Patrie. La diſiſion a produit la haine ; la haine a inſpiré la vengeance ; la vengeance a excité la perſécution ; de-là ces nouvelles , ces fréquentes révolutions.

Ces ſecouſſes , produites par l'ambition d'un petit nombre de perſonnes , ont ébranlé le Royaume. L'un & l'autre parti ont fait couler des flots de ſang , & le Peuple a été la victime d'une déſunion , qui ne l'intéreſſoit que par les malheurs qu'elle a entraînés après elle , & dont il eſt accablé le premier. L'unique but de ceux qui dominoient , étoit d'affermir leur pouvoir. Tout devoit ſ'y rapporter , ſouvent aux dépens des Citoyens , & toujours au détriment de l'Etat. La Loi étoit-elle claire ? ils en altéroient le texte ; étoit-elle évidemment contraire à leurs vues ? ils la détruifoient entièrement. Rien n'étoit ſacré pour des hommes guidés par la haine & la vengeance. La licence enfin a été portée ſi loin , que c'étoit une opinion preſque généralement reçue , que la plu-  
ralité

ralité des suffrages étoit au-dessus des lois , & qu'elle n'avoit d'autres bornes que celles qu'on vouloit y mettre.

C'est ainsi que la liberté , le droit le plus noble de l'humanité , a été changée en un despotisme aristocratique , dans la main du parti dominant , qui étoit bientôt terrassé par le parti opposé , lequel étoit subjugué lui-même par un petit nombre de particuliers. On trembloit à l'approche d'une Diète. Au lieu de penser aux moyens les plus propres pour diriger les affaires du Royaume , toute l'attention d'un parti se portoit à s'assurer une pluralité de voix , qui pût le garantir de la supériorité & de la violence de l'autre. Si la situation intérieure du Royaume étoit périlleuse , combien ne devoit-elle pas être humiliante au dehors ? J'ai honte de le dire. Né Suédois , & Roi de Suede , il devoit m'être impossible de croire que des vues étrangères ayent pu entrer dans le cœur d'un Suédois , encore moins que leur influence ait été préparée par les moyens les plus vils & les plus bas. Vous m'entendez , & ma rougeur suf-



fit pour vous faire sentir à quel degré d'ignominie vos dissensions ont réduit le Royaume.

C'est dans cette funeste situation que j'ai trouvé l'Etat, lorsque, par les décrets de la Providence, j'ai été élevé au Trône. Vous savez que je n'ai rien épargné pour vous réunir. J'ai toujours insisté, lorsque je vous ai parlé comme votre Roi, & dans d'autres occasions, sur l'union nécessaire entre vous, & sur l'obéissance aux lois. J'ai sacrifié tout ce qui pouvoit me toucher personnellement, tout ce qui peut être cher à un Roi. Je ne me suis refusé à aucun engagement, à aucune démarche, quelque pénible qu'elle fût, pour parvenir à un but si salutaire à la Nation. S'il y a quelqu'un parmi vous qui ose nier cette vérité, qu'il se leve hardiment, & qu'il dépose contre moi.

J'espérois que mes efforts romproient les liens que l'or étranger, les haines mutuelles, la licence vouloient vous imposer; que l'exemple des autres Nations seroit pour vous un avertissement menaçant. Tout a été inutile. Tantôt vous avez été séduits par

vos Chefs, tantôt vous avez été entraînés par votre propre vengeance. Toutes les barrières ont été renversées, toutes les conventions enfreintes, toutes les promesses oubliées. La licence a franchi toutes les digues, les plus grands efforts n'ont pu la réprimer; les Citoyens les plus vertueux & les plus éclairés ont été sacrifiés, d'anciens Officiers, recommandables par leur zèle & leur fidélité, ont été déshonorés; des corps entiers de Magistrats déposés; le Peuple même, oui, le Peuple a été foulé, sa voix étouffée, ses plaintes traitées de sédition, & la liberté a dégénéré en un joug aristocratique, odieux à tout Citoyen Suédois.

Le Tout-Puissant a manifesté sa colère contre l'injustice de ceux qui avoient usurpé la domination. La terre a fermé son sein, elle a refusé ses dons. La cherté, la famine ont répandu la calamité dans tout le pays; & vous, bien loin de recourir aux remèdes, dans le temps que je vous en pressois, vous ne pensiez qu'à satisfaire vos vengeances particulières, tandis que vous deviez voler au secours de

ceux qui vous avoient confié leurs intérêts. Lorsque la nécessité vous a forcés enfin à prendre des mesures pour secourir un Peuple malheureux, le remede est venu trop tard. C'est ainsi que vous avez prolongé , pendant une année entière , une Diete onéreuse à l'Etat , & que , faisant tout pour vous , vous n'avez rien fait pour la Nation. Mes représentations ayant été inutiles , mes efforts superflus , j'ai gémi sur le sort de ma chere Patrie ; j'ai attendu , dans le silence , ce que la Nation penseroit de la conduite de ses Députés , tant envers moi qu'envers elle-même. Une partie de cette Nation a porté patiemment le joug en soupirant , ne sachant où trouver du secours contre tant de maux , & quel parti elle devoit prendre pour sauver la Patrie. Le désespoir a éclaté dans un coin du Royaume , & l'on y a pris les armes.

Dans cette circonstance , le Royaume , la vraie liberté , & la sûreté publique , sans parler de ma propre vie , étoient exposés au plus grand danger. Je n'ai trouvé , après l'assistance du Très-Haut , d'autre remede à nos maux ,



que celui de recourir aux moyens dont toutes les Nations courageuses se sont servies , & que la Suede elle-même mit autrefois en usage , lorsque , sous les drapeaux de Gustave-Vasa , elle brisa le joug de la tyrannie & de l'oppression. J'ai vu tout-à-coup se ranimer , dans l'esprit de mes peuples , ce zele pour la Patrie , qui enflamma Engelbrecht & Gustave-Ericson. Tout a heureusement réussi. J'ai sauvé ma personne & le Royaume , sans qu'aucun de mes Sujets ait essuyé le moindre préjudice.

Vous êtes dans l'erreur , si vous me supposez d'autres vues que de faire régner la liberté & les lois. J'ai promis de gouverner un Peuple libre ; cette promesse est d'autant plus sacrée qu'elle étoit volontaire , & ce qui arrive aujourd'hui ne me fera point désister d'une résolution qui n'est pas fondée sur la nécessité , mais sur ma conviction intime. Loin de porter atteinte à la liberté , je ne veux qu'abolir la licence , & substituer à l'arbitraire qui jusqu'ici a gouverné le Royaume , une forme de Gouvernement sage & régulier.

lière, telle que la prescrivent les anciennes lois de Suede, & quelle étoit établie sous mes glorieux prédécesseurs.

La seule fin que je me suis proposée, c'est de rétablir une vraie liberté. Elle seule, mes chers Sujets, peut vous rendre heureux. Les lois étant immuables, vos propriétés en seront plus assurées, l'industrie honnête n'aura plus aucune entrave, l'administration de la Justice sera impartiale, le bon ordre régnera dans les Villes & dans les campagnes, tout concourra à l'augmentation de l'opulence générale, chacun jouira de la sienne sans trouble; enfin nous verrons renaître une piété pure, dégagée de toute hypocrisie & de toute superstition.

Pour parvenir à ce bonheur, il faut que le Royaume soit gouverné par une loi invariable, dont la lettre claire & précise ne laisse point lieu à de fausses interprétations; qui lie non-seulement le Roi, mais réciproquement les Etats; qui ne puisse être abrogée ni changée sans le consentement libre du Roi & des Etats; qui permette à un Roi zélé

pour la Partie , de consulter avec les Etats , sans que ces derniers s'en fassent un objet d'alarme & d'épouvante ; qui réunisse enfin le Roi & les Etats dans un même intérêt, le bien commun du Royaume.

Cette loi qui doit nous lier respectivement , est celle qu'on va vous lire.

Vous remarquerez , par tout ce que je viens de vous dire , que je n'ai aucune vue particuliere , & que je rapporte tout au bien de l'Etat. Si j'ai été forcé de vous montrer la vérité dans son plus grand jour , je ne l'ai pas fait par des motifs de ressentiment , mais uniquement par amour pour votre bien. Je ne doute point que vous ne receviez avec reconnoissance ces nouvelles dispositions , & que vous ne soyez prêts à concourir avec moi , pour asseoir sur un fondement solide & inébranlable , l'édifice de la félicité publique & de la vraie liberté.

Des Rois illustres , dont la mémoire fera immortelle , ont porté le Sceptre que j'ai dans les mains. Je n'ai pas la présomption de me comparer à eux ;



mais je le dispute à tous en fait de zele & d'amour pour mon Peuple.

Si vos cœurs sont également bien disposés pour la Patrie, j'espère que le nom Suédois acquerra bientôt la considération & la gloire dont il jouissoit du temps de nos ancêtres.

Le Dieu Tout-Puissant, devant qui rien n'est caché, lit dans mon cœur les sentimens dont je suis pénétré. Que sa bonté daigne répandre sa bénédiction sur vos conseils & sur vos décisions !

*DISCOURS du Roi au Sénat ,  
le 25 Août 1772.*

**P**ÉNÉTRÉ de la plus vive reconnoissance pour les bontés du Tout-Puissant, je m'adresse aujourd'hui à vous, avec la confiance & l'ancienne simplicité dont nos ancêtres nous ont donné l'exemple.

Après tant de secousses violentes, le calme a reparu parmi nous; nous n'avons plus enfin qu'un même but, le bien de la Patrie. Il exige, ce bien,

que nous séparions bientôt une assemblée, qui a déjà duré quatorze mois. Pour cet effet, j'ai restreint, autant que je l'ai pu, les propositions que j'ai à vous faire.

Les besoins sont grands, mais ce sont ceux du Royaume. Je veillerai, de mon côté, à l'économie; & ce que vous m'accorderez, sera uniquement employé pour le plus grand avantage de l'Etat.

*DISCOURS du Roi aux Etats, à la  
clôture de la Diète, le 9 Septembre  
1772.*

**E**N terminant cette assemblée des Etats, l'une des plus mémorables entre celles qui distingueront nos annales, je me suis pénétré de la reconnaissance la plus vive envers le Tout-Puissant, qui a daigné protéger notre Patrie, & dissiper l'orage destructeur qui menaçoit nos libertés & nous-mêmes.

L'ouverture de la Diète a été marquée par les regrets, qu'excitoit en nous la perte d'un bon Roi & d'un

pere chéri. La discorde & l'animosité des partis ont souvent interrompu vos délibérations. On diroit que la Providence n'a permis aux maux qui ont opprimé nos ancêtres de parvenir à leur comble, que pour mieux montrer la force de sa Puissance dans le changement qui leur a succédé.

Cette heureuse révolution est devenue, sous les auspices du Tout-Puissant, le remede immédiat des maux qui désoloient le Royaume, depuis plus d'un siecle. D'une Nation livrée auparavant aux dissensions les plus cruelles, elle en a fait un Peuple uni, libre, puissant, indépendant, brûlant de zele pour le bien public. C'est dans de pareilles circonstances que le Gouvernement du Royaume passe de vos mains dans les miennes. La liberté est assurée, les lois sont fixées, la concorde renaît. Concevez, s'il se peut, avec quels sentimens de tendresse & de satisfaction je vous vois aujourd'hui rassemblés autour du Trône.

Le peu de temps qui s'est écoulé, depuis ce changement important, a suffi pour m'offrir les preuves les plus



certaines de votre affection & de votre confiance. J'ai vu ces vertus, ces grandes qualités, par lesquelles vos ancêtres furent illustrer leur siècle, germer dans vos cœurs & se manifester dans vos actions. Elles n'ont pas cessé d'y exister, elles n'attendoient que les circonstances actuelles pour se développer avec éclat.

J'ai vu renaître ce courage, cet attachement pour le Roi & la Patrie, dont s'honoroient jadis les Nobles Suédois; & leurs efforts puissans m'ont soutenu. On a vu reparoître dans le Clergé la soumission aux décrets de la Providence, le zèle pour la gloire de Dieu, l'obéissance à leurs Supérieurs, l'amour de la paix & du bien public. Soyez attentifs à inspirer les mêmes sentimens à vos freres absens. Le zèle de l'Ordre des Bourgeois, pour le commerce du Royaume, s'est montré, dès qu'ils ont acquis des idées justes sur leurs véritables intérêts, & sur leur prospérité réelle. Le respect de l'Ordre des Payfans, envers Dieu & le Gouvernement, a paru complètement, en ce

qu'aussitôt qu'ils ont été livrés à eux-mêmes , ils n'ont plus consulté que cet amour de la Patrie , qui , dans tous les temps , a caractérisé le Peuple Suédois.

Je ne vous quitte donc aujourd'hui qu'avec un cœur plein de reconnoissance & de joie. Après avoir concouru avec moi à rétablir l'ancienne liberté , & à lui donner les fondemens les plus solides ; après avoir donné la sanction à une forme de Gouvernement qui la favorise ; après vous être unis à moi , par les liens les plus puissans , des temps plus heureux vont remplir vos espérances.

Soyez assurés que mes soins & mon attention à mériter la confiance que vous avez placée en moi , seront sans bornes. Si par votre union mutuelle , votre économie & votre modération , vous secondez mes efforts pour le bien de l'Etat , je regarderai sa prospérité comme certaine ; je verrai mes espérances comblées , en vous recevant , dans six ans , comme un Peuple fidèle , heureux , uni , libre & indépendant.

---

*DISCOURS du Maréchal de la Diete ,  
à la même occasion.*

C'EST avec la joie la plus pure & la plus profonde vénération , qu'à l'ouverture de la Diete , les Nobles témoignèrent ici à Votre Majesté leur soumission , leur zele , & leur fidélité inaltérable. C'est avec une satisfaction aussi pure & aussi inexprimable , qu'au pied du Trône , ils renouvellent aujourd'hui à Votre Majesté l'hommage des mêmes sentimens qu'ils ont toujours montrés , & qu'ils ne cesseront jamais d'avoir pour la personne sacrée d'un Roi également honoré & chéri.

Dans le cours de la Diete , les Nobles ont donné les plus fortes preuves du respect dont ils sont pleins pour les droits de Votre Majesté ; sachant bien que , si la Noblesse Suédoise pouvoit se séparer des intérêts du Trône , elle pourroit aller également jusqu'à oublier ce qu'elle doit à son Pays , à son propre Corps & à sa postérité. Aussi a-t-elle concouru avec Votre Majesté dans tous les moyens que son patrio-



tisme & son zele éclairé lui ont suggérés , pour le soulagement & l'indépendance de la Nation.

Il ne nous reste , à la clôture de cette Assemblée , qu'à former les vœux les plus ardens , pour que Dieu conserve Votre Majesté. Puisse le bonheur de vos Sujets durer autant que votre précieuse vie , & puissent les Nobles contribuer désormais à la force & à la gloire de ce regne fortuné !

---

*DISCOURS de l'Orateur du Clergé.*

**L**ORSQUE les Représentans du Clergé , d'après les ordres de Votre Majesté , s'assemblent , pour la dernière fois pendant la Diete , devant le Trône , leurs cœurs sont tellement remplis de vénération , de zele & de reconnoissance , qu'il ne seroit au pouvoir de personne , & moins encore au mien , de les pouvoir exprimer dignement.

Si cette Diete forme l'époque la plus mémorable de l'histoire de Suede , tout homme qui pense doit y reconnoître la main du Tout-puissant , &

contempler , dans une sainte vénération , les grands desseins de la Providence.

Il n'est aucun Gouvernement qui ne porte l'empreinte de la foiblesse humaine , qui n'ait ses imperfections & son instabilité. Tous ont leur commencement , leur progrès & leur fin.

Comme un individu peut abrégér ses jours , par une vie desordonnée , ainsi le Peuple , qui abuse de sa liberté , peut devenir lui-même l'artisan de sa propre destruction.

Heureuse la Nation , qui , dans un pareil changement , peut conserver cette liberté , qui fait l'ame de la société civile ! Heureux le Peuple Suédois , de voir dans Votre Majesté l'instrument , employé par le Seigneur , pour affranchir la liberté Suédoise de tout ce qui pouvoit l'avilir ou la dégrader ! Heureux les Etats de Suede , de pouvoir , malgré ce changement , prendre congé du Roi , avec autant d'assurance & de liberté , qu'ils en ont eu la première fois qu'ils l'ont vu !

Cette Assemblée mémorable retracera à jamais l'époque où les larmes ,

qu'une juste douleur faisoit verser sur la tombe d'un Monarque regretté, furent remplacées par des larmes de joie, répandues au pied du Trône d'un Roi né parmi nous, qui a de beaucoup devancé notre attente dans les grandes espérances que son Pays avoit conçues de lui, dès le moment de sa naissance.

Les Etats, en se séparant, voient la Couronne reprendre sur sa tête son ancienne splendeur; les nuages qu'avoient rassemblés les vicissitudes du temps pour en obscurcir l'éclat, ont été dissipés par Votre Majesté, non par la violence d'une tempête, mais par la douce influence d'une bonté, qui répand au loin ses rayons bienfaisans, émanés d'une source céleste.

Le Clergé s'estime heureux d'avoir été témoin d'un événement si extraordinaire, qui est l'accomplissement des décrets de la Providence sur Votre Majesté, & par lequel le Tout-Puissant a résolu de répandre sa grace & sa miséricorde sur ce Royaume désolé, en se servant de Votre Majesté, pour remédier aux maux sous lesquels il gémissait,



missoit, avant qu'ils eussent eu le temps de le corrompre & d'en achever la destruction. Que Votre Majesté soit bénie à jamais, pour avoir si souvent tenté de rétablir la paix, la tranquillité & l'union parmi des esprits si agités & si divisés.

Puisse la discorde être si bien étouffée, qu'elle ne se remontre jamais en Suede, & qu'elle n'attire plus sur nous les justes châtimens du Seigneur ! Que Votre Majesté soit bénie dans tout ce qu'Elle se propose encore pour accomplir le grand ouvrage entrepris au nom de l'Eternel, dans ses efforts pour rétablir la tranquillité dans le Royaume, & pour le rendre florissant & glorieux ; afin que Votre Majesté ne se sacrifie pas envain pour un Peuple, dont l'amour & la fidélité lui sont dévolus, à titre d'héritage, avec la Couronne même.

Les Députés du Clergé se séparent aujourd'hui, pleins de joye, de ce qu'ils ont vu s'accomplir, par la main du Seigneur. Ils s'empresseront de répandre parmi leurs freres & dans leurs

assemblées les louanges de Dieu & du Roi. Ils publieront, dans le Royaume, que Votre Majesté a non-seulement offert, mais réellement exposé sa personne sacrée, pour devenir l'heureux centre d'union entre ses Sujets.

Leur ministère sera employé, auprès du Citoyen, courbé sous le poids de la misère, à l'encourager par la douce espérance d'un avenir plus heureux ; jamais elle n'aura été mieux fondée que dans ce moment, où le Grand Gustave a ajouté, aux titres que lui donne la Royauté, celui de premier Citoyen d'un Peuple libre. Ils seront sans cesse aux pieds du Pere céleste, lui adressant les vœux les plus ardens pour Votre Majesté, lui demandant, pour notre Monarque, la force de porter long-temps cette Couronne, que l'amour extrême de Votre Majesté pour son pays a rendue plus pesante qu'elle n'étoit, quand vous l'avez reçue. Oui, avec l'aide de Dieu, ils ne négligeront rien pour contribuer à la satisfaction de Votre Majesté dans l'exercice de leurs fonctions, persua-

dés qu'ils rempliront ainsi la volonté de leur maître céleste , & qu'ils travailleront au bien de son Eglise.

---

*D I S C O U R S de l'Orateur des Bourgeois.*

L'ORDRE des Bourgeois porte au pied du Trône de Votre Majesté l'hommage de son respect & de sa reconnaissance , à la clôture d'une Diète si heureusement terminée.

Cette Assemblée des Etats a vu arriver le moment , d'où le bonheur & l'indépendance de la Suede dateront désormais , & formeront une époque nouvelle.

Depuis l'avénement de Votre Majesté à la Couronne, Elle a continuellement raffermi les fondemens du Gouvernement.

L'attention la plus vigilante pour le bien-être de vos Sujets , le desir le plus ardent de contribuer au bonheur de votre Royaume & de suivre sans obstacles le glorieux exemple de vos ancêtres , la sagesse la plus profonde , ont guidé les pas de Votre Majesté



dans le chemin de la gloire ; & l'amour de vos Sujets , autant que leur serment & leur devoir , garantit désormais le pouvoir & l'autorité de Votre Majesté.

Les grandes qualités qui la distinguent , ses vertus éprouvées & son amour extrême pour son Pays , rendroient toute forme de Gouvernement inutile. Mais Votre Majesté a sagement considéré les temps à venir ; & le Royaume , sous le Sceptre de Vasa , peut se promettre le plus haut degré de bonheur & de prospérité.

Puisse l'Eternel rendre le regne de Votre Majesté également long & heureux ! Que la liberté , le droit le plus cher au genre-humain , soit défendue & protégée par les lois , sous le Sceptre de Votre Majesté ; que la licence soit à jamais bannie , & que la vertu reprenne son empire ; que l'union & la concorde mutuelle découvrent les véritables intérêts du Royaume , & rappellent , avec sa dignité , son antique splendeur ; que la discorde n'habite plus dans le cœur des Suédois ; que l'obéissance remplisse le but des Lois ;

que l'industrie & l'activité rendent les sujets heureux; que leur prospérité devienne la plus grande satisfaction de Votre Majesté, & la prospérité du Royaume sa première & sa plus grande gloire.

---

*DISCOURS de l'Orateur de l'Ordre  
des Payfans.*

**A** LA clôture d'une Diete aussi longue qu'heureuse dans sa conclusion, l'Ordre des Payfans ne s'approche du Trône qu'en se rappelant avec la plus profonde vénération que le Royaume, tout près de sa destruction, doit uniquement son salut au zèle & aux tendres soins de Votre Majesté; que, par eux, il s'est établi une balance de pouvoir, qui manquoit jusqu'à présent au Gouvernement, & que la Suede est rentrée dans son ancienne liberté & son indépendance : événemens qui ont tout à la fois étonné l'Europe & surpassé les espérances des Suédois.

L'expression me manque pour peindre le profond respect & l'attachement

plein de zele de l'Ordre des Payfans ,  
& de leurs freres absens pour Votre  
Majesté.

Les Payfans croient remplir les vœux  
des absens, en mettant humblement  
au pied du Trône les cœurs sinceres  
des Suédois , comme un bien sur le-  
quel Votre Majesté a acquis les droits  
les plus étendus , par l'amour qu'Elle  
a pour son pays.

Les chaînes qui flétrissoient des Ci-  
toyens libres ont été rompues , les  
droits & l'ancienne sûreté des Suédois  
sont rétablis ; la force du Royaume re-  
pose sur des fondemens posés de ma-  
niere à rendre à la Suede sa gloire &  
sa grandeur passée ; ce jour commence  
une époque nouvelle , où l'industrie ,  
jusqu'à présent opprimée , va prendre  
son essor , où les manufactures déchues  
recouvreront leur prospérité , & où les  
Sujets ne feront que suivre leur incli-  
nation , en s'attachant à respecter le  
Gouvernement , à aimer son pays & à  
obéir aux lois.





---

*MANIFESTE du Capitaine Hellichius,  
Commandant dans la Ville de Chris-  
tianstadt.*

**A**FIN d'instruire les Citoyens du véritable motif des mesures qui ont été prises, pour mettre cette Ville & la Forteresse en état de défense, & pour y établir une garde suffisante, on déclare par ce manifeste qu'on a été forcé à cette démarche, parce que des gens, par ruse & par violence, & aux dépens des lois & du peuple, ont osé porter injustement le nom d'*Etats du Royaume de Suede*. Ils ont exercé un pouvoir tyrannique; ils se sont écartés des lois du Royaume, & ils ont outragé la Justice; ils ont exclu l'honnêteté de leurs actions, & favorisé des vues étrangères. En se livrant à ces excès, ils n'ont pris aucune précaution pour prévenir la disette de grains, & la misere qui opprime et afflige la plus grande partie du Royaume; ils n'ont pris aucunes mesures pour procurer les ressources nécessaires, & pour favoriser le Commerce & la cir-

culacion de l'argent. Les forteresses n'ont point été réparées , & sont restées sans défense. Le Royaume est sur le penchant de sa ruine. Il n'y a aucune sûreté , ni pour l'Etat en général , ni pour les particuliers. La réputation , l'honneur & les biens des Citoyens sont en danger. On a porté les plus violentes atteintes au pouvoir juste & légitime du Roi ; l'obéissance , les devoirs , les égards même dus à Sa majesté , tout a été violé.

Dans cette circonstance , la Garnison de cette Ville & de cette Forteresse , considérant que cette maniere de gouverner tend au pouvoir illimité , auquel tout Citoyen est obligé de s'opposer en vertu de son serment & de ses engagements envers la Patrie , refuse de déferer & d'obéir aux soi-disans Etats : elle regarde & déclare tout ce qu'ils ont fait comme nul & non avenue : & pour porter remede à tant de maux , elle est déterminée à persister dans le parti qu'elle a pris de ne mettre bas les armes , que lorsque l'Etat seroit rentré dans la forme qu'il doit avoir.

Braves

Braves Suédois, l'ouvrage est enfin commencé. Rappelez vous vos obligations envers le Roi & la Patrie. Donnez des preuves de votre zele chacun dans l'état qu'il occupe; unissez-vous à nous. C'est le seul moyen qui nous reste pour sauver le Royaume de sa chute, & peut-être du joug étranger, dont nous sommes menacés. Nous protestons, devant Dieu & à la face de toute la Terre, que nos intentions sont pures. Elles tendent uniquement au bien de la Patrie, & à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, & au Roi ce qui est au Roi.

A Christianstad, le 1 Août 1772.

---

*ORDONNANCE du Roi, relative aux  
factions qui ont troublé ses Etats.*

**N**OS soins pour votre union générale ont eu, par la puissante protection & la bénédiction de Dieu, le succès le plus heureux; les Etats du Royaume ont unanimement reçu, & confirmé par serment, une nouvelle forme de Gouvernement, qui a établi la sûreté des Sujets de la manière la



plus solennelle , & mis fin en même-temps à toutes les causes de discorde & de division ; Nous sommes bien fondés à Nous flatter que , de ce moment , l'ancien esprit de parti , qui a divisé & déchiré la Nation , a entierement disparu : Nous ne verrons plus le pere opposé au fils , le frere au frere , & chaque famille , en proie aux divisions les plus fatales , se déshonorer par des actions aussi contraires à toutes les lois divines & humaines , qu'affligeantes pour tous les honnêtes gens , qui avoient peine à se persuader que des mœurs aussi corrompues pussent exister parmi des Chrétiens.

Pour accomplir avec plus de promptitude nos desseins , & pour voir remplir plutôt nos espérances , nous nous croyons obligés d'ordonner qu'on s'abstienne , dans toute espece d'écrits , d'aucun reproche , qui pût offenser les différens partis qui ont régné jusqu'ici , & de défendre d'employer à l'avenir aucun des noms qui ont servi à les distinguer , dans le sens odieux qu'on avoit coutume de leur donner.

La confiance que nous inspire la

fidélité de nos Sujets , nous fait espérer que l'amour du repos & de la tranquillité du pays , fera également observer dans les conversations particulieres ce qui est dit & ordonné par rapport aux écrits & aux discours publics. Par-là les lois & les mœurs concourront également au même but , & feront des Suédois une Nation heureusement unie dans son respect pour Dieu , dans l'obéissance & l'amour de la Patrie , & dans la pratique de toutes les vertus sociales.

Donné au Château de Stockholm ,  
le 24 Août 1772.

G U S T A V E .

J E A N D E H E L A N D .

---

*LETTRE du Roi au Prince Charles.*

**G**USTAVE , par la grâce de Dieu ,  
Roi de Suede , &c. Au Sérénissime Prince Charles , notre cher & bien aimé frere , Prince héréditaire de Suede : SALUT.

Sérénissime Prince , notre cher & bien aimé frere.

Votre A. R. Nous a informé , par

S s ij

la lettre du 24 de ce mois, de ce que Nous avons déjà prévu, que le Capitaine Hellichius a remis, à la première sommation de V. A. R. la Forteresse de Christianstadt, dont il étoit en possession depuis quelque temps. Il a été prouvé par-là au public, qu'il n'a point été un séditieux; que ce brave officier ne s'est révolté que contre la licence & la fureur des partis, mais nullement contre Nous, ou contre le pays.

Nous le nommons seul, parce qu'il étoit à la tête de l'entreprise. Nous nous souviendrons cependant toujours avec tendresse de ceux qui l'ont aidé, soit qu'ils appartiennent ou non à la Garnison. Incertains du succès, ils ont tous risqué leur vie; ils n'ont même craint ni les tortures, ni les châtimens les plus ignominieux; la vraie gloire les brave tous. Dieu connoît leurs cœurs, & fait qu'ils étoient tous pour Nous & pour la Patrie. Leurs vœux sont remplis, la liberté est rétablie; l'oppression, la persécution & toutes les vues étrangères ont disparu, & Nous avons recouvré l'Autorité Royale,



sous laquelle ce Royaume peut compter ses époques les plus glorieuses. Plus le doigt de la Providence est marqué dans cette révolution , plus Nous sommes portés à témoigner au Capitaine Helličius , & à ceux qui l'ont aidé , ou qui ont obéi à ses ordres , notre gracieuse reconnoissance & le plaisir que Nous ont fait leur courage , leur fermeté & leur conduite loyale. Il n'y a point de voie plus honorable pour leur en faire part , que V. A. R. , dont l'exemple frappant d'amour pour Nous & notre pays , est l'objet de leur vénération. C'est pourquoi Nous en donnons la commission à V. A. R. , l'assurant en même-temps de notre royale faveur & affection fraternelle. Sur ce , Dieu vous ait en sa sainte & digne garde.

Du Château de Stockholm , le 28  
Août 1772.

G U S T A V E.

C H A R L E S C A R L S K I O L D.

F I N.

# T A B L E.

<b>I</b> NTRODUCTION.	Page 7
PART. I. <i>Précis de l'Histoire de Suede avant l'établissement de la dernière forme de Gouvernement en 1720.</i>	51
SECT. I. <i>Exposé du Gouvernement, des coutumes &amp; des mœurs des Suédois, jusqu'au regne de Gustave-Vasa en 1523.</i>	59
SECT. II. <i>Precis de l'Histoire de Suede depuis la révolution opérée par Gustave-Vasa, jusqu'à la mort de Charles XII en 1718.</i>	145
PART. II. SECT. I. <i>Etat de la Suede à la mort de Charles XII; forme de Gouvernement qui y fut établie bientôt après.</i>	188
SECT. II. <i>Progrès de la corruption : influence du Cabinet de Versailles dans les affaires de Suede : changement de système pendant la</i>	

*Diete de 1738. Actes remarquables de la Diete de 1756.* 231

SECT. III. *Du systême politique du Nord. Motifs qui engagerent les Puissances étrangères à se mêler du Gouvernement de la Suede pendant les 3 dernieres Dietes.* 268

SECT. IV. *Esquisse de ce qui s'est passé avant la convocation d'une Diete extraordinaire en 1759, & des changemens faits durant cette Diete.* 312

SECT. V. *Révolution de 1772. Causes qui la determinerent.* 343

APPENDICE. *Discours du Roi à l'ouverture de la Diete, le 23 Juin 1771.* 441

*Réponse du Roi aux Députés de la Noblesse, le 20 Juin 1771.* 445

*Discours du Roi au Sénat assemblé, le 28 Novembre 1771.* 446

*Discours du Roi au Maréchal de la Diete & aux Orateurs des différens Ordres, le même jour.* 449

*Discours du Roi au Sénat assemblé, le 21 Août 1772.* 455

*Discours du Roi au Sénat, le 25*



<i>Août 1772.</i>	464
<i>Discours du Roi aux Etats à la clôture de la Diète , le 9 Septembre 1772.</i>	465
<i>Discours du Maréchal de la Diète , à la même occasion.</i>	469
<i>Discours de l'Orateur du Clergé.</i>	470
<i>Discours de l'Orateur des Bourgeois.</i>	475
<i>Discours de l'Orateur de l'Ordre des Payfans.</i>	477
<i>Manifeste du Capitaine Hellichius , Commandant dans la Ville de Christianstadt.</i>	479
<i>Ordonnance du Roi relative aux Factions qui ont troublé ses Etats.</i>	481
<i>Lettre du Roi au Prince Charles.</i>	483

Fin de la Table.

